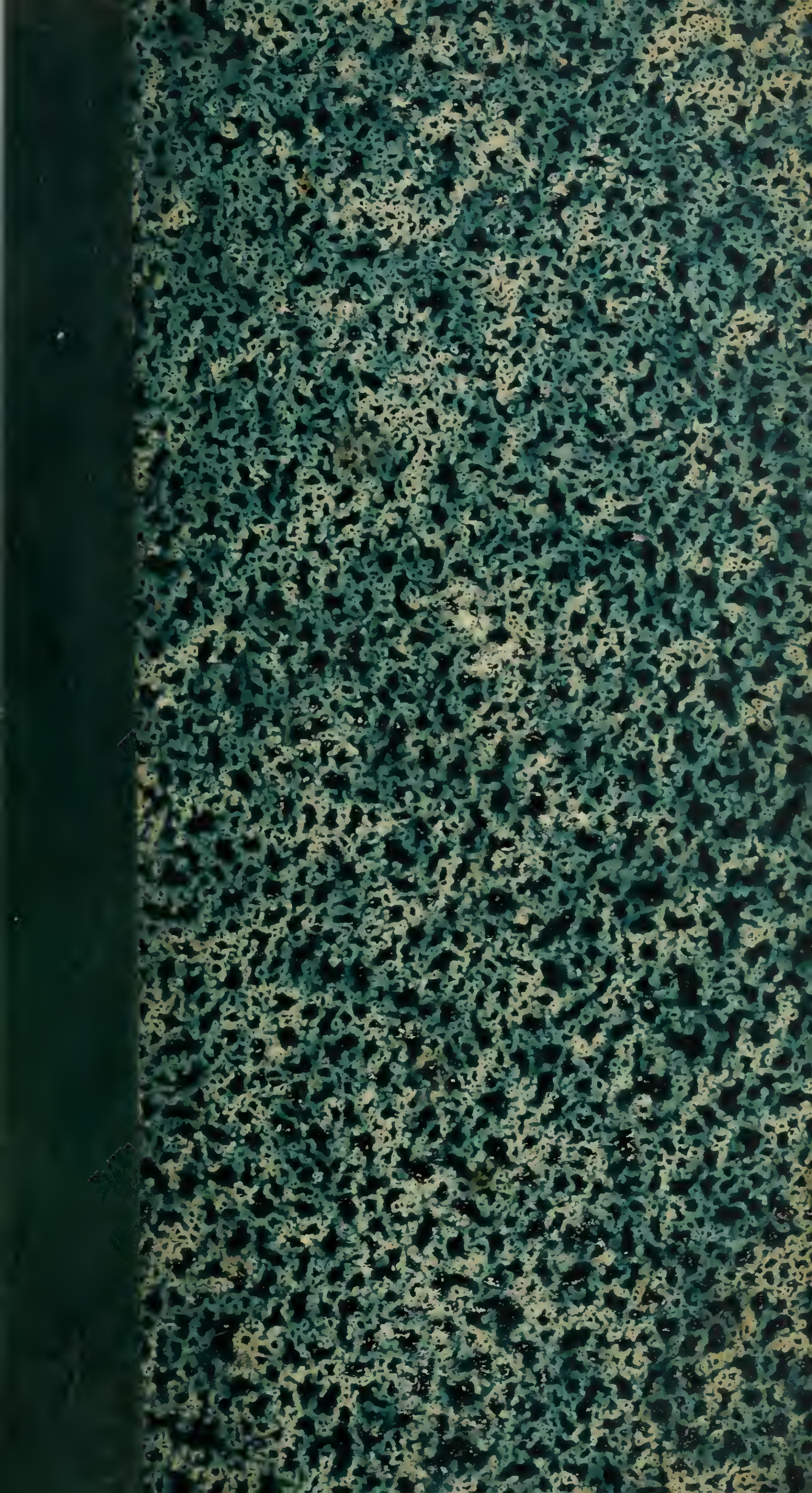


Montchautet

Hippolyte Boratynski,

OU

LA POLOGNE

SOUS LE RÈGNE DE SIGISMOND-AUGUSTE II;

PARIS. — IMPRIMERIE DE COSSON,
RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9.

HIPPOLYTE

BORATYNSKI,

OU

LA POLOGNE

SOUS LE RÈGNE DE SIGISMOND-AUGUSTE II;

LIBREMENT TRADUIT DE L'ALLEMAND

DE A. BRONIKOWSKI,

PAR JEAN COHEN.

TOME TROISIÈME.

PARIS,

MAME ET DELAUNAY-VALLÉE, LIBRAIRES,

RUE GUÉNÉGAUD, N° 25.

1828.

Hippolyte Boratynski,

OU

LA POLOGNE

SOUS LE RÈGNE DE SIGISMOND-AUGUSTE II.

CHAPITRE PREMIER.

Le sujet général des conversations de la cour arriva jusqu'aux oreilles d'Hippolyte, et quand même cela n'aurait pas été, une foule de petites circonstances se réunissaient pour lui indiquer que son existence allait subir un changement quelconque. L'entrée de la maison de la princesse de Mazowie lui restait à la vérité toujours ouverte ; il en était toujours accueilli avec la même condescendance ; mais il lui arrivait beaucoup plus souvent qu'autrefois de trou-

ver Hélène ou sortie ou entourée d'une foule de monde pour qui elle était devenue depuis peu l'objet de respects particuliers. Sa mère au contraire lui adressait souvent la parole, et l'interrogeait avec une apparence d'intérêt sur ses actions et sur ses projets. Mais cet intérêt était plutôt celui que l'on porte à une connaissance que celui qu'inspire un gendre futur qui par sa naissance et par sa personne seules, même indépendamment des faveurs de la cour, était bien digne de prétendre à la main de sa fille.

Quoique accoutumé depuis long-temps aux manières de la princesse Anne, il en fut alors plus douloureusement affecté, parce qu'il ne pouvait plus chercher de la consolation et de l'espérance dans les regards et dans les discours d'Hélène. Il devint triste et impatient, et ce qui augmenta son chagrin, ce fut de s'apercevoir que le comte de Tarnow, qui sous tous les autres rapports lui accordait avec joie et affection tous les conseils et toutes les instructions qu'il réclamait, gardait un silence

affecté toutes les fois qu'il lui parlait d'Hélène.

D'un autre côté, le jeune Boratynski fut à la fois surpris et flatté de voir que Pierre Kmita, qui était fort sobre de faveurs, et qui surtout ne les prodiguait pas sur des jeunes gens sans dignité, commençait, tant à la cour que partout ailleurs où il le rencontrait, à lui faire les avances les plus obligeantes, au point de l'inviter à venir souvent le voir, lui disant qu'il trouverait dans son palais des gentilshommes de son âge dont la société ne serait pas sans agrément pour lui. Hippolyte accepta cette invitation : car indépendamment de la distraction qu'il espérait y trouver, et de l'honneur qu'il se faisait d'être recherché par un homme aussi fier et aussi puissant, il avait depuis long-temps remarqué que le grand-maréchal était opposé non-seulement aux vues de son frère, mais encore à ses propres désirs ; et, mécontent de l'oisiveté à laquelle les recommandations de Pierre Boratynski l'avaient condamné, il se flattait, en se rapprochant du vaivode, de rece-

voir quelques lumières sur bien des choses qui lui paraissaient obscures, en même temps qu'il rendrait ce vieux seigneur plus favorable à sa personne et à ses amours.

Le palais du vaivode de Cracovie pouvait être avec raison regardé comme une petite cour. Indépendamment de la foule de jeunes gentilshommes et domestiques de toute espèce, commensaux de la maison, plusieurs jeunes chevaliers des plus nobles familles entouraient le grand-maréchal. Si, dans les réunions qui avaient lieu chez lui, il ne régnait pas cette urbanité qui depuis quelques années commençait à remplacer la grossièreté des siècles passés, ses festins étaient néanmoins magnifiques. Il y régnait une joie extrême, et rien n'était négligé pour l'augmenter. Depuis quelque temps surtout le vieil amphitryon paraissait avoir renoncé en partie à la sombre réserve de son caractère, et quoiqu'il ne fût pas toujours disposé à faire plier son orgueil excessif, au milieu du cercle joyeux qu'il avait appelé autour de lui, il voyait avec plaisir que, même dans son absence, ses convives disposas-

sent librement de tout ce que ses immenses richesses pouvaient leur procurer. Ses écuries renfermaient en tous temps un certain nombre d'excellens chevaux, prêts à porter ses nobles amis à Wisnika ou à quelque autre de ses châteaux, dont les appartemens, le garde-manger et la chasse leur étaient ouverts. Ils trouvaient dans ses arsenaux des armes de toute espèce pour se livrer à leurs exercices favoris, et il lui arrivait même parfois de mettre la main dans son coffre-fort pour tirer d'un embarras momentané un jeune homme qui n'avait pas bien compté avec ses revenus. En un mot, si sa maison n'était pas montée de la manière qu'on s'y serait attendu chez le confident et principal conseiller d'une reine venue du pays le plus policé de l'Europe, on y trouvait du moins toute la grandeur d'un puissant seigneur féodal des anciens temps, et surtout d'un homme que ses goûts et ses liaisons portaient à se rendre le chef d'un grand parti dans le royaume. Le lecteur ne doit donc pas s'étonner si notre jeune héros préférait parfois la liberté

et les plaisirs des anciens Sarmates, qu'il retrouvait dans le palais du grand-maréchal, aux réunions plus graves et plus cérémonieuses de la reine-mère. Il ne tarda pas à devenir un des convives les plus assidus des banquets de Pierre Kmita, quoiqu'il ne laissât pas de se montrer encore de temps à autre à la cour et au palais de la princesse de Mazowie, afin de se tenir autant que possible au fait de ce qui se passait dans l'un et l'autre de ces lieux.

Un soir, le grand-maréchal s'était montré d'une humeur singulièrement enjouée. Il avait écouté, avec un plaisir tout particulier, les grands faits de chasse et de lutte que les jeunes gens assis autour de sa table racontaient tour à tour. Kmita encourageait Hippolyte, à qui le ton général de la maison n'était pas encore aussi familier qu'aux autres, à leur faire part à son tour de ses exploits, quand tout à coup un domestique vint annoncer que le généralissime et le maréchal de la cour demandaient à parler au maître de la maison de la part du roi.

« Comment se fait-il, dit le grand-maréchal un peu échauffé par le vin qu'il avait bu et par la part un peu trop vive qu'il avait prise à la conversation, comment se fait-il que ma maison soit honorée de la présence du comte de Tarnow, dont elle n'a pas joui depuis si long-temps? Je serai à la vérité tout-à-fait embarrassé en le voyant, puisque j'ai négligé de me rendre au magnifique palais de Saint-Christophe, et de me ranger dans son antichambre au nombre de ceux qui attendent avec humilité que le père de la patrie daigne jeter sur eux un regard ; mais Pierre Kmita est un Polonais aussi bon qu'il y en ait, quoiqu'il soit un peu trop âgé pour se compter au nombre des enfans de Jean de Tarnow. Et puis le vaivode de Lublin, l'illustre Jean Firley, continua le grand maréchal, perdant de plus en plus sa présence d'esprit. Oh ! nous sommes les meilleurs amis du monde ; mais notre amitié ne dépasse guère l'enceinte du château et de la montagne de Wawel. Dans nos maisons nous sommes assez étrangers l'un à l'autre. Qu'est-ce qui peut conduire

chez moi cet homme d'état affairé, qui sert à la fois la couronne et le synode de Genève, le roi, la reine-mère et le luthérien Albert de Prusse? »

En ce moment, le grand-maréchal aperçut sur le visage de ses convives l'embarras que ses discours leur causaient et la crainte que, selon sa coutume, cet accès de gaieté inconvenante ne se changeât en un autre accès d'humeur contre ceux qui en avaient été témoins. Il se retint donc et ajouta :

« Mais nous ne devons pas faire attendre des hôtes si illustres, et il faut par conséquent renoncer pour aujourd'hui à nos plaisirs. »

A peine eut-il fini de parler que toute apparence de gaieté disparut de dessus sa figure, et il redevint ce grand-maréchal si fier et si réservé que nos lecteurs connaissent déjà. Ce fut ainsi qu'il alla au-devant des nouveaux arrivés, et qu'il entra avec eux dans un cabinet d'où l'on entendit bientôt retentir les discours fermes et nobles du castellan de Cracovie, l'éloquence fleurie du maréchal de la couronne, et

l'opposition brusque et bruyante de Pierre Kmita.

L'entretien ne fut pas long, et quand les deux illustres étrangers, en se retirant, passèrent devant Hippolyte, le généralissime baissa les yeux pour éviter de le voir; mais ses traits prirent une expression peu ordinaire de sévérité et de désapprobation. Firley au contraire le regarda fixement, comme pour lui demander comment il se faisait qu'il le trouvait en ce lieu, tandis qu'un sourire équivoque et presque railleur se peignait sur sa bouche.

La crainte des convives se justifia. Pierre Kmita ne tarda pas à quitter la salle du festin, en priant ses hôtes de ne pas se laisser troubler dans leurs plaisirs; et ils eurent égard à sa recommandation : car ces jeunes chevaliers s'embarrassaient fort peu des discussions de leur amphitryon avec ses collègues. Hippolyte seul ne se sentit plus disposé à prendre part à la joie générale; le mécontentement visible du comte de Tarnow l'avait vivement frappé, et il se sentit en outre blessé de la manière dont

le vaivode de Lublin l'avait regardé. Il songeait déjà, en dépit de son rang, à aller lui en demander raison, quand tout à coup il se dit que c'était une chose fort naturelle que l'on s'étonnât de le voir, lui que le roi avait attaché à la personne de Barbe Radziwill, dans la maison de Kmita, adversaire déclaré de cette princesse; lui, le frère de Pierre Boratynski, que des motifs politiques, autant que la sympathie des caractères, liaient au généralissime, dont le grand-maréchal se montrait partout l'antagoniste. Il était mécontent de lui-même, et d'autant plus qu'il était obligé de reconnaître que le temps qu'il passait avec ces jeunes libertins n'était pas bien employé : car il avait suffi de quelques jours pour le convaincre qu'il nourrissait une vaine espérance en se flattant de découvrir les secrètes pensées du vieil homme d'état, qui savait très-bien cacher, même à des politiques plus fins que lui, tout ce qu'il ne voulait pas qu'ils sussent, et de gagner l'amitié d'une personne qui ne savait rien aimer qu'elle-même. Il venait de prendre la

résolution de rendre ses visites plus rares, et de rompre ainsi peu à peu une liaison dont il commençait à sentir l'inconvenance, lorsqu'au milieu de la confusion causée par les convives qui quittaient la table, il sentit que quelqu'un lui glissait un rouleau de papier dans la main. Il leva les yeux; mais il ne vit autour de lui que les jeunes seigneurs, qui tous étaient dans un état qui ne lui permettait pas de chercher parmi eux le messager mystérieux qui, selon toutes les apparences, venait de lui donner un avis important. Il se hâta donc de s'approcher d'un candelabre, et déroulant le papier il y lut les mots suivans :

« Que fais-tu ici, Hippolyte Boratynski, » sous les serres du vautour? Cours au jar- » din de la princesse de Mazowie: car c'est » là que l'aigle construit son aire. Ne tarde » pas; la colombe n'a déjà presque plus la » force de se servir de ses ailes. »

Le sens de cet écrit n'était pas difficile à comprendre. L'inquiétude et les pressentimens les plus funestes remplirent le cœur du jeune homme, et quoiqu'il ignorât à

qui il devait cet avis, et qu'il ne fût pas bien d'accord avec lui-même sur le parti qu'il devait prendre dans le cas où il serait fondé, il se hâta de sortir de la nombreuse compagnie qui l'environnait. Il n'était pas encore tard, et, d'après notre manière de compter, le deuxième quart de la huitième heure était à peine écoulé; mais vu la saison, l'obscurité était déjà complète, et les rues qu'Hippolyte parcourait d'un pas pressé n'étaient que faiblement éclairées par la lune, qui de temps à autre se montrait entre les nuages. Il venait de quitter la rue appellée Kanonna pour se jeter dans une petite ruelle de traverse qui conduisait directement à la porte du jardin de la vaivodine de Podolie, ruelle que les murs élevés d'un couvent ensevelissaient dans l'ombre, quand un homme qui paraissait complétement ivre le heurta en courant avec tant de force, que l'un et l'autre reculèrent de quelques pas. Les rayons de la lune tombant par une échappée du mur sur l'inconnu, fit voir au jeune Boratynski que c'était un homme du peuple; il lui ordonna

donc d'un ton courroucé de lui faire place. L'autre au contraire, au lieu d'obéir, écarta les jambes et les bras, et dit d'une voix qui ne parut pas tout-à-fait étrangère au chevalier :

« Tout doux, tout doux, Monsieur; d'où vient que vous êtes si pressé ? Il fait en ce lieu si sombre et si frais que j'aime y rester. »

A ces mots Hippolyte, irrité de l'insolence de cet homme, et craignant qu'il n'eût de mauvais desseins, mit la main à son sabre et s'écria :

« Laisse-moi passer, vassal, ou prends garde à ta tête. »

« Remettez votre arme, reprit l'autre avec moins de fierté et d'un ton presque pleurard : nous sommes tous les deux en service, vous auprès d'une belle dame, et moi auprès de l'ennemi du genre humain. Ainsi tout est dans l'ordre, car vous êtes un seigneur d'importance, et moi un homme d'une obscure naissance. »

« Prétends-tu te moquer de moi, inso-

lent? » dit Hippolyte en voyant que l'homme ivre ne se retirait pas.

— « Que le ciel m'en préserve ; je voulais seulement vous dire un mot de sagesse. Pourquoi vous pressez-vous tant ? Vous viendrez toujours assez tôt à l'endroit où vous voulez aller. »

La patience d'Hippolyte était épuisée. Il saisit l'inconnu par le corps, et l'étendit assez durement sur le pavé, après quoi il poursuivit son chemin plus vite que jamais. Il n'était pas encore arrivé au mur éclairé du jardin, quand il se sentit arrêté par une main forte et osseuse, pendant qu'une voix enrouée lui criait dans l'oreille :

« Jeune homme, jeune homme, il n'est pas bon de se presser. Prends garde à ce que tu fais, jeune homme ! »

Surpris, il leva la tête, et reconnut la même vieille qui, quelques semaines auparavant, s'était placée inopinément dans le château entre Hélène et lui. Dans tout autre moment, il n'aurait certainement pas manqué de profiter de l'occasion qui

se présentait pour s'emparer de cette femme, qui dès lors lui avait paru suspecte ; mais il ne songeait qu'à arriver promptement au but vers lequel il dirigeait ses pas, et il s'efforça en conséquence de se dégager ; mais cela lui fut impossible. Les doigts décharnés de la sorcière lui serraient fortement le bras, et elle continua d'un ton toujours plus élevé et plus effrayant :

« Jeune seigneur, jeune seigneur ! que vous a fait mon neveu que vous l'ayez jeté si cruellement par terre, au point que sa tête a résonné contre le pavé comme un vase creux ? Mais je ne suis pas fâchée. Donnez-moi une pièce d'or ou deux, afin que je puisse acheter de l'onguent pour ses blessures, et je vous dirai votre bonne aventure par-dessus le marché. Je prédirai à votre bonne-amie une brillante couronne, et à vous, je vous donnerai le choix d'une houlette ornée de rubans de plusieurs couleurs, ou d'une crosse d'évêque, ou d'un simple bâton pour guider vos pas errans. Ce sera comme il vous plaira. »

« Misérable insensée cesse de m'arrêter, de peur que je n'oublie que tu es une femme, » s'écria Boratynski furieux, et par un vigoureux effort, il parvint à se délivrer. S'élançant en avant, il traversa la porte du jardin. Son imagination était fortement excitée. Il lui semblait que les circonstances prêtaient aux dernières paroles de l'affreuse vieille une effrayante signification ; la pensée du caractère généreux de Sigismond-Auguste et de la constance de son amante s'était évanouie dans la révolution qu'avaient éprouvée ses sentimens ; et, l'esprit égaré, il parcourait les allées dépouillées, jetant les yeux autour de lui pour trouver ce qu'il était venu chercher. Comme il s'en allait, la voix de la vieille femme répéta encore une fois ces mots :

« Une couronne d'or pour la jeune dame, et un bâton de pèlerin pour toi. »

Elle le poursuivait, et s'approchant parfois si près de lui qu'il se retournait et lui disait avec des menaces de se retirer. Pendant cette

conversation singulière, qui se faisait tout en courant, Hippolyte arriva à l'extrémité de l'avenue, qui s'élargissait devant la façade du palais. Il aperçut deux personnes qui, aux rayons de la lune et à la lumière des bougies qui éclairaient le salon du rez-de chaussée, lui parurent être le roi et Hélène, causant ensemble avec beaucoup d'intérêt et d'intimité. A l'approche du jeune homme, ainsi qu'au bruit qu'il faisait en parlant à la vieille et en laissant traîner son sabre derrière lui, Sigismond leva les yeux pour voir quel était celui qui se permettait d'approcher d'une manière si inconvenante d'une maison dans laquelle il se trouvait. En reconnaissant notre chevalier, il lui dit d'un ton sévère :

« Qu'est-ce qui vous amène ici, Boratynski, et pourquoi arrivez-vous d'une façon si étrange? Que désirez-vous ? »

« Sire, répondit Hippolyte, vous me faites une question que je serais plus en droit de vous adresser. Daignez donc me faire la faveur de me dire pourquoi vous

vous promenez dans la solitude et les ténèbres avec la fille de Léon Odrowonz ? »

« Est-ce bien Hippolyte Boratynski? dit le roi étonné et l'œil plein de couroux. *Cospetto!* ce jeune homme pense-t-il qu'il ait le droit de nous parler comme se le permet parfois son frère le sage staroste de Samborz ? Allez, allez : le vin de Kmita vous a monté à la tête, car je crois que vous en avez un peu abusé depuis quelques jours. Allez donc, de peur que votre faute ne surpasse notre longanimité. »

« Je ne partirai pas, répondit Hippolyte, jusqu'à ce que Votre Majesté ou cette jeune dame ne m'ayez expliqué ce que j'ai le droit de savoir. »

« Nous vous ordonnons de vous éloigner, dit Sigismond d'un ton d'autorité, et cela à l'instant même, si vous ne voulez pas vous exposer au châtiment que mérite votre audace. »

— « Et quelle est la loi de la république qui défende au fiancé de surveiller sa fiancée ? »

« Fiancée ! s'écria le roi ! *Corpo di Bacco.*

Ne savez-vous pas que personne ne peut prétendre à la main de la cousine du roi sans notre permission? Apprenez-le donc, et sachez en outre que nous serions fort tentés de la refuser à celui qui fait ainsi la cour à une illustre demoiselle. »

« Je ne m'étonnerais pas de la résolution du roi, dit avec amertume le jeune homme, et si cette demoiselle répète ce que sa majesté vient de dire, je conviens que je n'ai plus rien à faire ici. »

A ces mots, Hélène, qui pendant cet étrange entretien n'avait cessé de regarder Hippolyte avec étonnement et mécontentement, fit un pas en avant et lui dit fort émue:

« Vous n'avez pas d'autre réponse à attendre de moi à présent, M. le Castellanic. Obéissez à l'ordre du roi, je vous en supplie, afin que vous n'ayez pas à vous repentir de ce que vous avez fait. »

Elle se tourna ensuite du côté de Sigismond, et ils parlèrent ensemble pendant quelque temps à voix basse; le roi s'étant aperçu enfin qu'Hippolyte était toujours

devant lui, dit sans colère, mais avec le ton railleur qui lui était particulier :

« Puisqu'il ne veut pas s'en aller, ma cousine, c'est à nous à partir. Laissons cet Orlando furioso se rafraîchir pendant une belle nuit d'hiver, et ne nous hâtons pas de prononcer un arrêt dans notre propre cause. »

En parlant ainsi il offrit le bras à Hélène ; ils rentrèrent ensemble dans la maison, dont la porte se referma après eux. Le jeune homme demeura pendant quelques minutes à la place où ils l'avaient laissé, après quoi il se dirigea lentement vers la sortie du jardin, incertain s'il devait se reprocher sa crédulité et sa violence, ou s'il fallait qu'il se plaignît de l'inconstance des femmes. Comme il arrivait dans la rue, il entendit derrière lui un grand éclat de rire.

Il passa la nuit sans dormir, et dès le matin il fut appelé près du vaivode du Lublin. Il le trouva devant sa cheminée en conversation enjouée avec l'évêque de Cujavie ; mais quand il vit entrer Hippolyte il prit un air plus sérieux, et s'approchant de lui, il lui dit d'un ton qui tenait le mi-

lieu entre la froide politesse d'un courtisan et une ironie compatissante :

« J'ai malheureusement une nouvelle désagréable à vous donner, M. le Castellanic. Le roi veut qu'aujourd'hui même vous vous mettiez en route pour Wilna, afin d'y reprendre votre service auprès de son auguste épouse. En qualité de chef de la cour du roi, vous devez me permettre de vous dire que sa majesté compte sur une stricte obéissance de votre part. Pour le reste, quoique vous puissiez penser que cet arrêt ne vous est pas favorable, je suis d'avis que vous vous êtes mis dans le cas d'en craindre un beaucoup plus sévère. Je vous souhaite donc un bon voyage, ajouta-t-il d'un ton plus amical, et je vous assure que Jean Firley ne sera pas moins content que vous-même de votre prompt retour. »

Après une révérence muette Hippolyte s'éloigna. Il était déjà parvenu à la première antichambre quand il distingua derrière lui les pas de quelqu'un qui le suivait à la hâte. C'était l'évêque André. Celui-ci

le prit à part, et lui dit du ton le plus doux :

« Qu'avez-vous, mon cher M. Hippolyte ? On dirait que vous vous plaignez d'un arrêt que tout autre regarderait comme une grande preuve de la bonté du roi. »

— « Oh ! c'est bien comme cela que je le considère, et je crois aussi que c'est le meilleur moyen de se débarrasser de moi en faveur des hommages plus flatteurs dont Votre Grandeur m'a en dernier lieu parlé. »

« Vraiment ! reprit le prélat en secouant la tête, il me paraît que vous êtes tombé en de mauvaises mains. »

« Dans les griffes du diable, s'écria le chevalier. Il ne m'a montré le ciel que pour me jeter dans le désespoir. »

— « Je ne vous comprends pas. Vous parlez plus haut qu'on ne le devrait sur de pareilles choses et en un pareil endroit, mais en même temps plus obscurément que *vous* ne le devriez envers *moi*. Oui, M. le Castellanic, continua-t-il en lui posant la

main sur l'épaule, le moment est, je crois, venu pour moi de réclamer la confiance que votre brave frère m'avait promise, confiance que vous avez, je crains, mal placée depuis quelque temps. Accompagnez-moi chez moi, et là si vous voulez épancher votre cœur dans mon sein, vous ne vous en repentirez point. »

La voix du respectable prince de l'église fit un effet salutaire sur le cœur du jeune homme qui se croyait abandonné de tout le monde. Il le suivit donc, et il lui confessa par degrés tout ce qui s'était passé. André écouta avec beaucoup d'attention les paroles d'Hippolyte. Il lui fit répéter exactement et à plusieurs reprises diverses petites circonstances. Après quoi il prit la parole en ces termes.

« Vous n'êtes pas exempt de reproches, jeune homme, et votre frère sera peu satisfait de la manière dont vous avez suivi ses conseils ; la vie que vous avez menée depuis quelque temps et l'audace que vous avez montrée hier au soir dans votre con-

duite, peuvent bien faire considérer le court exil auquel le souverain vous condamne comme une marque d'une douceur et d'une faveur royale que vous avez peu méritée, que d'autres auraient difficilement obtenue et qui n'a pu vous être accordée que sur de puissantes sollicitations.... Ne froncez pas le sourcil, M. le Castellanic; vous avez beaucoup fait pour rendre ces sollicitations inutiles. En attendant, il y a bien des choses dans ce que vous venez de me dire que je trouve singulières. Il me paraît que vous avez été le jouet de puissances ennemies, aux piéges desquelles un jeune homme tel que vous a bien pu se laisser prendre sans que je le condamne. Vous savez qu'un ancien attachement et des circonstances de différente espèce me lient à la maison de Mazowie et me donnent le droit d'y parler un peu plus haut qu'un autre. La journée d'aujourd'hui vous est donnée tout entière : attendez donc jusqu'au soir, et vous entendrez parler de moi.... Ne me faites point de remerciemens. Vous m'êtes cher, à la vérité, comme un jeune

gentilhomme qui promet de devenir un jour le digne appui de sa patrie, et comme le frère de M. Pierre Boratynski ; mais ce n'est pas à cause de vous seulement qu'André Zebrzydowski veut se faire médiateur entre deux amans. Des motifs plus puissans me guident. Ne négligez pas cependant de vous préparer au voyage ; car si les choses n'allaient point comme je le pense, et que la nuit vous trouvât encore à Cracovie, le courroux de Sigismond-Auguste vous atteindrait, courroux qui une fois allumé dévore comme la flamme. »

Arrivé dans son auberge, où il trouva son vieil oncle Lacki, et lui ayant fait part de son départ probable pour Wilna, M. de Pinsk lui répondit que, depuis l'absence de son illustre parente rien ne le retenant plus à Cracovie, il était disposé à faire le voyage avec lui.

Vers le soir, notre héros se rendit chez l'évêque, qui ne le fit pas long-temps attendre et qui lui dit d'un ton ferme mais amical :

« Si vous vous êtes flatté, mon cher

Hippolyte, de rester à Cracovie, vous serez peu satisfait du résultat de mes efforts. Il faut que vous partiez. Les liaisons que vous avez formées depuis quelque temps ont trop fortement indisposé le roi et peut-être une autre personne encore. Votre dernière vivacité a démontré la nécessité de vous éloigner au plus tôt, afin de vous arracher à certaines influences nuisibles. Supportez avec courage la légère contrariété que vous regardez comme un mal, parce que vous n'êtes pas en état d'en reconnaître le but salutaire. Cependant je veux dans ce voyage forcé, vous offrir une consolation par cet écrit, que je vous remets sous la condition que vous me donnerez votre parole d'honneur de ne l'ouvrir qu'à votre arrivée dans la capitale de la Lithuanie. Partez avec Dieu, mon fils, et acceptez de moi la même assurance que le maréchal de la cour vous a donnée avec plus de sincérité qu'il ne le fait d'ordinaire, je veux dire que j'attends avec impatience le moment où vous reviendrez ici à la suite de votre maîtresse. »

La nuit n'était pas encore tout-à-fait tombée quand Hippolyte Boratynski se mit en route pour Wilna, accompagné de Jean Lacki et du petit Stanislas.

CHAPITRE II.

Le mois de février de l'année 1549 était à moitié écoulé. La ville de Petrikow était remplie des chevaux et des voitures des sénateurs, et l'on n'attendait plus que l'arrivée du roi au château qui était préparé pour sa réception, et dont aujourd'hui les ruines, de plus en plus délabrées, laissent à peine soupçonner qu'il ait pu voir jadis le monarque d'un vaste et puissant empire y tenir une cour brillante au milieu de ses sénateurs, gentilshommes et chevaliers. Dans les auberges d'un rang inférieur, que la petite noblesse avait choisies pour sa

demeure, retentissaient les chants des buveurs et le choc des coupes, entremêlés des divers cris de ralliement des Polonais : *Liberté des suffrages ! Pacta conventa ! Liberum veto ! Devoirs du roi envers la nation !* Ces mots passaient de bouche en bouche, tandis qu'on n'entendait parler que fort rarement des engagemens des sujets envers leur souverain.

Cependant, dans les maisons qu'habitaient les sénateurs et les principaux membres de l'ordre équestre, régnait un morne silence qui semblait être le précurseur d'un orage près d'éclater. Les chefs du peuple passaient en silence et d'un air méfiant à côté l'un de l'autre, comme s'ils eussent cherché réciproquement à se cacher le secret de leurs intentions, afin de les développer ensuite d'une manière soudaine et frappante. Les courriers ne cessaient de se croiser sur la route de Petrikow à la capitale, et les députés de la noblesse arrivaient par détachemens nombreux des palatinats les plus éloignés de la Lithuanie, de la Petite-Pologne et de la

Russie ; ils se rassemblaient en silence autour des magnats de leur parti, prêts à les soutenir avec bruit quand le moment arriverait.

La veille du jour où Sigismond-Auguste était attendu, Pierre Boratynski, à qui le bâton de maréchal était destiné pendant cette diète, arriva sans éclat, et, fuyant l'accueil que ses collègues lui préparaient, il se rendit immédiatement chez le généralissime Tarnowski. Il regarda avec attention, mais sans surprise, la foule extraordinaire d'étrangers qu'il rencontra dans les galeries et les appartemens de la maison que le castellan de Cracovie occupait près du château. Partout on lui faisait place avec le plus grand respect: car le maréchal de la diète était un personnage important, même pour les premiers du royaume. Il arriva de cette manière dans un salon où il trouva le comte entouré de plusieurs seigneurs, tant ecclésiastiques que laïques. Aussitôt que Jean de Tarnow l'aperçut, il fit quelques pas au-devant de lui, s'arrêta ensuite tout à coup, et le salua en le re-

gardant fixement dans les yeux. Pierre baissa les siens jusqu'à terre. Ils s'étaient mutuellement compris. Tarnowski s'éloigna d'un air plus sérieux, et dirigea de nouveau son attention vers le reste de la société. Quand celui-ci se fut retiré, il pria le staroste de Samborz de le suivre dans l'intérieur de son appartement.

Les circonstances du temps obligeaient de garder le secret sur un entretien du chef de l'ordre équestre avec le premier des sénateurs laïques. En conséquence, celui que son devoir allait bientôt obliger à s'opposer à l'influence de la couronne, se tint pensif dans l'embrasure d'une fenêtre, jusqu'à ce qu'un gentilhomme se présentât pour le conduire chez le castellan, qui était sans contredit à cette époque le soutien le plus zélé de la prérogative royale, quoique bien des personnes ne le crussent pas sincère. Pendant que Pierre Boratynski suivait son guide par une galerie étroite jusque dans une partie écartée de la maison, celui-ci se retourna plusieurs fois, et marqua, tant par ses regards que par le ralen-

tissement de son pas, qu'il avait quelque chose à dire. Pierre l'ayant donc examiné avec plus d'attention, il reconnut à la lumière incertaine des lampes les traits de Walenty Bielawski.

« Que Dieu soit avec vous, mon jeune ami, lui dit-il; je ne suis pas fâché de vous avoir rencontré avant de pénétrer dans un appartement où je vais sans doute apprendre bien des choses que j'ignore. Dites-moi donc comment se porte mon frère Hippolite à Cracovie, et qu'est-ce qu'il y fait? »

« Votre frère, Monseigneur, répondit Bielawski avec un peu d'embarras, n'est plus où vous croyez; il a suivi la reine à Wilna. »

— « Cela me fait beaucoup de plaisir; la capitale n'est pas en ce moment un séjour convenable à un jeune homme comme Hippolyte, et il a bien fait de vaincre son inclination, et de s'éloigner d'un lieu où il n'était pas bon qu'il restât.... Mais vous avez l'air grave et soucieux, Walenty; auriez-vous quelque chose à me confier qui me doive être moins agréable? »

« Si vous vouliez bien ne pas vous offenser de la liberté que je prends, dit Bielawski après avoir un peu balancé, et vous rappeler qu'elle n'est dictée que par l'attachement que je vous porte ainsi qu'à votre noble maison, à qui mon père et moi devons tant de reconnaissance, je vous dirai, Monseigneur, ce qui m'a été rapporté. On assure que ce n'est pas de son gré que M. Hippolyte a quitté la capitale ; on parle de toutes sortes d'étranges choses.... que vous dirai-je?.. De jalousie inspirée par un personnage très-auguste ; on va même jusqu'à se dire à l'oreille que la majesté royale a été insultée... Vous vous effrayez, M. le Staroste ! La chose n'est pas aussi grave que vous le pensez ; mais il est certain que le castellanic s'est rendu à Wilna par l'ordre du roi, et que votre oncle M. Lacki l'y a suivi. »

« De la jalousie ! reprit Pierre Boratynski, que ce mot paraissait avoir frappé plus que tout le reste. La zizanie a donc poussé plus rapidement encore que je ne l'avais pensé ! Et votre patron le généralissime ? J'avais

recommandé mon frère à sa faveur et à sa protection ; me doutant bien que , dans des temps aussi difficiles que ceux dans lesquels nous vivons, la prudence d'un jeune homme de vingt ans pourrait peut-être se trouver en défaut. Votre patron, dis-je, n'a-t-il pas eu égard à ma prière? mon frère n'a-t-il point, conformément à mes ordres , fréquenté la maison du généralissime ? Ou bien, ajouta-t-il d'une voix plus basse et comme s'il se fût parlé à lui - même , commence-t-on déjà à me punir des pénibles devoirs que mon odieux emploi m'impose ? »

« Vous me demandez plus que je ne puis vous dire , monseigneur , répondit Bielawski , je ne suis qu'un Towarsysz , un homme d'armes , et je ne suis pas instruit de ce qui se passe parmi les grands ; je ne me permets surtout pas de me mêler de ce qui regarde le généralissime, mon illustre chef. Mais vous le connaissez aussi bien que moi, et je crois que tout ce qu'*il* fait est bien fait. Il est du moins certain que , dans ces derniers temps , M. Hippolyte a paru fort peu au palais de Saint-Christo-

phe, mais d'autant plus chez le grand-maréchal. »

« Chez le grand-maréchal! dit Pierre vivement ; puis il continua plus bas et presque avec douleur : O mon frère! mon frére! j'espère que vous ne mêlerez pas aussi du fiel dans ma coupe. »

« Votre pénétration, monseigneur, reprit Walenty, saura bientôt découvrir la vérité, et je gagerais ma tête, que, malgré la confusion qui règne ici, vous rendrez justice à celui dont le caractère a tant de rapports avec le vôtre. »

— « Je vous remercie, Bielawski, et je désire bien sincèrement que vous ayez raison. Il est vrai qu'il règne une grande con usion ici, et l'on m'a déjà beaucoup parlé de ce qui s'y passe. »

« Depuis quelque temps, dit Walenty avec mystère, j'ai vu rôder ici bien des figures suspectes. En attendant, M. le staroste, vous pouvez vous fier à moi ; elles n'approcheront pas trop près de vous ni de mon maître : car je ne sais que trop que, partout où paraissent ceux dont je veux

parler, le malheur et la discorde ne sont pas loin. Il y en a un surtout que j'ai observé, et dont chaque pas n'est que ruse et malice. Mais, si je le surprends dans une route tortueuse, je compte lui payer en même temps une ancienne dette avec la nouvelle, et lui imprimer une marque telle qu'on puisse le reconnaître et se tenir en garde contre lui à cent pas de distance. »

Pendant que Walenty Bielawski se livrait ainsi à son zèle, la porte du généralissime s'ouvrit. Le jeune commensal se retira respectueusement en arrière, et le staroste pénétra dans la chambre.

« Eh bien, commença le comte de Tarnow après un court silence, que m'apprendrez-vous, mon cher M. Boratynski ?... ou, pour mieux dire, votre bouche me confirmera-t-elle ce que vos yeux m'ont déjà dit dans le salon ? Venez-vous comme ami ou comme ennemi ? »

« Mes opinions personnelles à ce sujet, mon cher M. de Cracovie, répondit Pierre avec un peu de réserve, sont connues de

Dieu et de vous. Quoique les circonstances puissent changer mes actions, mon cœur reste toujours le même. Plût au ciel que chacun en pût dire autant dans les temps où nous vivons. »

— « Si je vous ai bien compris, mes craintes sont fondées, et vous vous montrerez..... »

— « Organe des volontés de mes seigneurs et frères réunis, je renouvellerai ce qu'à Varsovie et à Cracovie j'ai déjà dit au nom d'une partie d'entre eux; et, au pied du trône, je proclamerai ce que le premier ordre du royaume, l'ordre équestre, regarde comme conforme à la vérité, et ce qu'il est prêt à maintenir contre tous et un chacun. »

— « Votre position est difficile, M. de Samborz, et avec tout autre je tremblerais pour le résultat d'une entreprise si délicate, surtout puisque votre cœur contredit ce que votre bouche doit exprimer. »

« Le cœur, répondit Pierre avec une expression significative, appartient à l'homme; la parole et l'action sont la propriété de la

patrie, et je marche tranquillement en avant jusqu'au moment où l'une et l'autre pourront se réunir. »

— « Vos propres discours font connaître que ce temps est encore éloigné. Puissiez-vous persévérer.... »

A ces mots Pierre jeta un regard sérieux sur le généralissime et baissa ensuite les yeux.

« Mais, continua M. de Tarnow, plus le chemin est long, plus il vous paraîtra pénible. Les obstacles que vous rencontrerez ne seront pas seulement ceux que vous craignez, et avant peu de jours vous apprendrez des choses qui troubleraient des personnes moins fermes et moins intrépides que le staroste de Samborz, le mari de ma nièce, le digne seigneur dans lequel je me reconnais tel que j'étais il y a environ vingt-cinq ans. N'est-il pas vrai, continua-t-il, en voyant que Pierre n'avait accueilli cette expression d'amitié que par le silence et une révérence plus profonde que de coutume, n'est-il pas vrai, quand tout le reste du monde s'égarerait, Jean de Tarnow et

Pierre Boratynski parcourront, sans s'écarter vers la droite ou vers la gauche, la route que la destinée et le devoir ont tracée à chacun d'eux? Mais pourquoi gardez-vous ce silence opiniâtre, M. de Samborz? Pouquoi détournez-vous les regards, et ne me contemplez-vous pas avec la confiance accoutumée? »

« En traversant vos salons, répondit gravement Boratynski, j'ai été témoin d'un spectacle auquel le palais de Saint-Christophe ne m'avait point accoutumé. J'ai vu des cous pliés jusqu'à terre, et j'ai entendu prononcer avec humilité des paroles adulatrices dans l'oreille d'un homme auquel naguère on ne s'adressait que tête levée et avec la franchise qui convient aux gens d'honneur. J'ai songé à cela pendant que vous me parliez, ainsi qu'à ce que vous m'avez dit vous-même des circonstances qui peuvent arriver dans le cours de la vie et qui sont faites pour troubler les meilleurs têtes. »

« Que signifient ces paroles, M. le Staroste? demanda le généralissime en se redressant et en rougissant. Depuis quand les

choses en sont-elles venues entre nous au point que vous ayez besoin de discours calculés et mystérieux pour parler à l'oncle de votre femme? »

« Depuis le moment, répondit Boratynski en cachant avec peine ce qui se passait dans son âme, que le bruit a commencé à courir dans le royaume que le père de la patrie voulait échanger le titre qu'il doit à sa vertu contre un autre qu'il ne pourrait acheter que par un crime; depuis qu'en approchant de la villede Petrikow chaque pas que j'ai fait sur la route a rendu plus probable ce que j'avais rejeté jusqu'alors comme une indigne calomnie; depuis que dans le lieu même où la diète va s'assembler, mes yeux ont confirmé ce que l'on m'avait rapporté. »

Le castellan de Cracovie eut de la peine à laisser achever ce discours, et se levant en courroux il s'écria :

« Savez-vous bien, Chevalier, en présence de qui vous vous trouvez? Savez-vous que c'est le chef des sénateurs envers qui vous vous permettez des reproches si amers? »

Il fit deux ou trois tours dans la chambre à grands pas et avec inquiétude, puis il s'arrêta et ajouta d'un ton plus modéré :

« Et c'est vous qui me parlez ainsi, vous mon proche parent, vous à qui j'ai toujours accordé ma confiance, qui m'avez souvent appelé votre second père et votre modèle, en vertu et en loyauté ? »

A ces mots, Pierre réprima plus fortement encore le combat qui se livrait dans son cœur, et dit avec calme et fermeté :

« Vous êtes convenu vous-même, Monsieur, que notre cœur est tout ce qui nous appartient en propre et que nos actions appartiennent à la patrie. Je vous parle donc non comme un chevalier à un sénateur, ni comme un neveu à l'oncle de son épouse, ni comme un ami à son ami, ni comme un élève à son maître. Je suis devant le chef des sénateurs laïques, moi, chef de l'ordre équestre, en qualité de maréchal de la diète, place à laquelle mes seigneurs et frères viennent de me choisir; je vous parle comme un des gardiens de la couronne à l'autre; j'ai dit de la couronne,

Monsieur le castellan de Cracovie, et le maréchal saura la défendre contre toute usurpation, dût-il être obligé de lutter contre le roi lui-même. »

« Soyez moins vif, Monsieur le maréchal, répondit le comte de Tarnow après un court silence, pendant lequel un léger sourire s'était peint sur ses lèvres. Il me semble que vous agissez avec le généralissime comme s'il était un accusé d'une espèce ordinaire, et, qui plus est, déjà convaincu. N'ai-je pas montré de la confiance en vous, de qui la route n'est pas non plus très-unie, et de qui la conduite serait susceptible de plus d'une interprétation ? Vous paraîtrais-je donc moins digne de confiance que vous-même ? »

— « C'est précisément la position élevée où vous vous trouvez qui m'inquiète. Le chêne est exposé à toute la fureur de la tempête qui passe par-dessus les humbles arbustes, et ce n'a pas été l'arbre le moins remarquable du paradis que le serpent a choisi. Comment pouvez-vous vous comparer à moi ? Dans peu de jours je dé-

poserai le bâton de maréchal, que mes frères ont mis aujourd'hui dans ma main, et je rentrerai dans la foule. Ma conscience me récompensera selon que je m'en serai servi ; et croyez-vous que je voulusse pour peu de chose renoncer à son approbation ? Il n'en est pas de même à l'égard de ce dont j'ai voulu parler. Il n'arrive que trop souvent qu'un esprit supérieur, qui déjà occupe un rang élevé dans le monde, se persuade que le but justifie les moyens, et la voix du tentateur lui fait entendre pour lors que si l'on se déshonore en commettant un vol de peu d'importance, il n'en est pas de même quand il s'agit... d'une couronne.»

« Vous n'avez peut-être pas tort, dit le castellan d'une voix étouffée, en portant une main à son front.... Vous avez vraiment raison : c'est sur le sommet du temple que le tentateur offrit au Sauveur les royaumes de la terre. Cependant, Pierre Boratynski, là où la séduction est la plus forte, le ciel a aussi accordé plus de force pour y résister, et si, dans la solitude de la nuit, le mal s'approche de nous sous

une forme difficile à reconnaître, les premiers rayons du jour suffisent pour dissiper l'illusion à des yeux accoutumés à sa lumière. Vous vous taisez et encore vous secouez la tête ! En vérité, M. le Staroste de Samborz, les suggestions de Kmita et de cette ligue milanaise paraissent avoir eu autant d'influence sur vous que sur votre frère. »

« Ce n'est pas cela, monsieur le comte de Tarnow, répondit Pierre d'un air sombre, qui a fait naître mes inquiétudes ; ce n'est pas l'opinion corrompue du grand-maréchal ni la politique astucieuse de la reine-mère qui a fixé mon opinion : ce sont les milliers de voix que j'ai entendues se prononcer aux diétines de la Petite-Pologne et de la Russie, auxquelles les biens que je possède dans ces provinces m'ont donné accès. Toutes ont déclaré que le trône allait devenir vacant, et que vous, Monsieur le généralissime, vous deviez succéder à Sigismond-Auguste. Ce n'est pas là le murmure caché de la calomnie, c'est la voix du peuple, qui, pardonnez-le-moi, se prononce rarement d'une façon

aussi ouverte et aussi unanime, à moins d'y avoir été préparée d'avance, et sans que celui dont elle invoque le nom n'en soit instruit. »

« Je vous dois des remercîmens, reprit le castellan de Cracovie en s'efforçant de cacher l'impression que ce discours avait faite sur son âme, qui n'était pas tout-à-fait exempte d'ambition; oui, je vous remercie du témoignage de la confiance de mes concitoyens que vos paroles me donnent. Vraiment, ce n'est pas à tout homme que vous pourriez faire part de l'honorable hommage d'une brave noblesse, sans danger pour lui et pour moi, incertain, comme vous devez l'être, si de pareils sentimens lui sont déjà connus dans toute leur étendue. Cependant je vous avouerai, M. de Samborz, que vous ne m'apprenez rien de nouveau, Je savais ce qui s'est passé dans les palatinats du midi, et je l'avais.... approuvé. »

A ces mots, Boratynski se retourna avec vivacité pour quitter l'appartement; Tarnowski le rappela.

« Vous voulez donc me quitter, mon neveu?.... Écoutez encore un mot, après quoi je vous permets d'aller dire à vos frères que le père de la patrie est devenu un traître. »

Une longue habitude de respect donna quelque poids aux paroles qui en ce moment arrêtèrent les pas du maréchal de la diète. Il demeura; mais en détournant la tête et en baissant les yeux, et il demanda :

« Ce mot, quel est-il? Que ce soit un oui ou ou un non, tout ce qui, dans une pareille circonstance, est placé entre les deux n'est qu'une déviation plus ou moins grande de la vérité: des excuses pour colorer ce qu'il est impossible de justifier. Ah! malheureux temps! où tout est si fort confondu, que les hommes les plus vertueux méconnaissent le droit chemin, et que je dois parler ainsi à celui que mes frères appellent leur père et que moi j'ai toujours regardé autant comme un père que comme un ami. »

—« Et dans quelle occasion vous ai-je

donné le droit de me soupçonner de lâches subterfuges ou d'artifices pour cacher la vérité? Ecoutez-moi, Boratynski; je veux que vous m'écoutiez. Vous vous êtes conduit envers moi comme un honnête homme; vous n'avez pas cherché par des moyens détournés à savoir quels étaient mes projets, à épier mes démarches. Quoique toutes les apparences soient contre moi, et elles doivent l'être, vous m'avez regardé en face comme un chevalier doit le faire à un chevalier, le chef de la noblesse au chef du sénat; vous n'avez pas agi avec moi comme on le fait avec un homme ordinaire, et je veux à mon tour agir avec vous d'une manière peu commune. Dites-moi quel a été celui qui vous a donné des leçons de politique, alors qu'on vous envoya chez l'étranger, dans les cours de l'Allemagne et de l'Italie, où la ruse tendait tous ses filets pour envelopper le Sarmate inexpérimenté? Quel a été celui qui, avant que vous ne parûtes pour la première fois dans l'assemblée de vos collègues, vous rappela les devoirs que l'exemple honorable de votre père et la

voix de votre conscience irréprochable, vous avaient dictés depuis votre plus tendre jeunesse? Sous quels drapeaux tirâtes-vous une épée vierge encore pour le roi et la patrie? Vingt années se sont passées depuis ce temps; mais regardez-moi, et dites si ce n'est pas ce même Jean de Tarnow que vous voyez devant vous? Vous ai-je jamais donné les détours de l'intrigue pour la véritable sagesse de l'homme d'état? N'est-ce pas moi qui vous ai fait connaître l'étroite borne qui, dans notre constitution, sépare ce que l'on doit au trône de ce que l'on doit à ses frères? N'est-ce pas dans mes mains que vous avez prêté le serment de ne jamais tirer l'épée que dans une cause honorable? J'ai des droits à votre confiance, des droits qu'aucune illusion passagère ne peut m'enlever, et je les réclame. Jamais Tarnowski n'a mis son honneur en gage sans le racheter, quelque prix qu'il lui en coûtât. Je vous le remets maintenant, et je consens qu'il soit à jamais perdu pour moi et pour ma race, si je ne le retire pur du milieu de ces troubles. Voici ma main

de chevalier; consentez-vous à la prendre? »

Les mains de ces deux hommes d'honneur se réunirent, et leurs regards se rencontrèrent avec la confiance d'autrefois.

« Fiez-vous donc à moi comme je me fie à vous, continua le généralissime en souriant, et croyez-moi, vous avez trop à faire à songer à vos propres actions pour prendre encore sur vous la responsabilité de celles d'un vieux général qui pourrait être votre père et qui a été votre guide. Vous n'êtes plus simplement le chevalier Boratynski; vous avez pris sur vous une charge importante, et le sénateur n'a pas le droit de tout confier au maréchal de la diète. Un peu de frottement est souvent nécessaire dans la machine de l'état. La sagesse et la raison doivent veiller à ce qu'il ne devienne pas nuisible. Laissez donc le vieux Jean de Tarnow aller son chemin et demeurez convaincu que, quoique la calomnie puisse souiller par ci par là ses cheveux blancs, Pierre Boratynski finira par le connaître comme il a été connu de lui. Encore un mot, ajouta-t-il en voyant que

le staroste voulait se retirer ; j'ai parlé de votre frère et je n'en ai pas fait l'éloge. Savez-vous ce qui s'est passé à son égard ? »

Pierre ayant répondu affirmativement, le comte poursuivit :

« On a cherché à Cracovie à rompre un nœud qui s'oppose à certains projets, vrais ou imaginaires, c'est ce que je laisse au ciel à décider ; et craignant le maréchal de la diète, on a voulu que la rupture vînt du côté du castellanic. Hippolyte est jeune ; on avait à moitié réussi, et le succès eût été complet, si ces projets, formés d'un côté par une politique trop fine, et de l'autre par une ambition exagérée, n'eussent été au fond vains et illusoires. Quoi qu'il en soit, le jeune homme a été généreusement tiré d'affaire au moment où il allait se perdre sans ressource. Il mérite une pénitence, si l'on peut regarder comme une pénitence d'être au service de Barbe Radziwill, qui, ne vous en déplaise, et en dépit de l'opinion de l'honorable corps équestre, est une fort aimable dame. Oui, M. le Maréchal, une dame à qui nous es-

pérons bientôt donner le titre qui lui appartient devant Dieu et devant les hommes, ce que ni vous ni moi ne lui refusons au fond de notre cœur. »

Quand Pierre Boratynski repassa par la cour pour sortir de la maison, Walenty Bielawski se rapprocha de lui avec le zèle d'une personne qui vient donner une nouvelle importante et pressée. Il dit quelques mots à l'oreille du staroste. Celui-ci jeta un regard sur la foule de ses domestiques qui attendaient leur maître, fixa plus particulièrement les yeux sur un d'eux, qui s'était enveloppé de son manteau, et qui paraissait lui avoir été désigné par Walenty, après quoi il fit à ce dernier un signe d'adieu, et s'éloigna avec sa suite.

CHAPITRE III.

A cette époque, il n'y avait que les personnes royales qui voyageassent avec une certaine rapidité, dont les relais de la couronne et des starosties leur offraient le moyen. Les postes ne furent introduites qu'un siècle plus tard, sous le règne de Ladislas IV Wasa, et la noblesse employait à se rendre d'un lieu à un autre, soit à cheval, soit dans de lourdes voitures attelées de leurs propres chevaux, tout le temps nécessaire pour épargner ces animaux, dont elle ne pouvait que rarement changer. Le vieux Jean Lacki, avec son fils et son neveu, mirent

donc un temps considérable avant d'arriver dans la capitale de la Lithuanie, malgré l'impatience avec laquelle le dernier hâtait leur voyage. Le billet que l'évêque de Cujavie lui avait donné, semblait lui brûler la poitrine sur laquelle il l'avait placé, et il aspirait après le moment où il lui serait permis de l'ouvrir, car il se persuadait qu'il y trouverait ou le pardon de sa faute ou la confirmation de toutes ses craintes.

Dès le moment de son entrée à Wilna, le jeune Boratynski remarqua une grande différence entre cette cour et celle de Cracovie. Ici il ne voyait que des visages gais; les regards scrutateurs du soupçon, les démarches mystérieuses de la méfiance et de l'ambition, étaient ou paraissaient du moins bannis du séjour d'une jeune princesse que son époux, en se séparant d'elle pour quelque temps, avait environnée de tout ce qui pouvait contribuer à la divertir jusqu'au moment où son sort serait décidé. Toutes les personnes à qui Hippolyte eut occasion de parler, s'étendirent en descriptions des plaisirs auxquels elles avaient assisté ou

qui les attendaient encore, et le staroste de Pinsk montrait un visage bien plus gai qu'à Cracovie, en entendant dans toutes les bouches l'éloge de son illustre parente. Le soir même de son arrivée il voulut aller présenter ses hommages à madame Barbe, et déja il était prêt à se rendre à la cour quand Hyppolite entra dans sa chambre, renvoya le domestique qui s'y tenait, et rompit en présence de son oncle le cachet du billet. Voici quel en était le contenu, tracé par une main qui lui était bien chère:

« Hélène Odrowonz souhaite à Hippo-
» lyte Boratynski beaucoup d'agrémens
» dans un voyage que lui-même à rendu
» nécessaire. Faut-il aussi qu'elle souhaite
» de le revoir bientôt? Elle craint qu'il ne
» faille de grands changemens en bien des
» choses avant que cette réunion ne soit à
» désirer, et avant que la compagne des
» jeux de son enfance puisse lui accorder
» un pardon que la fille d'Anne de Mazowie
» et la parente de Sigismond-Auguste de-
» vrait peut-être lui refuser. En attendant,
» elle lui rappellera les mots que lui-même

» a prononcés dans une occasion précé-
» dente. Soyez ferme et fidèle, et le reste
» s'arrangera. »

Les dernières expressions de cet écrit renfermaient un baume pour le cœur d'Hippolyte, que les premières avaient profondément blessé. La fille d'Anne de Mazowie! se dit-il à demi-voix. Au château de Kaminiec, le fils du castellan de Zytomierz était le compagnon des jeux de l'enfance de la jeune vaivodine, qui, au château royal de Cracovie, est devenue la fille de la princesse de Mazowie. Les antiques portraits de ses augustes ancêtres et l'œil plein de fierté de son royal parent, regardent avec mépris le simple gentilhomme qui a osé s'introduire dans une si haute alliance; et celle que naguères je nommais mon épouse, plein de confiance dans la promesse de son père, balance à m'accorder le pardon auquel seul je puis avoir quelque droit. Il faut de grands changemens en bien des choses? Notre réunion ne serait pas à désirer? Oh! je crains que ces changemens n'aient déjà eu lieu. Un seul

pas dans ces murs où le sombre esprit de la politique italienne vous entoure de tous côtés pour vous nuire, a depuis long-temps fait changer de face à toutes choses. La destinée s'est placée entre nous et a séparé nos voies. Toi, Hélène, tu vois peut-être une couronne au bout de la tienne : dans la mienne je n'aurai pour appui que ce bâton de pèlerin que l'horrible vieille m'a promis. Je dois rester ferme et fidèle, dis-tu, continua-t-il après quelque temps et avec plus de calme. Ô douces paroles d'un temps plus heureux! C'est Hélène Odrowonz qui les a tracées, et non pas l'orgueilleuse descendante des Piast, ni l'inconstante amie de Sigismond. Oui, je resterai ferme, et je ne t'abandonnerai pas, dût-il réunir sur sa tête toutes les couronnes de sa maison : car que peux-tu être pour lui? que peut-il être pour toi? La volonté de ton père mourant et le choix de ton propre cœur t'ont liée à moi, les sermens de l'autel l'attachent à Barbe Radziwill. Ne sois donc plus irritée contre moi, âme de ma vie. J'ai toujours été fidèle, et je resterai

ferme, quelque chose qui m'arrive; je me rappellerai les discours de mon frère, discours auxquels j'ai eu moins égard que je ne l'aurais dû!.... Ici, le vieil oncle dans son impatience, interrompit les réflexions de son neveu, et au bout de quelques instans ils se trouvèrent tous deux en présence de l'épouse de Sigismond II.

« Je suis charmé, dit le staroste de Pinsk en terminant un long discours, qui plus d'une fois avait fait sourire la dame Barbe; je suis charmé de me retrouver dans ma patrie, et hors des terres de la couronne, où nous autres Lithuaniens ne sommes jamais très-bien vus, ainsi que Votre Majesté peut le savoir, et c'est avec une double satisfaction que je félicite Votre Majesté sur son arrivée dans un pays dont elle est souveraine héréditaire par le droit divin et humain, sans qu'aucune diète, aucun synode de prêtres romains y puissent trouver à redire; sur son arrivée dans la maison qui la reconnaît pour seule maîtresse, et où elle n'a pas à côté d'elle ou même au-dessus d'elle une italienne qui.... »

Barbe crut devoir interrompre l'épanchement d'un zèle auquel le vieux seigneur se livrait avec un peu trop de liberté, sans faire attention aux personnes qui l'entouraient. Elle fit donc un léger salut et répondit :

« Et nous aussi, très-digne Staroste et cher cousin, nous vous souhaitons la bienvenue, et comme nous avons appris que vous désiriez soumettre à Cracovie une demande à l'épouse de votre maître, nous serions bien aise de savoir quel en était l'objet, puisque, pourvu que la chose soit possible, il nous sera plus facile de vous l'accorder ici. »

« Madame, reprit Lackien jetant un regard de satisfaction sur les assistans et en se tournant ensuite à moitié vers ses deux jeunes parens, vous voyez encore ici deux personnes qui sont venues avec moi pour présenter leurs respects à Votre Majesté. L'une vous est déjà connue, et ce sont les devoirs de sa place qui l'ont appelée ici ; mais l'autre qui n'ose s'approcher et qui tient les yeux baissés est mon fils. Je vous

le présente et je vous prie de vouloir bien le placer au nombre des serviteurs de votre maison. Je vous réponds de lui, quoiqu'il sorte à peine de l'enfance; c'est un vrai Lithuanien, et je me flatte que, par sa fidélité et son dévouement à sa souveraine, il effacera jusqu'à la dernière trace de la tache dont son père s'est souillé. »

Barbe jeta un regard en passant sur Hippolyte, et portant ensuite les yeux sur le jeune Stanislas, elle lui dit avec douceur et avec amitié :

«D'après ce que votre père vient de nous dire, mon jeune ami, nous serions tentée de vous mettre au rang de nos pages et de vous faire porter la queue et le miroir, en attendant que votre bras ait la force de tirer la carabella pour notre service et celui de notre roi. »

« Plût à Dieu ! répondit Stanislas confus et en rougissant; je me trompe, Madame, ajouta-t-il promptement : plût à Dieu, au contraire, qu'il n'eût jamais besoin de la tirer pour votre défense; mais, s'il le fal-

lait, vous verriez que Stanislas Lacki saurait bien s'en servir pour vous. »

Une longue habitude de la cour met l'œil le moins clairvoyant en état de reconnaître certaines circonstances. Aussi l'indifférence que Barbe avait témoignée à Hippolyte Boratynski n'avait pas échappé à madame d'Horonostay, la trésorière. Elle crut donc pouvoir se livrer en liberté à sa malveillance envers le jeune Polonais, qui dès le commencement lui avait déplu, peut-être à cause de la faveur dont sa fiancée avait joui auprès de la jeune princesse. Elle s'approcha de lui avec toute la promptitude que permettaient sa dignité et le poids de sa robe, et lui dit d'une voix basse, mais cependant intelligible même aux assistans, et avec un sourire aigre-doux :

« En vérité, M. le Castellanic, votre arrivée est bien faite pour réjouir la reine : car elle va retrouver en vous une personne qui sait nourrir la conservation d'anecdotes fort intéressantes et surtout parfaitement adaptées aux circonstances, témoin

celles que vous nous avez racontées sur la route d'Iwanowice à Cracovie. »

En entrant dans les appartemens de la reine, Hippolyte éprouvait déjà une agitation que le mauvais accueil qu'il y trouva et les discours mordans de la trésorière n'étaient pas faits pour calmer. Aussi, peu disposé à écouter ce qu'elle disait comme une plaisanterie et avec les égards dus à son âge, à son sexe et au lieu où il se trouvait, il répondit assez haut et d'un ton un peu piquant:

« C'est la volonté du roi et non la mienne qui m'a appelé ici, et je pourrais garder pour moi mes anecdotes et mes vérités : car je vois qu'il ne manque pas en ce lieu de personnes à qui la malveillance et l'indiscrétion peuvent tenir lieu d'instruction et d'esprit. »

Barbe, quoiqu'elle continuât à s'entretenir avec le vieillard dont le zèle et la franchise la touchaient, pendant qu'elle se plaisait à contempler la confusion toujours croissante que chacune de ses paroles faisaient naître sur le visage de Stanislas,

n'en prêtait pas moins pour cela de l'attention à ce qui se passait autour d'elle. Aux paroles d'Hippolyte, une vive rougeur colora les lis de ses joues, et les veines azurées de son front devenues tout à coup plus visibles indiquèrent un mouvement de courroux. Elle se souleva sur son fauteuil et dit d'un ton d'autorité :

« Il paraît, M. le Castellanic, que le court séjour que vous avez fait à la cour ne vous a point appris ce que vous deviez à la présence de votre maîtresse et de dames respectables. Cependant nous ne pouvons pas en être suprise de la part d'un homme qui a oublié les devoirs que la chevalerie lui imposait envers la dame de ses pensées pour se livrer aux orgies d'un vieux libertin. Vous voudrez bien, d'après cela, ne reparaître devant nous que quand vous vous serez rappelé les lois de la courtoisie que vous avez oubliées à la table du vaivode de Cracovie. Quand nous aurons besoin de vous nous vous ferons appeler. »

Confus et anéanti, Hippolyte Boratynsk s'inclina devant la reine et se retira, mau

dissant de plus en plus le destin qui l'avait conduit à la cour et le malheur qui lui avait fait perdre, pas tout-à-fait innocemment, la faveur de ceux de qui seuls il pouvait attendre l'accomplissement de ses vœux les plus ardens.

Rentré dans son appartement, Hippolyte passa quelques heures à se faire des reproches et à chercher des consolations dans la lettre d'Hélène Odrowonz, qui bien que dans un avenir incertain lui laissait cependant espérer que les circonstances, qui pour lui devenaient de jour en jour plus tristes et plus confuses, finiraient par s'éclaircir et par se développer. Tout à coup il entendit frapper à sa porte, et un beau jeune homme se présenta dans sa chambre. C'était un des pages de Barbe. Il portait un petit justaucorps de velours bleu foncé, garni de crevés et de larges plis sur la poitrine. Une chaîne d'or à laquelle était suspendue une médaille retombait jusque sur son écharpe amaranthe, à riches franges d'agent. Un manteau court de la même couleur que l'écharpe était jeté avec une

gracieuse négligence sur son épaule gauche; des bottines écarlates couvraient les pieds et les jambes du jeune homme. En un mot, son costume lui aurait donné l'apparence d'un page espagnol, si son bonnet, orné de plumes de héron, posé un peu en crâne sur le côté de la tête, et un sabre léger, recourbé à la manière du pays, qu'il portait suspendu à une petite chaîne d'argent, n'eussent rappelé en lui le Lithuanien. Hippolyte leva la tête avec humeur, car il s'attendait à recevoir un second message désagréable; mais le page courut à lui en faisant un saut de joie et en disant :

« Sois plus gai, mon cousin Hippolyte, sois plus gai. C'est moi, Stanislas, et tu peux bien penser que je ne viens pas t'apporter une mauvaise nouvelle. » Puis frappant dans les mains il ajouta: « Je gage que tu ne m'as pas reconnu. » Il courut en même temps à la glace pour s'admirer. Hippolyte ne put s'empêcher de sourire de la joie enfantine de son cousin. Il lui répondit:

« En vérité, ton costume est fort beau,

rappelle-toi seulement le proverbe qui dit que tout ce qui reluit n'est pas or, et songe à ce qui m'arrive. »

« Ne sois pas si triste, mon cousin Hippolyte, dit Stanislas; après quoi, il ajouta d'un air d'importance: Je suis chargé de te conduire auprès de notre maîtresse. »

« C'est fort bien, reprit Hippolyte d'un ton sombre. Il paraît que la princesse vient d'avoir un nouveau caprice, et elle ne saurait mieux te styler au service d'une femme qu'en faisant de toi l'instrument des fantaisies qui dix fois par heure passent par la tête d'une belle dame. »

A ces mots, Stanislas se rapprocha de lui et lui dit en rougissant et les yeux animés:

« Ecoutez, M. le Castellanic: si vous voulez que nous restions bons amis et cousins, ne parlez jamais sur ce ton de ma reine. Elle ne ressemble pas aux autres femmes celle-là; elle est la plus aimable de toutes, comme aussi la plus sage et la meilleure. Oui vraiment; depuis que je l'ai vue, il me semble qu'il n'y a qu'elle dans le monde....

Je veux bien encore compter mademoiselle Hélène pour l'amour de vous, ajouta-t-il en riant. Car pour la dame d'Horonostay, tu peux en dire tout ce qui te plaira : et je crois qu'elle ne t'a pas rendu de grands services ici. A peine étais-tu parti qu'elle se mit à parler de l'inconstance des hommes de notre siècle, de ton attachement pour Pierre Kmita et de la préférence que tu donnais à la chasse, au vin et à toute sorte de dérèglemens, sur l'amour pour la demoiselle de Podolie ; de la colère où cette demoiselle était contre toi, de ta rupture définitive avec elle et de ton départ forcé de Cracovie pour je ne sais quel motif. Cependant mon père prit ta défense ; mais je n'ai pas bien entendu ce qu'il se dit, parce que j'étais un peu distrait. Tu le connais, ce bon père ; il n'est pas d'ordinaire fort éloquent ; mais quand une fois il commence, il trouve tant à dire, et il parle si long-temps, que l'on finit par fort bien comprendre ce qu'il a dit, au moins pour le fond des choses : car je ne te répondrais pas que la reine ait parfaitement

saisi tous les détails de ton histoire, d'autant moins que tu nous en avais si peu dit pendant notre voyage. Quoi qu'il en soit, madame la trésorière m'a paru fort en colère. Elle était toute pâle en quittant l'appartement, et quand elle fut partie sa majesté se fit encore une fois répéter toute l'affaire et devint pensive en l'écoutant. Puis elle dit avec cet aimable sourire que je n'ai jamais vu qu'à elle : Il serait injuste d'exiler une seconde fois l'exilé, et m'ayant appelé, elle me dit qu'elle voulait que je fusse la colombe qui te portât le rameau d'olivier, et que ce message serait les arrhes de mon entrée en service; et je t'assure, mon cher cousin Hippolyte, qu'elle n'aurait pu m'en offrir de plus agréables, si j'en avais eu besoin, pour m'attacher à une personnne à qui j'appartiens déjà de corps et d'âme. »

Pendant qu'il parlait ainsi, Stanislas attirait après lui son cousin dans la galerie qui conduisait aux appartemens de madame Barbe. Quand il entra, la reine fit un signe à ses dames, qui se retirèrent dans

une pièce voisine dont la porte était ouverte, et laissèrent leur maîtresse seule avec lui.

« Votre oncle le staroste de Pinsk, dit-elle après un moment de réflexion, m'a instruite de certaines choses qui, quoique un peu vagues, paraissent indiquer que vous vous êtes attiré la disgrâce de votre souverain. Vous désirez sans doute apaiser la colère royale, et vous comptez sur ma médiation. Faites-moi donc connaître tout ce qui s'est passé afin que mon intercession puisse vous être utile.... Vous vous taisez!... Serait-il possible que vous n'eussiez point le désir de recouvrer les bonnes grâces de votre maître? »

Ce ne fut pas sans confusion qu'Hippolyte écouta ce discours. Quoique la lettre d'Hélène l'eût en quelque façon tranquillisé sur le cœur de son amante, il croyait, par ce qu'il avait vu et entendu, avoir des motifs suffisans pour soupçonner Sigismond-Auguste de projets que son inconstance bien connue rendait assez probables. Il était néanmoins bien résolu à ne point

communiquer ces soupçons à l'épouse dont le sort encore incertain ne reposait que sur la fidélité de celui dont l'oubli la précipiterait en un moment du trône dans l'abîme. D'un autre côté il songeait à son inconvenante fréquentation de la maison de Kmita ; mais avec tout cela il sentait que celle qui lui parlait avait à sa confiance un double droit, et comme sa maîtresse et comme la seule personne qui désormais pourrait et voudrait protéger son amour. Il répondit par conséquent avec plus de prudence qu'il n'avait coutume d'en mettre dans ses discours.

« Ce que j'aurais à vous dire, madame, tendrait moins à ma justification qu'à implorer votre pardon pour les fautes que j'ai commises. »

« L'aveu de la faute, reprit Barbe en souriant, est le premier pas vers le repentir et l'amélioration ; mais j'ai lieu de croire que ce n'est pas auprès de moi seule que vous ayez à vous justifier : si ce que j'ai appris est vrai, il y a encore une personne de la clémence de laquelle vous avez plus besoin que

de la mienne. C'est Hélène Odrowonz dont je veux vous parler, M. le Castellanic; car je ne saurais croire, ainsi qu'on nous l'a dit, que vous ayez acheté la faveur de notre ennemi le grand-maréchal au prix d'un bien pour lequel vous aviez réclamé la protection de l'épouse de votre souverain, d'un lien consacré par la bénédiction d'un père et que nous maintiendrions, s'il le fallait, contre vous-même : car des reines ne doivent prêter leur appui qu'à de vertueuses amours et non point aux frivoles galanteries qui occupent les loisirs de leurs courtisans. »

Hippolyte commença donc à raconter son histoire ; il avoua qu'il avait négligé les avis de son frère, et qu'il s'était rapproché de Kmita dans l'espoir de gagner la confiance de ce vieillard réservé. Il ne cacha point qu'avec la légèreté de la jeunesse il n'avait pas tardé à oublier le premier but de sa conduite, pour se laisser entraîner dans des divertissemens et des excès inutiles. Il parla de la demoiselle de Podolie avec tout le feu de l'amour le plus tendre,

et supplia la reine de ne pas le croire capable de trahir la foi qu'il lui devait. Enfin il glissa sur l'aventure du jardin avec tous les égards qu'il devait à l'épouse de Sigismond-Auguste, et il déclara qu'il commençait lui-même à croire qu'il avait trop légèrement prêté l'oreille à des insinuations perfides qui avaient aveuglé ses sens et son jugement, et dont le véritable but était peut-être dès l'origine de l'éloigner de Cracovie et de son amante.

La reine écouta avec beaucoup d'attention le récit du jeune homme. A mesure qu'il avançait, les nuages qui obscurcissaient son beau front, se dissipaient l'un après l'autre. Quand il eut fini, elle le pria de répéter ce qu'il avait dit et surtout ce qui lui était arrivé avec la vieille femme et son prétendu neveu ; elle réfléchit ensuite sur ce qu'elle venait d'entendre. Puis elle dit avec un retour complet de gaieté, et avec son amabilité accoutumée :

« Convenez maintenant, M. Boratynski, que l'étrange idée que vous avez eue d'échanger les agréables devoirs d'un chevalier en-

vers la dame de ses pensées, contre les plaisirs grossiers d'un vieux vaivode et de ses incultes compagnons, s'excuse difficilement par les idées de la politique imprudente que vous avez suivie, tandis que votre exil (nous voulons bien vous pardonner de donner ce nom à votre séjour à notre cour) était un châtiment bien doux pour une pareille conduite. Remerciez donc le roi de vous avoir éloigné d'un lieu où votre inexpérience vous aurait entraîné dans plus d'un malheur. Ecoutez-moi bien, M. Boratynski. Remerciez notre auguste époux, et prenez garde désormais de souiller votre âme par des pensées indignes à la fois de leur objet et de vous, et qui ne font que trop connaître la source impure où vous les avez puisées. En attendant, nous ne voulons pas nous montrer plus sévère que notre époux. Vos services nous seront désormais agréables. »

Un gracieux mouvement de la main fi connaître à Hippolyte qu'il pouvait se re tirer.

L'entretien dont nous venons de rendr

compte ne manqua point son effet. Hippolyte Boratynski acquit à la cour de Wilna une sorte d'importance, que quelques personnes attribuèrent à la nécessité de gagner le frère du maréchal de la diète, dont la voix allait bientôt avoir tant d'influence sur le sort de celle qui régnait à cette cour. D'autres personnes cependant, au nombre desquelles se trouvait madame d'Horonostay, s'efforçaient de donner un autre motif à la faveur croissante du jeune Boratynski.

Le vieux Jean Lacki, dont le but était enfin rempli, quitta la cour et le monde auquel depuis long-temps il avait renoncé pour lui-même, et rentra dans sa solitude de Pinsk. Stanislas répandit à la vérité beaucoup de larmes au départ de son père, dont il ne s'était jamais encore séparé ; mais elles se séchèrent bientôt aux regards de sa nouvelle maîtresse, qui, semblable aux doux rayons du soleil, développait d'une manière singulièrement avantageuse le caractère de ce jeune homme.

Un jour, à peu près vers le temps où la diète s'ouvrait à Petrikow, la beauté et la

douceur du temps engagèrent la reine à faire une longue promenade à la campagne avec une grande partie de sa cour. Barbe et les jeunes gens de sa suite étaient à cheval, pendant que les dames plus âgées et qui craignaient pour leur santé l'influence d'un air encore vif, les suivaient, enveloppées de capuchons et de fourrures, dans de lourdes voitures. La reine, montée sur une haquenée blanche, se dirigea vers une de ces épaisses forêts qui à cette époque s'étendaient jusqu'auprès des faubourgs de Wilna, et que, dans leur amour pour la chasse les souverains de la Lithuanie avaient percées de sentiers commodes et partagées en vastes enclos. Hippolyte Boratynski et plusieurs des principales personnes attachées à la souveraine la suivaient de près, et le cortége était fermé par le page Stanislas Lacki sur un petit cheval lithuanien bien vif, et chargé des objets de travail que les dames de cette époque aimaient à avoir sous la main pour pouvoir en faire usage au besoin.

Le peu de largeur de la route ne per-

mettait pas aux voitures d'avancer rapidement : les dames qui s'y trouvaient s'entretenaient avec les cavaliers qui leur servaient d'escorte, et ce retard fut cause qu'après avoir fait environ une lieue dans le bois, la reine se trouva fort en avance du reste de la société, et presque seule, c'est-à-dire n'ayant avec elle qu'Hippolyte Boratynski, deux ou trois autres chevaliers et son fidèle page. On se trouvait dans une clairière d'où plusieurs chemins se dirigeaient de côtés différens. La reine, qui ne connaissait pas le pays, retint la bride de son cheval et demanda à l'un des seigneurs qui l'accompagnaient lequel de ces chemins conduisait au rendez-vous de chasse où on lui avait préparé à déjeuner, et montrant du doigt l'un de ceux qui paraissaient le plus fréquentés, s'informa si ce ne serait point celui-là. La personne à qui elle parlait lui répondit qu'elle savait par expérience que ce chemin conduisait à un précipice, au bas duquel il y avait un marais sans fond. Cette personne rapporta qu'entraînée un

jour de ce côté dans l'ardeur de la chasse, elle n'avait échappé que par une sorte de miracle à une mort qui paraissait inévitable , son cheval ayant trébuché sur le bord même de l'abîme, dont elle ne s'était pas aperçue. En même temps , ce seigneur indiqua un autre sentier, dans lequel il invita sa majesté à le suivre. Cependant les autres personnes présentes ne furent pas de son avis, et chacune maintenait fortement son opinion. Ce qui fit dire en riant à madame Barbe :

« Voilà ce qui arrive à tous ceux qui s'écartent du droit chemin. La grande route nous aurait conduits, plus lentement, à la vérité, mais aussi plus sûrement à notre but et à notre déjeuner, dont je pense que nous avons tous besoin après une si longue promenade dans une matinée d'hiver. Il ne nous reste plus maintenant , à ce que nous pensons , qu'à vous prier, Messieurs, de prendre chacun le sentier qu'il croit le vrai, pendant que nous attendrons ici madame d'Horonostay avec le reste de la société. »

Les courtisans s'empressèrent d'obéir ; ils s'enfoncèrent dans l'épaisseur de la forêt, et bientôt le bruit des pas de leurs chevaux ne retentit plus que dans l'éloignement. Hippolyte et son cousin, à qui l'étiquette de la cour ne permettait pas ce jour-là de quitter la personne de la reine, restèrent seuls auprès d'elle dans la clairière vide. Il s'écoula un temps assez long avant qu'aucune des personnes envoyées à la découverte ne revînt, et Barbe commençait à éprouver de l'impatience, quand on entendit dans le chemin qui les avait amenés en ce lieu, un bruit comme d'une lourde masse écrasant les feuilles mortes qui couvraient le terrain.

« Allons, s'écria la reine, voilà du moins les autres ; seulement je m'étonne assez que madame d'Horonostay, par intérêt pour moi, ait vaincu son antipathie pour aller vite : car il me semble que la voiture que j'entends avance avec plus de rapidité que les usages de la cour ne l'autorisent. »

Cependant le bruit devenait de plus en plus fort, et ce que la reine avait pris

pour des pas de chevaux retentissait davantage. On entendait les branches des arbres qui se brisaient, le terrain rendait un son sourd; enfin, un mugissement affreux perça les airs : aussitôt Stanislas effrayé cria d'une voix douce et enfantine :

« Au nom du ciel, Madame, sauvez-vous ; c'est un aurochs! »

Comme les habitans des déserts de l'Afrique craignent le lion, ainsi les animaux de nos climats glacés tremblent à l'aspect du roi des forêts septentrionales. Le coursier que montait la reine se cabra en voyant le monstre, et cessa d'obéir au frein que Barbe, effrayée, serrait par un mouvement convulsif. Les rameaux des arbres dépouillés se brisèrent comme sous l'effort d'un vent impétueux, et le descendant des énormes animaux des siècles primitifs, se dirigea dans sa course rapide vers la malheureuse reine. Ses yeux lançaient des flammes sanglantes, la colère hérissait sa crinière, sa tête large était baissée sur sa poitrine, et ses cornes espacées

menaçaient la princesse qui, perdant la tête, au lieu de chercher son salut dans une prompte fuite, résistait encore à l'instinct conservateur de l'animal qui la portait. Cependant Hippolyte s'efforçait d'en saisir les rênes, pour l'entraîner avec lui, et Stanislas, piquant les flancs de son petit lithuanien, se jeta au-devant du sauvage aurochs. La couleur rouge de son manteau, couleur abhorrée de l'animal, détourna sa colère. Le jeune homme lança d'une main incertaine un javelot contre son large front. Pendant un instant le monstre resta en place, écrasant la terre de son énorme pied ; un mugissement qui ressemblait au roulement du tonnerre sortit de sa bouche garnie de dents d'ivoire ; puis s'avançant contre le jeune cavalier, il l'étendit à ses pieds avec son cheval. Dans l'intervalle, les rênes avaient échappé des mains de Barbe, et sa monture, devenue libre, s'élança avec une rapidité extrême dans le sentier qui conduisait au précipice. Boratynski observa avec effroi le chemin qu'il avait pris, et se mit à sa

poursuite pendant que les autres dames, qui venaient d'arriver à la clairière, poussaient des cris lamentables.

Hippolyte, dont le cheval était fort prompt, ne tarda pas à rejoindre celui de la reine. Il n'eut pas de peine à l'arrêter, et au même instant Barbe tomba sans connaissance entre ses bras. Il posa son doux fardeau, pour lequel Sigismond-Auguste se montrait prêt à renoncer à celui de la couronne, sur le terrain humide et couvert de mousse, et soulevant sa tête, il se sentit fort embarrassé : car, d'un côté, il ne savait quel secours lui offrir dans le désert où il se trouvait, et de l'autre il songeait avec douleur à son petit cousin Stanislas, qui peut-être venait de payer de la vie son dévouement. Tout à coup des cris inquiets : Où est la reine ? retentirent non loin de lui ; et Barbe, en ouvrant les yeux, se vit au milieu de sa cour. Les eaux spiritueuses et les autres remèdes usités employés par les savantes mains de la gouvernante effrayée et des autres dames, eurent bientôt rendu à Barbe toute sa con-

naissance, et appuyée sur une des dames de sa suite, elle retourna lentement vers la clairière. Son premier regard tomba sur le petit cheval de son page. Il était couché par terre sans vie, ses entrailles sortaient de son ventre par une large blessure. A côté de lui était le jeune homme sanglant, pâle et sans mouvement. Un cri d'effroi échappa à la reine : elle s'arracha des bras de sa conductrice, et courut vers celui qui venait de risquer pour elle sa jeune vie. Elle frémit en apercevant sur la poitrine du fidèle Stanislas une profonde plaie ; elle se jeta par terre auprès de lui en pleurant, contempla long-temps son visage décoloré, et imprima ensuite un baiser sur son front ensanglanté. Hippolyte, agenouillé à côté d'elle, serrait dans ses mains celles de son jeune parent. La reine se releva lentement en se couvrant le visage, qu'elle avait baigné de ses larmes. En ce moment Boratynski s'écria avec joie :

« Il vit ! Dieu soit loué ! mon Stanislas n'est pas mort ! »

Bientôt la respiration en revenant peu à peu confirma ce qu'il venait de dire. Moitié triste, moitié joyeuse, la princesse ordonna qu'on fît à la hâte un brancard avec des branches d'arbre, et en dépit de toutes les observations de la gouvernante, elle voulut marcher à côté du blessé jusqu'à la porte de la capitale, où l'on reconduisit le jeune martyr de la fidélité.

Pendant le reste de la journée on parla beaucoup de cet événement. L'héroïsme du page donna lieu à des louanges sincères et à beaucoup d'autres qui étaient forcées. Quand on sut que sa guérison était probable la joie fut générale. Il n'y eut que madame d'Horonostay qui, quand elle se retrouva le soir dans sa chambre, se dit-elle à elle-même : Seule dans la forêt avec le jeune homme qu'elle honore d'une distinction particulière, et dans ses bras!... Puis le baiser sur le front de ce jeune garçon de quinze ans à qui l'on pourrait bien en donner dix-huit si l'on voulait ! Hem ! tout cela fournira une ample matière à ma correspondance avec ma bonne amie et pa-

rente, madame la starostine Falczeska à Cracovie. Je lui abandonnerai après cela, à elle ou à toute autre, le soin d'en tirer ce qu'il jugeront convenables.

CHAPITRE IV.

Anne de Mazowie voyait avec une indifférence apparente et Bonne de Milan avec un plaisir réel l'inclination croissante de Sigismond pour la demoiselle de Podolie ainsi que l'éloignement d'Hippolyte. L'antipathie des deux princesses semblait s'être dissipée dans les efforts communs qui les dirigeaient vers le même but, et les domestiques de la reine-mère voyaient souvent la veuve de Léon Odrowonz passer plusieurs heures avec leur maîtresse, sans qu'un tiers vînt jamais interrompre leur entretien. Cependant aucun changement

ni sur le visage ni dans la conduite de l'orgueilleuse descendante des Piast ne venait dévoiler à des yeux indiscrets les nouvelles espérances qui s'élevaient peu à peu dans son sein. La vengeance et l'ambition remplissaient seules encore une âme qui depuis long-temps avait renoncé à tout sentiment de plaisir, et elle avait tout le sang-froid nécessaire pour observer ce qui se passait autour d'elle. Vainement Bonne essaya-t-elle de gagner son alliée endurcie par quelques-uns des nombreux moyens de séduction dont les personnes d'un rang si élevé peuvent disposer ; celle-ci évitait tout rapprochement étranger au but qui réunissait pour le moment ces deux anciennes ennemies ; et même dans les instans des épanchemens les plus confidentiels sur l'objet qui occupait leurs pensées, la Milanaise distinguait sans peine dans les yeux de la princesse de Mazowie un feu sombre qui paraissait n'attendre pour éclater et tout consumer autour d'elle que l'occasion où elle acquerrait la certitude qu'on la trompait. Inquiète dans la présence d'une

alliée si pleine de méfiance, la reine aspirait après le moment où elle n'aurait plus besoin de ses secours, et où il lui serait loisible de la précipiter de nouveau dans l'abîme, chargée d'un poids qui ne lui permettrait plus de relever la tête.

La capitale était devenue peu à peu déserte ; les grands s'empressaient de se rendre à la diète, et Pierre Kmita, après avoir eu un long entretien avec Bonne de Milan, s'était mis comme les autres en route pour Petrikow. Le bruit des fêtes avait donc cessé dans le château royal, où la ruse et l'artifice poursuivaient seuls leurs noirs projets dans l'ombre et le silence, quand un courrier arriva de Wilna avec des lettres pour la starostine Falczeska, la confidente intime de la reine Bonne. La dame de Podolie se trouvait précisément chez cette dernière dans une de ces longues conférences également fatigantes pour toutes deux, mais que l'une recherchait avec empressement tandis que l'autre au moins ne s'y refusait pas, quand la starostine entra tout à coup d'un pas pressé et la rougeur

sur le front. La reine jeta un coup-d'œil de surprise et de mécontentement affecté sur celle qui venait ainsi troubler une conversation pénible, et lui parla avec sévérité quoiqu'au fond elle fût satisfaite :

« Que nous apportez-vous, Falczeska ? Il faut que ce soit un motif bien important qui vous a engagé à violer la défense que nous avons faite une fois pourtoutes à notre cour de nous interrompre quand madame notre cousine nous accorde sa société. »

« Je demande pardon à Votre Majesté, dit la starostine hors d'haleine par la vitesse avec laquelle elle était accourue ; la nouvelle que je vous apporte n'est à la vérité que ce que les hommes appellent commumunément une causerie de femme ; mais Votre Majesté n'ignore pas que ces causeries ont eu parfois des suites plus importantes que les conseils et les combats de ces mêmes hommes. »

« Au fait, s'il vous plaît, dit la reine d'un air indifférent ; vous savez, Falczeska, qu'accoutumée à d'autres armes nous daignons rarement employer celle qui est la plus fa-

milière aux femmes, la langue ; mais puisque vous êtes là, vous pouvez achever ce que vous avez à dire, pourvu toutefois que la princesse vaivodine le permette. »

La starostine en réponse se contenta de remettre dans les mains de la reine la lettre qu'elle venait de recevoir, en disant que la présence de la princesse lui avait paru d'autant plus favorable qu'elle croyait que son contenu pouvait l'intéresser. Bonne parcourut à la hâte cette épître et la remit ensuite à la princesse de Mazowie, en disant avec un sourire :

« Ce sont des enfantillages que l'on peut bien pardonner à la femme qui, élevée tout à coup au faîte de la grandeur, regarde en arrière avec étourdissement et ne connaît pas encore les devoirs de son nouveau rang. »

« Je suis de l'avis de Votre Majesté, dit la princesse en repliant la lettre et la rendant à la starostine ; les yeux de femmes oisives exagèrent souvent des bagatelles : c'est ainsi que ma chère dame Falczeska s'est imaginée que cet écrit pouvait m'intéresser,

tandis que je ne saurais concevoir de quelle façon. »

La confidente irritée allait répondre avec vivacité ; mais la reine, qu'impatientait le calme imperturbable d'Anne de Mazowie, prit la parole et dit :

« Il est vraiment étonnant que l'impression que font sur le cœur des hommes les charmes d'une jeune personne aussi aimable que votre fille, soit d'une part si peu remarquable et de l'autre si passagère, et à moins que nous ne voulions en rejeter la faute sur l'inconstance naturelle au cœur de tous les hommes de notre siècle, nous serions tentés de regarder cette Barbe comme la perle de notre sexe, et de plaindre votre fille de ce qu'elle se trouve partout en rivalité avec elle. »

« Partout ! dit la princesse ; sur les deux cas dont j'ai connaissance, V. M. jugeait il y a quelques instans plus favorablement de l'un, et quant à l'autre, ma fille a hérité d'une portion suffisante de l'orgueil de ses ancêtres, pour renoncer sans regret à celui qui, placé par la naissance si fort au-des-

sous d'elle, vient maintenant de perdre jusqu'aux droits qu'il pouvait avoir à son estime. Pour Barbe Radziwill, si elle a quelque jour à se plaindre de l'inconstance de son nouvel amant, l'épouse de Sigismond-Auguste n'aura pas, je pense, beaucoup perdu au change. »

L'amertume avec lequel la princesse prononça ces derniers mots, et le mouvement précipité avec lequel elle se leva pour quitter le château, convainquit la reine que la lettre de madame d'Horonostay n'avait pas manqué son effet. Elle suivit des yeux, par la fenêtre, son ennemie qui se retirait, et se dit en elle-même : Couvre, crois-moi, d'un triple airain, ton cœur orgueilleux et vindicatif ; les poignards brûlans d'une ambition non assouvie sauront fendre ta cuirasse et te livrer sans défense aux coups de la haine que je t'ai jurée depuis tant d'années. Comme elle s'empresse d'aller percer le cœur de sa fille par l'agréable nouvelle qu'elle va lui apporter! Agis de ton côté : Bonne de Milan saura aussi agir du sien.

Hélène, toute en larmes, quitta sa mère après un long entretien. L'âme pure de la tendre amante avait rejeté avec fermeté le soupçon que l'on cherchait à y introduire; cependant les froides railleries d'Anne de Masowie ne purent manquer entièrement leur but, et les traces des pleurs qu'elles lui avaient fait verser étaient encore visibles quand le roi entra d'un pas pressé dans son appartement, suivi du vaivode de Lublin.

« Je viens prendre congé de vous, belle cousine, dit Sigismond-Auguste en s'approchant d'elle d'un air enjoué; les chevaux qui doivent me conduire à Petrikow m'attendent déjà; mais je n'ai pas voulu partir sans vous dire que je vais dans un lieu où je me flatte que votre sort et le mien se décideront d'une manière favorable. J'espère que l'illustre exilée de Wilna ne tardera pas à entrer dans la maison de son mari de la manière qui lui convient. Un autre exilé reviendra avec elle, et alors l'ancienne race des Jagellons, ainsi que la nouvelle souche des Piast, fleuriront de

nouveau dans le bonheur et la joie pour de longues années. Mais que vois-je, Mademoiselle? vous détournez les regards, et des larmes brillent dans vos yeux? »

A dire vrai, l'arrivée du roi et son discours avaient augmenté l'émotion d'Hélène. Elle pensait combien il serait affreux si le monarque qu'elle voyait devant elle était réellement trahi par ceux pour le bonheur desquels il travaillait avec tant d'ardeur : par celui à qui il venait naguère de pardonner généreusement une faute grave ; par celle pour qui il tenait tête aux états du royaume réunis, et ne craignait pas de risquer la couronne que tant de ses ancêtres avaient portée ! Les derniers événemens avaient ébranlé sa confiance en Hippolyte, et les circonstances extraordinaires qui avaient accompagné le mariage du roi avec Barbe Radziwill, circonstances que ses ennemis peignaient sous les couleurs les plus défavorables, se présentèrent à sa mémoire, et se joignirent aux insinuations de sa mère pour la faire balancer.

« Vous vous taisez toujours, Mademoi-

selle de Podolie, dit le roi à Hélène qui cherchait vainement à vaincre son émotion; serait-il possible que vous doutassiez de moi? Ne me croyez-vous pas assez de force, assez de volonté pour tenir la parole que je vous ai donnée? ajouta-t-il en retirant la main que, pleine de tristesse et de reconnaissance, elle voulait porter à ses lèvres; confiez-moi la cause de votre douleur. Est-ce votre mère qui vous a chagrinée, ou bien... Maintenant je l'ai deviné : c'est cela précisément. Vous avez reçu de mauvaises nouvelles de Wilna, et votre M. Boratynski vient de faire encore quelque sottise! *cospetto!* Nous avons pardonné sans peine l'insulte qui ne s'adressait qu'à notre majesté; mais s'il continue à blesser le cœur de notre aimable cousine, dont il se montre si peu digne, il éprouvera toute notre colère, quand il aurait pour frère dix maréchaux de la diète. »

« O Sire! ne parlez pas ainsi, s'écria Hélène pleine d'effroi et d'un ton suppliant. Il est impossible qu'il se montre indigne de vos bontés, et je prie par conséquent Votre

Majesté, quelques rapports qu'on lui fasse, de ne pas le condamner sans l'entendre: car le monde est plein de ruse, et nous sommes entourés de mystères impénétrables. »

« Cela me paraît vraiment ainsi, dit Sigismond en devenant plus attentif aux paroles d'Hélène : car ma pieuse cousine commence elle-même à s'exprimer d'une manière mystérieuse en parlant à son roi et à son ami. Vous ne voulez pas accuser l'heureux coupable; il vaudrait pourtant mieux que j'apprisse sa faute de votre bouche que de celle d'étrangers qui me l'apprendraient avec moins d'égards. Je pourrais lui pardonner bien des choses, pourvu qu'il ne vous ait pas été infidèle : car je vous mets au-dessus de toutes les femmes que j'aie jamais connues, une seule exceptée, et cette exception vous devez me la pardonner. »

« Ne faites pas attention aux caprices d'une jeune fille, reprit Hélène de plus en plus embarrassée. Oubliez, Sire, oubliez ce que je vous ait dit, et puissé-je ne ja-

mais contribuer à troubler la paix de votre âme! Allez assurer votre bonheur et en même temps celui de votre royaume, qui ne vous connaît pas aussi bien que moi. Songez après cela au mien: car le ciel ne permettra pas que la magnanimité et la timide constance soient trompées dans leurs vœux. »

« Vous ne voulez donc rien me dire? répondit le roi blessé; eh bien, je vous quitte en vous priant d'être bien convaincue que vous possédez un ami qui désire que son bonheur serve de fondement au vôtre. »

Comme le roi descendait lentement l'escalier, il dit au maréchal de la couronne qui l'accompagnait :

« Nous ne nous étions pas trompés, M. Firley: c'est le jeune écervelé qui fait couler les larmes de notre cousine, et nous sommes presque tenté de croire qu'il ne mérite pas le sort qui l'attend. »

« S'il en est ainsi que Votre Majesté le pense, répondit Firley en souriant, mais cependant d'un ton significatif, je crois que la jeune

princesse se tourmente sans motif. Ce Boratynski peut bien être un peu indiscret; mais pour sa belle, je réponds que c'est un vrai *pastor fido.* Je ne crois pas qu'il y ait une femme au monde qui pût le rendre infidèle; pas même la belle des belles, l'épouse de Votre Majesté. »

« Comment se fait-il que vous nommiez celle-là dans ce moment, Maréchal? » demanda Sigismond en jetant un regard prompt sur Firley et le tenant attaché sur lui.

— « S'il m'est permis de m'expliquer, je prendrai la liberté de rappeler à Votre Majesté les paroles de mademoiselle de Podolie : Le monde est plein de ruse, et nous sommes entourés de mystères impénétrables. »

Ces paroles rendirent le roi pensif; il descendit lentement les dernières marches de l'escalier, après quoi il dit :

« Nous vous remercions, M. de Lublin. Nous n'ignorons pas que vous êtes instruit de bien des choses que nous ne savons point, et que cependant nous aurions plus

de droits que vous à connaître. Nous ne voulons pas rechercher les moyens que vous employez pour cela, et nous désirons seulement que, pour votre bien et pour le nôtre, vous fassiez toujours, comme à présent, usage de vos connaissances pour l'avantage du roi. Nous vous remercions donc; nous conserverons au fond de notre cœur les paroles que vous nous avez dites, et comme il peut y avoir une personne qui ait plus besoin que nous de cette consolation, nous vous permettons de prendre encore une fois en particulier congé de la demoiselle de Podolie. La visite de cérémonie que nous sommes obligé de faire à la reine-mère va d'ailleurs retarder d'une demi-heure notre départ. »

Vainement Bonne de Milan s'efforça-t-elle d'insinuer dans le cœur de son auguste fils le poison de la trésorière. Il interrompit tous les discours qui pouvaient avoir quelque rapport avec la lettre que cette dame avait écrite, par des mots légèrement railleurs, et se hâta de se retirer.

Quand Anne de Mazowie revit sa fille,

les larmes de celle-ci étaient séchées, ses yeux brillaient de leur feu accoutumé, et elle écouta les discours mordans de sa mère avec patience, sans y répondre et sans avoir l'air d'y prendre le moindre intérêt.

CHAPITRE V.

Le maréchal de la diète venait d'être élu, et le nom de Pierre Boratynski, staroste de Samborz, retentissait au loin dans les airs, répété par des milliers de voix. Pendant que les députés de l'ordre équestre et les seigneurs d'un rang distingué se livraient, en vidant leurs coupes, à des conversations politiques dans les maisons des environs ou dans des tentes dressées à la hâte, la noblesse inférieure, réunie malgré le froid dans une vaste plaine, célébrait l'amphitryon du jour. Elle se promettait, comme il arrive toujours quand c'est la foule qui élit ses

chefs, monts et merveilles de celui qu'elle avait honoré de son choix, prête, s'il ne réalisait pas les rêves absurdes formés par chaque individu, à faire retomber toute la faute sur lui seul, en attendant que son successeur fît naître de nouvelles espérances, et finît par partager le sort de ses devanciers.

Les nombreux domestiques du staroste étaient occupés auprès des convives de haut rang, tandis que ceux de la plaine étaient servis par les aubergistes juifs de la ville et du voisinage, ainsi que par un grand nombre de vivandiers, garçons et filles, que l'on n'avait loués que pour cette journée. Ceux-ci avaient assez à faire à contenter le zèle brûlant qui portait tous les *szlachzics* (*) à boire à la santé du nouveau maréchal. Une longue table avait été dressée pour

---

(1) Ce mot, qui vient de *szlcachta* (noblesse), s'applique aux nobles d'un rang inférieur. Ceux plus élevés s'appellent *obywatel* (citoyens); tandis que le nom de *mieszezanie* désigne les bourgeois ou habitans des villes.

(*Note de l'Auteur.*)

chaque palatinat, et les places y étaient désignées selon les religions. Trois tables séparées des autres étaient occupées par les Lithuaniens. On n'y voyait que la noblesse de la suite des députés, tandis que la curiosité et la satisfaction de pouvoir dire que l'on faisait partie du pouvoir législatif avaient attiré à Petrikow, des provinces de la couronne moins éloignées, plusieurs gentilshommes dont la présence n'y était pas nécessaire.

Au commencement du festin, la différence dans les croyances religieuses et dans les opinions politiques avait jeté parmi les convives le silence de la méfiance et un grand défaut de cordialité. Mais plus tard, quand l'hydromel, la bière et les liqueurs fortes eurent délié les langues, chacun commença à exprimer ses opinions de la manière la plus bruyante. La prérogative du roi et les priviléges de la noblesse furent discutés avec une gravité extrême, et, quoiqu'on fût loin de s'entendre sur le vrai sens de ces mots, tout le monde convenait qu'il fallait diminuer celle-là et éten-

dre ceux-ci. Les Lithuaniens, sur qui à cette époque la maison de Jagellon régnait par un droit héréditaire, et qui ne jouissaient pas des mêmes avantages que la noblesse polonaise, entendaient avec regret leurs nouveaux concitoyens se vanter de priviléges qu'ils ne partageaient pas, et se préparaient en silence à tirer à la première occasion la carabella pour soutenir leur avis et les droits attaqués de Barbe Radziwill. Le reste des convives se partageaient d'abord en protestans et hérétiques ariens, qui aimaient la maison régnante à cause de sa tolérance, sans vouloir néanmoins faire le sacrifice du moindre de leurs droits; puis en catholiques zélés, qui étaient peu dévoués au roi, et parmi lesquels on rencontrait les adversaires les plus ardens de son second mariage, et enfin en une foule de partis sans consistance, lesquels s'attachaient à chaque seigneur ambitieux qui se flattait de profiter de la confusion, ou qui jetait même un regard avide sur la couronne. Témoins de nos jours des scènes tumultueuses qui ont agité les séances de

mainte assemblée bien moins nombreuse, et composée des hommes les plus polis des pays les plus civilisés, nos lecteurs se feront facilement une idée du bruit qui devait régner dans une réunion de plus de mille personnes dont la plupart portaient l'épée pendant la guerre et la charrue pendant la paix ; dont chaque individu se regardait comme participant au pouvoir suprême, et dont les passions étaient enflammées par la quantité de liqueurs fermentées qu'elles avaient bues. Tels étaient les convives de Pierre Boratynski.

Le premier aspect du spectacle qui se présente à nous est fait pour causer une impression étrange, mais qui n'est pas défavorable. La plaine se trouve bornée d'un côté par un bois, de deux autres par des champs où les jeunes pousses de blé commencent à se montrer sous la neige, et du quatrième par les premières maisons du faubourg, qui, à cette époque, n'étaient pas comme à présent de mauvaises chaumières de bois, et dont la fumée qui s'échappait des cheminées indiquait que c'était là

que se préparaient les repas des convives les plus distingués. Un grand nombre de tables formées de planches grossièrement jointes et entourées de bancs du même genre, sont garnies, sinon de linge blanc et d'élégante vaisselle, au moins de cruches, de coupes et d'énormes plats contenant les mets chéris des Sarmates. Le gruau de blé sarrasin au lard doré exhale une épaisse et savoureuse vapeur; à côté de lui se fait sentir de loin la choucroûte à la viande; le *bigos* chéri, nouvellement tiré du baril conservateur pour être placé sur le feu; des tripes abondamment assaisonnées de safran; des saucissons d'une aune de long sortant de la poêle; d'énormes brochets auxquels on n'a pas non plus égargné le safran, principal assaisonnement de la cuisine de ce siècle; enfin des jambons qui font honneur aux porcs à qui ils appartenaient, avec des pruneaux cuits au four. Dans l'intervalle des tables s'élèvent des feux destinés soit à tenir les mets chauds, soit à servir de lieu de rassemblement aux personnes à qui le festin ne fait point ou-

blier la rigueur de la saison. D'innombrables bonnets de toutes les couleurs animent la teinte grise de la plaine sablonneuse, et par ci par là une tête rasée et nue réfléchit la lueur de la flamme voisine. Les gens de service hors d'haleine courent de tous côtés pour obéir aux ordres qu'ils reçoivent de vingt bouches à la fois. Les aubergistes juifs se désolent en voyant les plats qu'ils ont loués pour le repas brisés à leurs pieds; car ils comptaient bien en retirer un double bénéfice en les faisant payer comme étant devenus impurs.

Un peu à l'écart des autres tables il y en a une dressée sous un large hêtre dépouillé, et près d'un feu dont les épaisses colonnes de fumée grisâtre s'élèvent en tourbillonnant dans l'air froid de l'hiver. Cette table paraît servie avec plus de soin que les autres. Elle est entourée de plusieurs seigneurs de la Petite-Pologne et de la Russie, voisins et cliens du staroste de Samborz. Leur joie est la plus bruyante, car chacun d'eux s'arroge une part de la distinction que leur compatriote vient d'obtenir. Le vieux

Étienne Bielawski, au haut bout de cette table, en fait les honneurs au nom de son maître.

« Vive l'illustre seigneur Pierre, l'honorable maréchal de l'ordre équestre! »

Ces mots retentissent pour la vingtième fois, et pour la vingtième fois le contenu de la cruche disparaît dans les gosiers des crieurs altérés.

« *Vestras dominationes!* C'est ainsi que le maître des cérémonies de ce grand jour, le vieux Etienne, commence son discours; certes la noblesse de la Petite-Pologne se rappellera long-temps le beau jour que nous célébrons et l'illustre concitoyen qui nous a procuré une nouvelle *gloriam et æstimationem.* »

— « C'est vrai, c'est vrai, brave Bielawski! Vive la Petite-Pologne, le berceau de la république! »

« Vive le starote de Samborz! crient les Russes; s'il est né dans la Petite-Pologne, c'est dans la Russie qu'il a été élevé et que ses biens sont situés. »

— « Le ciel protége la Russie et le seigneur de Samborz (1). »

« *Bene*, *benissime*, Monseigneur, dit Bielawski en faisant la révérence; je vous remercie, *in nomine patroni.* »

« C'est un vrai Polonais, dit un des convives; il saura défendre la république contre les princes de l'autre rive du Bug, et l'ancienne foi catholique contre les hérétiques et les ariens. »

Les gentilshommes du grand-duché, assis à une autre table, devinrent attentifs à ce qui se passait à celle-là; Bielawski s'en étant aperçu essaya de calmer ses convives, en leur disant :

« Tout doux! Messieurs : *Concordiâ res parvæ crescunt, discordiâ magnæ dilabuntur.* Songez que les seigneurs lithuaniens sont les convives du maréchal tout comme vous.

---

(1) Nous saisissons cette occasion pour rappeler à nos lecteurs que toutes les fois que dans le cours de cet ouvrage il est question de la Russie, c'est la Russie Polonaise ou Rouge dont il s'agit. Ce que nous appelons aujourd'hui Russie était alors la Moscovie.

(*Note du Traducteur.*)

Nous avons tous le même souverain, qui n'est que le premier entre ses égaux : *primus inter pares.* »

« C'est vrai, c'est vrai, s'écrièrent à la fois une foule de voix ; le roi n'est que le premier entre ses égaux ; il n'est qu'un seul homme, et nous sommes beaucoup. »

« En vérité, dit un Lithuanien probablement entaché d'arianisme, le roi Ladislas n'avait que faire de demander le baptême pour avoir l'honneur d'être l'égal de pareils gens, lui qui était le souverain d'un puissant empire. »

« Plaît-il, M. le Lithuanien ? dit en mettant la main à son sabre le Polonais qui avait parlé le dernier ; si vous ne vous trouvez pas bien ici, vous n'avez qu'à vous en retourner d'où vous êtes venu. »

Ce discours, ce geste étaient plus qu'il n'en fallait pour enflammer le noble lithuanien, qui fut sur pied en un instant, et le sang aurait inévitablement coulé si Bielawski ne se fût jeté entre eux en les suppliant de ne pas rompre la bonne intelligence de la fête. Il fit observer aux Polonais

que leurs voisins étaient en trop petit nombre au milieu d'eux pour que l'honneur permît de les attaquer, et il invita les Lithuaniens à vider encore une coupe avec lui à la santé du maréchal. S'apercevant en ce moment que leurs cruches étaient vides, il appela pour qu'on les remplît, fit de grands reproches aux fournisseurs juifs de ce qu'ils les avaient laissés manquer, et demanda une bouteille extraordinaire de vin de Hongrie. Pendant qu'on se disposait à suivre ses ordres, Etienne demanda à parler à celui qui avait été spécialement chargé du service de la table des Lithuaniens. Cet homme étant arrivé s'excusa de son apparente négligence sur ce que les seigneurs de la Petite-Pologne et de la Russie s'étaient emparés de tout ce qui avait été destiné à cette table.

« Qui es-tu ? demanda le vieux gentilhomme en le regardant fixement ; je ne t'ai jamais vu au nombre des domestiques du maréchal. »

— « Monseigneur ne m'a pris à son service que sur la route de Petrikow. »

« J'ai dit que je ne te connaissais pas, reprit Bielawski après une pause ; mais il me semble que j'ai déjà vu ton visage quelque part, et je t'avoue, l'ami, qu'il ne me plaît pas beaucoup. Ainsi, fais en sorte de mieux remplir par la suite ton devoir, ou un bâton pourrait bien faire connaissance avec ton large dos. »

Waclaw Siewrak, car c'était lui, répondit en lui-même: Je ne crains pas vos menaces, je saurai bien en détourner l'effet.

La paix se rétablit, grâce au vin de Hongrie, dans lequel les Lithuaniens, encore peu accoutumés à ce jus pétillant, noyèrent leur mécontentement. Plusieurs seigneurs des autres palatinats, attirés par le bruit de la dispute, s'étaient rapprochés de la table présidée par Bielawski, et tout semblait promettre que la bonne intelligence ne serait plus troublée. Malheureusement la conversation tomba de nouveau sur la politique, et, qui pis est, sur le point le plus délicat qu'il fût possible de traiter : le mariage du roi. Un gentilhomme de la Prusse polonaise avait observé que l'attachement

du maréchal pour sa religion l'empêcherait de rien entreprendre contre Barbe Radziwill, à cause du respect qu'il aurait pour le sacrement du mariage. Un Polonais lui répondit que le salut de la république et les priviléges de la noblesse valaient plus que le sacrement ; qu'en se mariant sans le consentement du sénat et de l'ordre équestre, le roi avait violé le quatorzième article des *pacta conventa*, et que le pape devait inévitablement après cela annuler son mariage. A ces mots, un seigneur du palatinat de Cracovie, frappant un grand coup sur la table, s'écria :

« Tout cela ne signifie rien ; un sacrement est un sacrement, et de pareilles subtilités ne sont faites que pour troubler le royaume. Le Jagellon a épousé la Lithuanienne ; elle ne peut être notre reine et il ne peut la quitter : *ergo*, il n'est plus notre roi, et moi, Jérôme Zalecki, je déclare le trône vacant. »

Le lecteur observera que dès le commencement de cette discussion, Waclaw Siewrak s'était penché un moment sur la table des

Lithuaniens, et à la suite de ce mouvement, celui d'entre eux qui avait pris part à la première querelle avait posé son couteau pour prêter l'oreille à ce qui allait se dire.

« Vous allez un peu vite, répondit-on à Zalecki ; avez-vous donc oublié les services que la race des Jagellons a rendus à la république ? Où en trouverez-vous qui puisse occuper le trône avec autant de gloire ? »

— « Mais il me semble qu'il est tout trouvé. Qui ne connaît le généralissime Jean-Amor, comte de Tarnow, castellan de Cracovie, vainqueur dans tant de combats et père de la patrie ? Vive Jean Tarnowski ! Moi, Jérôme Zalecki, je le proclame roi de Pologne. »

Un murmure de mécontentement éclata d'un côté, pendant que de l'autre de grands éclats de rire accueillirent la proclamation du héraut improvisé. Cependant il fut entouré de quelques personnes qui pensaient comme lui ; mais le Lithuanien qui jusqu'à ce moment avait gardé le silence, se leva tout-à-coup de son banc, et s'approchant les yeux étincelans, s'écria :

« Et moi, je vous dis que si, ce que je ne saurais jamais croire, le généralissime approuvait des discours aussi séditieux, le castellan de Cracovie serait SON (1) premier sénateur; le généralissime commanderait les légions infernales; le vainqueur des ennemis serait l'esclave du péché, et le père de la patrie n'en serait plus que le traître, de même que tous ceux qui prétendraient arracher de Sigismond-Auguste-Jagellon la couronne qu'il a héritée de ses ancêtres. »

Un bruit terrible noya ces dernières paroles, qui offraient un véritable blasphème à des oreilles polonaises. Le tumulte fut bientôt poussé à un tel point que Bielawski s'efforça vainement de rétablir la tranquillité. Pendant ce temps une vivandière âgée, d'une laideur repoussante et vêtue d'un costume bizarre, s'était appro-

---

(1) En Lithuanie et en Russie, on ne prononce jamais le nom du diable, et l'on se sert pour le désigner du pronom de la troisième personne.

(Note de l'Auteur.)

chée de Waclaw Siewrak, qui lui parla à l'oreille en se frottant les mains de joie et en lui montrant ceux qui se querellaient; mais la vieille ne parut pas aussi contente que lui de ce spectacle, qu'elle contempla même avec une sorte d'inquiétude.

Cependant le bruit allait toujours croissant. Déjà on avaitrenversé les tables, brisé lescruches et les verres; les sabres nus brillaient; des tisons arrachés aux feux menaçaient d'allumerun affreux incendie; les airs retentissaient des cris mêlés de: Vive le roi! Vive la république! Vive Barbe! Vive Jean Tarnowski! A bas le despotisme! Vivent les *pacta conventa!* Vive à jamais la maison de Jagellon! A bas les schismatiques et les ariens! Tolérance et liberté des cultes!.... Tout à coup la porte d'une maison voisine du lieu de la scène s'ouvrit, et l'on vit paraître Pierre Boratynski, l'amphitryon du jour, accompagné de plusieurs députés de l'ordre équestre et de quelques sénateurs, au nombre desquels se trouvaient Raphaël Leczinski, castellan de Belzk, le comte de Goerka, castellan de Posen, et l'é-

vêque de Cujavie, André Zebrzydowski.

A la vue du maréchal, un vivat général se fit entendre. Il montra par un signe qu'il désirait un moment de silence, et l'ayant obtenu, il dit d'une voix retentissante :

« Que vois-je, Messieurs! Est-ce ainsi que vous récompensez les efforts que j'ai tentés pour cimenter entre vous la bonne intelligence, en vous réunissant dans un même repas! Vous me forcez de faire dès aujourd'hui usage du pouvoir que vous m'avez conféré. Séparez-vous, Messieurs, ajouta-t-il en élevant en l'air le bâton de maréchal, et que chaque palatinat se rassemble autour des députés et des autorités de sa province! »

Ces paroles, semblables au *quos ego* du dieu des mers, rétablit en un instant le calme dans l'assemblée. La séparation des divers palatinats eut lieu conformément à l'ordre du maréchal. Le groupe, qui se réunit autour de Raphaël Leczinski était le plus nombreux : car tout les schismatiques et surtout les ariens le regardaient comme

leur chef et leur protecteur. En attendant, les dernières étincelles de la discorde n'étaient pas encore étouffées. Les adversaires se menaçaient de loin de la parole et du geste, et un murmure sourd, semblable au tonnerre qui roule dans les montagnes, se faisait entendre de divers côtés. Quand Pierre Boratynski l'eut remarqué, il s'avança l'œil courroucé au milieu du champ, entre les bataillons ennemis, et dit avec force :

« Membres de la noblesse, que signifient ces noms qui sortent de votre bouche? Ces noms honorables et chers à la république devraient-ils servir de mots de ralliement d'une guerre civile? Qui d'entre vous niera la gloire et les services des Jagellons? Qui d'entre vous ne reconnaît Sigismond-Auguste pour l'oint du Seigneur et son roi légitime? Vous invoquez le généralissime! sachez que l'honorable nom qu'il a reçu de ses pères lui deviendrait odieux si jamais il pouvait être le prétexte d'une action criminelle. Vous prétendez que vos droits sont menacés! S'il en est ainsi, ce n'est pas à

vous à les réclamer au sein du tumulte et par des cris séditieux, mais à nous que vous avez choisi pour vous représenter dans de paisibles conseils. Qui vous a donné le droit de rompre le lien le plus sacré qui existe sur la terre, et que penseriez-vous de celui qui voudrait s'immiscer dans les intérêts de vos familles ? Je vous déclare qu'en acceptant le bâton de maréchal, je croyais me trouver, bon frère et fidèle concitoyen, à la tête de chevaliers chrétiens, et je me suis senti flatté d'une confiance dont je savais que je n'étais pas indigne. Mais, si jamais on exigeait de moi que cette voix, qui ne s'est encore fait entendre que pour la justice et la patrie, s'élevât pour soutenir des projets insensés; si l'on voulait faire de moi l'instrument d'opinions contradictoires, je rendrais cette marque de dignité que la main d'un homme d'honneur ne pourrait plus porter sans s'avilir. »

En achevant de parler, Boratynski leva la main qui tenait le bâton, comme s'il avait voulu le jeter au milieu des assistans; mais de grands cris d'approbation se firent en-

tendre de tous côtés, et son nom se trouva mêlé aux mots de paix et de concorde. Il fit pour lors un signe aux sénateurs et aux députés, qui le comprirent et qui s'éloignèrent lentement chacun avec ses compatriotes. Les Lithuaniens seuls demeuraient immobiles et sans prendre aucune part à la joie que témoignaient les Polonais. Boratynski s'avança vers eux, et leur dit :

« Je vous prie, Messieurs, de ne pas m'accuser de ce qui vous est arrivé à ma table. Veuillez dès ce moment vous regardez comme mes convives particuliers, et j'espère vous prouver que l'ancienne hospitalité, et la fidélité envers l'illustre maison de vos souverains, existent encore dans les pays de la couronne. »

Un seigneur lithuanien, le même qui avait si bravement défendu son maître, s'avança et dit :

« Seigneur, nous n'avons point été trompés dans l'idée que nous avions de vous : car votre nom est en honneur en Lithuanie

comme en Pologne ; mais me serait-il permis de vous faire une question ? »

— « Tout gentilhomme peut faire une question à un autre. »

— « Veuillez donc me dire ce qu'il faut que nous pensions du généralissime de la couronne. Approuve-t-il les discours qui ont été tenus en son nom ? »

— « Voici ma main, brave gentilhomme : elle vous est garante que tel vous m'avez trouvé, tel vous trouverez aussi le comte de Tarnow. »

— « Je suis satisfait, M. le maréchal ; nous n'en demandons pas davantage. »

A ces mots, il se retourna, et sa petite troupe suivit l'exemple des autres convives et se retira.

« Dis-moi donc, Walenty, demanda le vieux Bielawski à son fils qui était venu à la suite du seigneur de Samborz, quel était donc cet homme repoussant qui était chargé de servir la table des Lithuaniens ? Je crois le connaître, et je me trompe fort ou il est en grande partie cause du tumulte qui a commencé à la mienne. »

tendre de tous côtés, et son nom se trouva mêlé aux mots de paix et de concorde. Il fit pour lors un signe aux sénateurs et aux députés, qui le comprirent et qui s'éloignèrent lentement chacun avec ses compatriotes. Les Lithuaniens seuls demeuraient immobiles et sans prendre aucune part à la joie que témoignaient les Polonais. Boratynski s'avança vers eux, et leur dit :

« Je vous prie, Messieurs, de ne pas m'accuser de ce qui vous est arrivé à ma table. Veuillez dès ce moment vous regardez comme mes convives particuliers, et j'espère vous prouver que l'ancienne hospitalité, et la fidélité envers l'illustre maison de vos souverains, existent encore dans les pays de la couronne. »

Un seigneur lithuanien, le même qui avait si bravement défendu son maître, s'avança et dit :

« Seigneur, nous n'avons point été trompés dans l'idée que nous avions de vous : car votre nom est en honneur en Lithuanie

comme en Pologne ; mais me serait-il permis de vous faire une question ? »

— « Tout gentilhomme peut faire une question à un autre. »

— « Veuillez donc me dire ce qu'il faut que nous pensions du généralissime de la couronne. Approuve-t-il les discours qui ont été tenus en son nom ? »

— « Voici ma main, brave gentilhomme ; elle vous est garante que tel vous m'avez trouvé, tel vous trouverez aussi le comte de Tarnow. »

— « Je suis satisfait, M. le maréchal ; nous n'en demandons pas davantage. »

A ces mots, il se retourna, et sa petite troupe suivit l'exemple des autres convives et se retira.

« Dis-moi donc, Walenty, demanda le vieux Bielawski à son fils qui était venu à la suite du seigneur de Samborz, quel était donc cet homme repoussant qui était chargé de servir la table des Lithuaniens ? Je crois le connaître, et je me trompe fort ou il est en grande partie cause du tumulte qui a commencé à la mienne. »

« Je le connais aussi, répondit Walenty; mais ne craignez rien, mon père, le temps n'est pas éloigné où il recevra sa récompense, et je voudrais seulement être chargé de la lui donner. »

CHAPITRE VI.

Les annales de la Pologne nous ont transmis une relation détaillée de la séance d'ouverture de la diète de Petrikow. Quelque intéressante, quelque romanesque même que cette séance puisse paraître à ceux qui la rencontrent dans le cours d'une histoire pleine de gravité, le récit en serait trop sérieux, trop mêlé de choses étrangères à notre sujet, pour que nous puissions le transcrire en entier dans cet ouvrage. Nous nous bornerons donc à en offrir le tableau général et tout ce qui sera né-

cessaire au développement des événemens et au caractère de nos personnages.

Sigismond était monté sur son trône, ayant à ses côtés ses deux maréchaux, Pierre Kmita et Firley, tenant en main les longs bâtons d'argent marques de leurs offices. Plus bas et à droite étaient assis les évêques du royaume; savoir : d'abord Wincenty Dzierzgowski, primat de la couronne, avec la mitre et le pallium, puis ses collègues ecclésiastiques dans le costume de leurs dignités. A gauche du trône, le castellan de Cracovie commençait la série des seigneurs laïques. Le bâton de bois de cèdre, richement orné de diamans, de rubis et de saphirs, était la marque du rang de généralissime qu'il occupait. Le nombre des sénateurs laïques était si grand, que, quoique placés sur deux rangs dont celui de derrière était composé des petits castellans, le cercle qu'ils formaient s'étendait jusque près la porte de la salle, tandis que la place, que laissait vide en face d'eux le nombre moins considérable des sénateurs ecclésiastiques, était remplie par les porte-

croix des évêques à la tête desquels on voyait le maréchal du primat.

Tout à côté du trône et sur la droite, il y avait une petite table couverte d'un riche tapis avec une écritoire d'or et le grand sceau de l'état. A cette table était assis le chancelier de la couronne, tandis qu'à une autre à peu près pareille, le vice-chancelier et le greffier de la couronne avaient le petit sceau sous leur garde. A côté des maréchaux se tenaient debout les deux porte-étendards de Pologne et de Lithuanie, l'un déployant l'aigle blanche et l'autre le cavalier. Près d'eux on voyait aussi les étendards de Prusse, de Russie et autres; le porte-épée avec l'épée (*Zzezerbica*) du roi Boleslas-l'Intrépide; les écuyers-tranchans, l'un avec son plat d'or et l'autre avec son plat d'argent, les découpeurs avec de riches couteaux, et le reste des officiers des cours de Pologne et de Lithuanie formaient deux rangs au milieu de la salle; tous les assistans étincelaient d'or et de pierres précieuses.

Chacun étant placé, le grand-chance-

lier prit un rouleau de parchemin qu'il avait devant lui ; et le roi, portant en tête la couronne, dite de la maison, qui était richement ornée de diamans, de rubis et de saphirs, le sceptre en main, et couvert d'un manteau à longue queue, en velours bleu, sur lequel l'aigle blanche était brodée en argent, fit un pas en avant, et le chancelier lut le discours du trône, après lequel le roi ayant salué de la tête et s'étant assis, la séance fut ouverte.

Les sénateurs firent leurs propositions, auxquelles les deux chanceliers répondaient presque enmême temps au nom du roi. Ces propositions avaient presque toutes pour but de diminuer la prérogative royale, et d'augmenter avec excès les priviléges réclamés. Le roi les écoutait avec impatience, et la discussion commençait à devenir assez vive, quand un léger bruit se fit entendre à la porte. Le maréchal de la couronne s'y rendit d'un pas mesuré, et lorsqu'il revint il annonça, après une profonde révérence, d'abord au roi, et ensuite aux deux côtés du sénat, que c'étaient les députés de

l'ordre équestre, ayant à leur tête le maréchal de la diète, qui demandaient, conformément à leur droit, l'entrée du conseil. Six des plus jeunes sénateurs quittèrent aussitôt leurs places; l'écuyer tranchant du royaume et le maréchal de la cour se joignirent à eux, et ils ne tardèrent pas à rentrer avec Pierre Boratynski et soixante députés. S'étant avancé vers le monarque, le maréchal de la diète prononça un discours peu étendu et demeura ensuite debout en face de lui. Un long silence, pendant lequel Sigismond-Auguste jetait des regards prompts et inquiets sur l'assemblée, fut suivi d'un discours de l'archevêque de Gnesne, qui dit qu'il voyait avec d'autant plus de satisfaction l'arrivée de leurs frères de l'ordre équestre, que leur présence allait permettre de discuter divers objets qui intéressaient la république en général; et sans attendre davantage il accusa hautement le roi d'avoir négligé ses devoirs et les engagemens qu'il avait pris en montant sur le trône. Sigismond l'ayant prié de s'expliquer plus clairement, l'ar-

chevêque, d'un ton froid et en s'adressant plutôt à l'assemblée qu'au roi, réduisit à cinq points les griefs qu'il avait à articuler. Selon lui le roi s'était engagé en prenant la couronne : 1° A reconquérir les provinces que le royaume avait perdues ; 2° à maintenir l'église apostolique dans son ancienne splendeur ; 3° de mettre fin aux dissensions religieuses occasionées par l'introduction des erreurs de Wittenberg ; 4° de remplir avec exactitude tous les devoirs d'un monarque ; 5° enfin de demander l'autorisation du sénat et de l'ordre équestre dans toutes les résolutions importantes, telles que les déclarations de guerre, les traités de paix, et pardessus tout la conclusion d'un mariage.

Nous ne rendrons pas compte des discussions auxquelles donnèrent lieu les quatre premiers points, discussions dans lesquelles le primat montra beaucoup d'aigreur, Raphaël Leczinski un républicanisme exagéré, et Pierre Boratynski un esprit de conciliation qui lui valut l'approbation intérieure et secrète du monarque. Le cinquième point était le plus important et le

plus délicat ; c'était celui que les partis ennemis avaient réservé pour porter les coups décisifs, afin de procurer à la haine, à l'orgueil, à l'impatience et à l'ambition, la victoire sur l'autorité. Chacun paraissait sentir l'approche du moment de la crise. Le roi quittant la position nonchalante qu'il avait gardée jusqu'alors, se souleva sur son trône, tenant sa main gauche, avec le globe, appuyée sur son genou, et le sceptre posé en arrière contre son épaule, comme pour montrer que monarque il était prêt à défendre les droits des souverains. Son visage pâle était immobile ; les traces habituelles de gaieté et de douceur ne se montraient plus autour de ses lèvres serrées, et ses regards, toujours plus prompts et plus inquiets, faisaient seuls connaître ce qui se passait dans son âme. Les divers sentimens des principaux personnages de cette scène se lisaient facilement sur leurs traits. Dans le nombre on voyait Samuel Maciejowski, évêque de Cracovie, qui, les mains jointes et les yeux tournés vers le ciel, semblait demander à Celui qui dirige le cœur des hom-

mes de les porter à la concorde, et l'évêque de Cujavie, dont les yeux baissés restaient fixement attachés sur sa croix pastorale. Tarnowski s'était jeté en arrière sur son siége, comme fatigué de la discussion qui avait précédé, tandis que Pierre Boratynski ne quittait pas de vue le roi, dont il paraissait vouloir sonder les plus secrètes pensées. Les deux chanceliers balancèrent long-temps avant de se décider à continuer la lecture du procès-verbal, et il fallut même l'ordre positif du roi pour qu'ils passassent au cinquième grief énoncé par le primat, et qu'ils ouvrissent sur ce point la discussion.

Cette lecture fit l'effet d'une formule magique qui aurait donné à des statues sans mouvement une existence, et des paroles à des sentimens jusqu'alors muets. Un murmure menaçant se fit entendre dans l'assemblée; plusieurs d'entre les sénateurs se levèrent de leurs siéges, et les membres de l'ordre équestre se rapprochèrent du trône. Le chancelier Szydlowieki, afin de faire cesser le silence, observa que le roi avait

déjà répondu aux points en question à la diète de Varsovie, et que sa majesté s'en référait à ce qu'elle avait dit en exprimant la première fois sa volonté.

Le primat fut le premier qui prit la parole ; il se récria beaucoup sur ce mot de volonté, qui, dit-il, ne convenait nullement dans un état républicain ; il soutint que le roi avait violé ses sermens en se mariant sans l'autorisation des états ; qu'en conséquence Barbe Radziwillowna, veuve de Gastold, n'était point la légitime épouse de Sigismond, et finit par déclarer qu'en qualité de premier prince de l'église et de chef du sénat du royaume, il annulait ce mariage, et qu'en vertu du pouvoir qui lui avait été donné sur les âmes, il absolvait le roi de ce péché, qu'il répartissait par portions égales sur les têtes de tous ses sujets (1).

L'évêque de Przemyz parla dans le même sens, et avec plus de violence encore ; il ne craignit pas de soumettre le sacrement

(1) Historique.

seul des citoyens innocens qui ne se doutent pas jusqu'où l'orgueil de leurs représentans les entraîne. Malheur à nous! malheur à toi, chrétienté ! Ceux qui devraient porter l'épée contre tes ennemis la tirent contre tes lois le plus sacrées ; ils jetent eux-mêmes la flamme dans le temple, et trahissent le Dieu qu'ils devraient servir. »

La simple éloquence du prêtre vénérable et l'enthousiasme qui l'animait, ne manquèrent pas leur effet : un profond silence remplaça pour quelques momens le bruit qui avait régné dans l'assemblée. André Zebrzydoswki en profita pour prendre la parole ; il dit qu'il fallait se demander non-seulement si l'on était parmi des chrétiens, mais encore parmi les pères de la patrie et des chevaliers vaillans et loyaux. Il observa que ceux qui poussaient les cris les plus véhémens ne faisaient que suivre aveuglément l'impulsion d'un petit nombre d'hommes ambitieux qui voudraient abaisser le trône, afin de pouvoir plus facilement y monter. Il les pria de considérer que ce n'étaient pas leurs droits qu'ils dé-

fendaient ; mais les prétentions de quelques-uns qui se servaient d'eux comme d'instrumens pour leurs projets, dont la suite misérable serait de desserrer les liens qui unissaient entre eux les citoyens, et de jeter le trouble et la confusion dans la patrie ; il les exhorta à sortir de l'illusion qui les trompait, à cesser de servir des volontés étrangères, et à se montrer, dans toute leur dignité naturelle, les chefs de la nation, et ses représentans.

Le discours de l'évêque de Cujavie avait été fort adroit ; la plupart des sénateurs, et surtout des chevaliers sentirent en secret combien était juste l'observation qu'il avait faite sur l'influence que quelques grands du royaume avaient sur eux, et le sentiment de l'honneur se réveilla peu à peu dans leur sein. Mais d'un autre côté les ambiteux qui voyaient la victoire sur le point de leur échapper, résolurent de faire un nouvel effort pour se l'assurer. Ils rassemblèrent autour de chacun d'eux quelques confidens intimes qui s'efforcèrent de remplacer ce qui leur manquait en nom-

bre par la véhémence des discours et des gestes. André Gœrka, castellan de Posen, qui depuis long-temps cherchait l'occasion de parler, dit enfin qu'il s'étonnait de ce que le roi balançait si long-temps à complaire aux justes désirs des états, et rappela le temps où les nobles polonais taillèrent en pièces avec leurs sabres une ordonnance du roi Jagellon, parce qu'ils la regardaient comme contraire à leurs priviléges.

Sigismond-Auguste gardait à tous ces discours un profond silence ; mais Pierre Kmita s'étant levé, eut à peine ouvert la bouche, que les premiers mots qu'il prononça, semblables à l'étincelle qui met le feu à la mine, enflammèrent tous les sentimens divers que depuis si long-temps le roi s'efforçait d'étouffer dans son sein. A peine eut-il entendu cette voix abhorrée, que s'élançant plein de courroux de son trône, il imposa silence au grand-maréchal.

Une rougeur subite couvrit le front du vieillard outragé, l'étonnement enchaîna

sa langue, et il regarda autour de lui pour voir quelle serait la suite de cet acte inouï, qui avait porté atteinte au droit inaliénable de la parole que tout sénateur possédait dans l'assemblée des états. En effet, chaque individu se sentit blessé dans la personne du grand-maréchal. La plus grande confusion s'empara de la salle, une foule de membres s'approchèrent en tumulte du trône que les Lithuaniens entourèrent pour le défendre. Les partisans du roi baissaient la tête, mécontens et découragés. Raphaël Leczinski fut le premier qui parla; il rappela au roi ses sermens, et lui dit que son devoir était d'écouter avec respect la voix de la république dont il n'était que le premier citoyen.

« Si ce titre ne vous paraît pas assez glorieux, dit-il en terminant, descendez du trône, car il ne vous en accorde pas d'autre! »

De grands applaudissemens accueillirent cette péroraison. Les amis du roi, et dans leur nombre, Pierre Boratynski, fixaient avec effroi les yeux sur le monarque; mais,

à leur grand étonnement, les rides de la colère s'effacèrent tout à coup du front de Sigismond; il contempla l'orateur sans courroux, et le sourire bienveillant qui anima ses traits fit connaître que, quoique poussés par des intérêts différens, leurs cœurs battaient à l'unisson pour la générosité des sentimens. Il répondit qu'il ne méconnaissait pas plus les droits de la noblesse, que les devoirs du rang qu'il occupait, et que si son cœur se fermait au langage de la haine et de l'égoïsme, il s'ouvrirait toujours à celui qui, même en termes trop sévères, lui rappellerait les devoirs du roi et de ses sujets.

« Ecoutez donc nos prières! » s'écrièrent une foule de sénateurs attendris à l'aspect d'une force d'âme à laquelle ils ne s'étaient point attendus.

» Ouvrez donc votre cœur à nos supplications! » dirent les chevaliers; et tous ceux qui avaient parlé ainsi se jetèrent à genoux et formèrent en cet état un large demi-cercle autour du trône. Ceux, au contraire, dont le but n'était point la ré-

conciliation du roi avec ses sujets, restèrent debout sur l'arrière-plan, le regard sombre et la bouche muette.

« Vous voyez la république à vos pieds, dit Pierre Boratynski d'une voix si émue qu'il avait de la peine à parler : elle vous supplie de sacrifier votre propre bonheur à ce que les états réunis regardent comme nécessaire au bien du royaume ; elle vous supplie de rompre un hymen dont elle prévoit des malheurs, et d'accorder, en vrai fils de la patrie, à son repos, le sacrifice de votre repos et de vos justes scrupules. Descendez dans votre cœur, Sire, ajouta-t-il d'un ton significatif ; un grand moment approche : un moment qui doit décider non-seulement de votre bonheur et du nôtre, mais encore du rang que vous devez occuper dans l'histoire. Montrez-vous un Jagellon, un chevalier, un Sarmate ; et faites ce que tout homme d'honneur parmi nous ferait à votre place. »

Ce discours fut suivi d'un nouveau silence, après quoi le roi se leva et dit :

«Nous allons donc, très-révérens et no-

bles Seigneurs, vous faire une réponse digne d'un Jagellon, d'un chevalier et d'un Sarmate; et agir comme tout homme d'honneur parmi vous ferait à notre place. Vous nous rappelez notre devoir; vous exigez de nous le maintien de notre serment; nous prenons Dieu à témoin que nous allons remplir l'un et l'autre. Ce ne sera pas en vain que vos paroles auront retenti à notre oreille. Mais comment le serment que nous vous avons fait pourrait-il être encore le garant de vos priviléges, et du bonheur de la patrie si nous violions celui que nous avons prêté à notre épouse au pied des autels? Pourriez-vous encore confier votre sort à celui qui aurait trahi ses devoirs les plus sacrés? La république s'attachera-t-elle comme à un père à celui qui néglige les premiers devoirs d'un père de famille, ou qui lâchement y renonce? Vous dites que nous avons porté atteinte à vos priviléges par notre choix; mais ce choix est une fois fait, et la main des hommes ne doit point séparer ceux que la main de Dieu à réunis. Les voici donc vos priviléges; reprenez-les

et faites-en un usage digne de vous. Souffrez que nous recevions encore une fois notre bonheur de la main de nos concitoyens, ou bien que nous vous rendions cette couronne que nous ne voulons point acheter au prix de notre honneur. »

Après que le roi eut fini de parler les regards de ceux qui s'étaient agenouillés restèrent encore pendant quelque temps fixés sur lui, dans l'espoir que cette humble attitude lui ferait prendre d'autres résolutions ; mais quand on le vit retourner plein de calme et de dignité à la place qu'il avait quittée, des sensations diverses s'emparèrent de l'assemblée. La plupart des membres, touchés des paroles qu'ils venaient d'entendre, déplorèrent ce qu'ils appelaient l'opiniâtreté de Sigismond-Auguste ; les personnes les plus honnêtes dirent tout bas que nul n'était plus digne de la couronne que celui qui savait y renoncer pour ne pas manquer à ses sermens, et résolurent en secret de faire tous leurs efforts pour le soutenir : les gens fougueux et leurs partisans puisèrent dans ce qui se passait de

nouvelles espérances, et les amis de la reine Bonne, qui avaient obtenu plus qu'ils ne voulaient, furent interdits par la crainte de perdre ce qu'ils avaient mis eux-mêmes en péril. Pierre Boratynski jeta ses yeux dans lesquels brillait une larme, sur le généralissime qui lui répondit par un regard aussi ému que le sien. Ceux qui depuis longtemps destinaient le comte de Tarnow pour successeur à Sigismond-Auguste crurent interpréter avec justesse l'émotion qu'il montrait. Il l'entourèrent, et le groupe qu'ils formèrent fut bientôt le plus nombreux de tous ceux dans lesquels l'assemblée s'était partagée. Ces mots : Vacance du trône! Convocation d'une diète d'élection ! retentissaient de loin à loin.

Cependant le primat et les évêques de son parti virent avec effroi que leurs efforts n'avaient tendu qu'à remplacer un homme qu'ils haïssaient par un autre qu'ils n'aimaient pas davantage. Ils s'élevèrent hautement contre de pareilles insinuations, disant que l'*interrègne* devait être formellement proclamé avant que l'on pût regar-

der l'abdication du roi comme valable. Ils furent soutenus non-seulement par les évêques de Cracovie et de Cujavie, et tous les vrais amis de la patrie, mais encore par les partisans de la Milanaise, par ceux qui n'osaient pas seuls tenir tête au généralissime, et enfin par ceux qui auraient voulu que la confusion tournât à leur profit personnel. Mais d'un autre côté la foule des cliens qui entouraient le comte de Tarnow grossissait à vue d'œil, et ils paraissaient être sur le point de risquer à un jeu incertain le sort de l'empire, quand celui en faveur de qui ils prétendaient agir quitta sa place et prit la parole. Il observa en peu de mots que de vains discours ne suffisaient pas pour convaincre un souverain de torts graves; qu'il ne fallait pas non plus regarder comme une véritable abdication une parole légèrement prononcée dans le feu de l'irritation, et que le peuple polonais ne devait pas se faire la réputation de créer et de renvoyer ses rois comme les hordes tartares le faisaient de leur khan.

« Enfin, ajouta-t-il, quel que soit celui

qui, dans le cas où l'illustre Sigismond persisterait dans une résolution trop prompte, fût appelé à prendre sa place, son élévation serait bien peu honorable pour lui s'il ne la devait qu'à un élan momentané de ses concitoyens, qui s'en repentiraient l'instant d'après et qui auraient commencé par avilir le trône avant de l'y placer. »

Trompés dans leur attente, ceux qui se prétendaient les amis du généralissime retournèrent à leur place, pendant que quelques sénateurs et chevaliers parlèrent dans un sens bien différent de leurs premiers discours. André Goerka lui-même déclara qu'une pareille abdication ainsi que son acceptation étaient illégales, et devaient être regardées comme non avenues. Sigismond écouta tout ce qui se disait avec un calme et une immobilité parfaite, et ce ne fut que quand l'évêque de Cracovie l'eut supplié par son salut éternel de ne point abandonner le poste où il se trouvait placé comme l'oint du Seigneur; ce ne fut qu'alors, disons-nous, qu'il lui demanda à haute voix :

« Parlez-vous au nom de la république, monsieur l'évêque? Est-ce là votre avis, sénateurs et chevaliers? »

Les acclamations d'une grande partie des membres ayant étouffé les murmures de ceux qui étaient d'un autre avis, Sigismond reprenant la parole, dit avec un organe retentissant et des yeux pleins de feu :

« Puisqu'il en est ainsi nous levons en vertu de notre pouvoir pour aujourd'hui la séance des états, et nous ouvrons l'audience de la justice royale. Monsieur *l'instigateur de la couronne*, appelez les parties devant le roi et son conseil. »

Ces paroles occasionèrent une nouvelle tempête. Pierre Kmita surtout déclara que, quoique le roi n'eût pas été dépouillé de la couronne, il ne pouvait point remplir les fonctions qui y étaient attachées avant de s'être conformé aux devoirs préalables qui lui étaient imposés. Mais Sigismond lui cria d'une voix de tonnerre :

«Levez-vous, monsieur le vaivode de Cracovie, et allez prendre la place que doit occuper le maréchal au tribunal, ou bien,

par notre serment ! nous saurons punir celui qui, après la levée de la séance, aura osé nous insulter. »

« Déjà la plus grande partie des membres avaient quitté leurs places. La séance était réellement terminée : le vaivode se leva aussi ; mais au lieu d'aller se rasseoir à la place que son office lui indiquait, il s'arrêta devant les marches du trône, leva son bâton de maréchal, le lança avec violence contre la terre, et sortit précipitamment de la salle. Le roi détourna les yeux d'un air dédaigneux, et fit un signe au vaivode de Lublin. Celui-ci, avec un sourire de mépris, repoussa du pied le bâton d'argent de son collègue, et élevant le sien d'une manière visible, il alla prendre place à côté du dais. Les assistans promenaient autour d'eux des regards surpris et embarrassés ; mais avant qu'ils pussent exprimer leur pensée, une voix retentit et prononça ces mots :

« Monsieur l'instigateur de la couronne, le roi vous ordonne d'appeler la première cause ; » et l'audience s'ouvrit.

CHAPITRE VII.

Nous allons maintenant quitter la salle étincelante d'or et de pierres précieuses, où les députés de la diète s'étaient assemblés, pour conduire le lecteur dans un lieu bien différent, dans la chaumière de la mère Ursule, près du cimetière des Israélites de Cracovie. Là, nous trouverons la maîtresse de cette misérable demeure assise sur un vieux fauteuil délabré, dont les dorures ternies font reconnaître un meuble jadis l'ornement d'appartemens plus riches. Des bésicles montées en plomb, sur

son nez long et recourbé, elle s'appliquait à lire un écrit d'un style et d'un caractère également difficiles à déchiffrer, et tracé sur un papier sale et mal plié. Peut-être aussi la difficulté qu'elle éprouvait doit-elle lui être un peu imputée à elle-même, puisque la lettre venait d'un ex-écrivain, de son neveu Waclaw Siewrak. Voici quel en était à peu de chose près le contenu.

« Vous savez que j'avais reçu de mes » chefs l'ordre de m'introduire, s'il était » possible, auprès du maréchal M. Pierre » Boratynski. Vous n'ignorez pas non plus » le zèle avec lequel je sers mes maîtres, et » mon adresse quand il s'agit de leur rendre » des services d'une certaine espèce. Je ne » trouvai donc pas une grande difficulté à » m'approcher du staroste, et même à me » faire recevoir au nombre de ses domes- » tiques. M'étant rendu à Iwanowice avec » la compagnie joyeuse de maître Léonard » Monti, qui, par parenthèse, ne porte ni » couleurs ni étendards, je m'introduisis » dans l'auberge qui est près du bac, et » monsieur Boratynski étant arrivé de la

»rive opposée avec sa suite et ses effets,
»je montrai tant d'activité à lui donner tous
»les secours possibles au débarquement,
»ainsi qu'à soigner ses chevaux, que par
»son ordre, je passai la nuit à boire et à
»manger avec les gens de sa maison. Le
»lendemain matin, quand il fut sur le
»point de se mettre en route, j'eus soin de
»me placer à côté de son cheval et de lui
»tenir l'étrier, sur quoi mettant la main
»dans la bourse de sa ceinture, il en tira
»une pièce d'argent qu'il voulut me don-
»ner. Or, je ne suis point du tout intéressé
»quand je trouve plus profitable de ne
»point l'être. Je refusai donc ce qu'il m'of-
»frait, je le remerciai poliment, et je bai-
»sai sa main, sur laquelle je laissai tomber
»une larme; sur quoi il ne manqua pas
»de me demander ce que j'avais. Je lui
»répondis du ton le plus triste que j'étais
»un gentilhomme de bonne maison, que
»je n'avais pas besoin d'argent pour le
»moment, mais que je serais très-flatté de
»servir un seigneur aussi illustre et aussi
»respectable. M'ayant ensuite demandé

» où je demeurais, vous devinez facilement,
» mère Ursule, et sans le secours de votre
» infernal amant, que je lui dis que j'étais
» originaire de Petrikow.

» Après quelques autres questions, aux-
» quelles je répondis avec mon esprit ac-
» coutumé, il me dit que je pouvais l'ac-
» compagner. Il me fit donner un cheval
» de main. Je fis dire en même temps à mes
» compagnons de se trouver, en habits hon-
» nêtes, dans l'auberge où nous devions
» passer la nuit. Etant arrivés à la couchée,
» nous trouvâmes dans la salle de l'auberge
» plusieurs buveurs assis gaiement au-
» tour d'une table, qui disaient qu'ils al-
» laient aussi à la diète pour voir comment
» l'affaire se terminerait, et qui célébraient
» à haute voix le généralissime de la cou-
» ronne. Remarquez bien, mère Ursule,
» que ces buveurs n'étaient autres que mes
» compagnons. En entendant leurs dis-
» cours, M. le staroste devint pensif,
» et y prêta une oreille attentive. Il défen-
» dit aussi de prononcer son nom, afin
» de ne pas troubler les voyageurs ou les

» empêcher de s'épancher en liberté. Aussi » resta-t-il plus long-temps dans la salle » commune, avant de monter dans son ap- » partement, qu'il n'a coutume de le faire » en voyage. Ses gens m'apprirent que dans » la petite Pologne et dans la Russie, ils » avaient entendu tenir beaucoup de discours » du même genre. Il arriva, je ne vous dirai » pas, mère Ursule, si c'était par hasard » ou autrement, je laisse à votre perspica- » cité à deviner cela, que mes compagnons » se trouvèrent partout sur notre chemin, et » toutes les fois habillés d'une manière diffé- » rente : tantôt c'étaient des soldats qui se ré- » jouissaient de l'espoir d'avoir un tel guerrier » pour roi, tantôt des colporteurs qui rappor- » taient ce qu'ils avaient entendu dire, etc. » La suite de tout cela fut que le staroste » devint de plus en plus triste et mécontent. » Il ne douta pas que tout le royaume ne » fût rempli de gens qui pensaient de cette » façon, et je lui entendis dire une fois en » lui-même : On ne trouve donc plus nulle » part de l'honneur ou de la fidélité ! Vous » jugez, ma chère tante, combien je fus

» satisfait du succès de mon stratagème. Ne » voilà-t-il pas qu'en arrivant à Pétrikow, » M. Boratynski ordonna à quelques-uns de » ses domestiques, au nombre desquels je » me trouvai, de l'accompagner dans une » visite qu'il voulait faire. J'en crus à peine » mes yeux, quand je vis qu'il se rendait » directement chez le généralissime, et je » me demandai si c'était que M. Pierre ne » valût pas mieux que le reste des hommes, » ou bien si ces deux orgueilleux seigneurs » allaient par hasard se prendre aux che- » veux. Pendant que je réfléchissais à cela, » un ange, car certes le diable n'aurait » pas voulu faire de la peine à votre neveu, » amena sur ma route ce blanc-bec de Wa- » lenty Bielawski, que la peste l'étouffe! car » c'est lui que j'ai si bravement vaincu en » duel à Iwanowice, ainsi que je vous l'ai » confié, et c'est encore lui qui a été cause » de mon malheur lors de la sédition des » étudians, et les deux fois à cause d'une » petite fille dont il était amoureux. Quand » M. le staroste sortit de chez le généralis- » sime, mon Walenty courut précipitam-

» ment à lui, et lui dit quelques mots à l'o-
» reille, à la suite desquels son maître fixa
» les yeux attentivement sur moi, et con-
» tinua son chemin sans rien dire. Je vous
» avouerai, ma chère tante, que ce mo-
» ment ne fut pas des plus agréables pour
» moi. J'éprouvais une certaine démangeai-
» son entre les épaules : pressentiment qui
» jusqu'alors ne m'avait jamais trompé,
» mais pour cette fois j'en fus quitte pour
» la peur, du moins pour le moment. Le
» lendemain matin, le staroste donna un
» grand repas en plein air aux szlachtas,
» et je fus envoyé pour aider au service.
» Je distribuai soigneusement mes compa-
» gnons qui m'avaient suivi jusqu'à Petri-
» kow, autour des diverses tables. Les uns
» en habits de gentilshommes, les autres
» vêtus en vivandiers et en vendeurs d'hy-
» dromel. Je donnai à chacun le mot, et je
» réservai pour moi la table des Lithua-
» niens. Comme je sais que l'abondance
» des viandes et du vin réjouit le corps de
» l'homme et le dispose à la bienveillance,
» je pris soin de n'en pas trop fournir à ceux

» que je servais, et j'eus en conséquence
» la satisfaction de voir qu'ils paraissaient
» piqués, et qu'ils se plaignaient de ce qu'on
» les négligeait ; bientôt après une querelle
» s'alluma entre eux et ceux de la Petite-Po-
» logne, et de la Russie, qui étaient placés
» à la table voisine ; mais le maudit Bie-
» lawski, père de Walenty, les eut bientôt
» raccommodés. Il me reprocha mon dé-
» faut de soin et fit remplir leurs cruches, ce
» qui augmenta considérablement la sen-
» sation désagréable que j'éprouvais entre
» les épaules. En attendant, grâces à l'ex-
» aspération des esprits, et aux secours
» adroits que me prêtèrent mes compa-
» gnons, la discussion recommença, et de-
» vint bientôt si vive, que nos szlachtas ne
» craignirent pas de déclarer que la Lithua-
» nienne n'était que la concubine de Sigis-
» mond, et de proclamer, au milieu des dé-
» bris de leurs cruches et de leurs verres,
» Tarnowski roi de Pologne. Comme je me
» réjouissais de mon heureux succès, je vis
» tout à coup venir à moi une vieille femme
» d'une taille si élevée, que je la pris pour

»la sœur du géant Goliath, et si belle, si
»belle, je ne la flatte point, en disant
»qu'elle était presque aussi belle que vous.
»Elle me prit à part, et en la regardant
»au visage, je reconnus en elle le Napoli-
»tain Assano, que j'ai pris une fois pour
»votre amant au pied fourchu, lorsque je
»l'ai vu entrer chez vous. Je fus fort étonné
»en le voyant, car je le croyais bien loin
»de là ; mais je n'en fus pas fâché, car mon
»argent commençait à tirer à sa fin. Il fut
»fort content de la première partie de mon
»récit sur ce qui venait de se passer ; mais
»ce que je lui dis de Tarnowski lui déplut
»excessivement, et quand je lui eus fait
»part des ordres que j'avais donnés à mes
»compagnons de célébrer le généralissime
»à Petrikow, ainsi qu'ils l'avaient fait sur
»la route, il me dit que j'étais un imbécile,
»m'ordonna de venir le trouver pendant la
»soirée du lendemain, dans une maison
»qu'il m'indiqua, et me quitta en me lan-
»çant un regard qui m'annonçait quelque
»chose de pis encore que ce qui m'arriva
»dans la journée même. Oui ! ma digne

» et respectable tante, dans cette journée
» même! car M. le maréchal s'étant pré-
» senté au milieu du tumulte, n'eut pas de
» peine à calmer les esprits. Il avait amené
» avec lui ce Walenty Bielawski, dont j'es-
» père que vous ne tarderez pas à servir la
» chair à votre repas de noces. Celui-ci dit
» quelques mots à son père, tous les deux
» jetèrent les yeux sur moi, et quand je
» rentrai à la maison, le majordome me
» dit qu'il était chargé par son maître de
» me donner mon congé, après m'avoir
» payé mes gages. Or, ces gages consistè-
» rent en un peu d'argent et en une quan-
» tité plus que suffisante de cette monnaie
» dont un homme de lettres comme moi,
» n'aime pas trop à parler, et dont j'avais
» eu le pressentiment la veille. Le soir,
» étant allé chez Assano, je trouvai les
» chevaux sellés, et quelques douleurs que
» j'éprouvasse dans les côtes, je fus obligé
» de galoper derrière lui pendant toute la
» nuit, jusqu'à ce que nous arrivassions à
» Gomolin, l'un des châteaux de la reine
» Bonne, à qui maître Léonard Monti s'est

»décidé à envoyer un courrier, duquel je »profite pour vous faire parvenir cette »lettre. Quant à ce qui me regarde en par»ticulier, je n'ai pas trop à me louer de »l'accueil que j'ai trouvé ici.... »

Nous épargnons à nos lecteurs la fin de cette lettre, dans laquelle Siewrak rendait compte de son entrevue avec le docteur Monti. Des reproches qui lui avaient été faits, et de l'interrogatoire qu'il subit. Cet interrogatoire terminé, le docteur avait dit à Asseno : Tu vois que ce n'est pas seulement parmi le peuple, mais encore parmi les grands, que l'on trouve des sots trop zélés, et ces derniers sont plus difficiles à remettre à leur place, que ceux du rang de cet homme. La lettre contenait aussi un récit plus ou moins exact de ce qui s'était passé à la première séance de la diète.

« Hélas! dit la vénérable mère Ursule entre ses dents, quand elle eut achevé la lecture de cette épître; l'Italien n'avait pas tort. Il est vrai que parmi les grands et les magnats, il y a bien des gens qui se livrent avec excès à leur zèle, et celui qui a jeté

son beau bâton d'argent par terre, pourrait bien ne pas être reçu très-favorablement de sa patrone. Mais que dis-je? elle aussi n'en ferait-elle peut-être pas trop? Je serais assez tenté de le croire ; mais qu'importe! l'auguste dame a toujours la vieille Ursule dans son voisinage, et, avec quelques grains de sa marchandise, on ne craint ni lance ni épée. Je m'attendais même à entendre parler d'elle aujourd'hui. »

Ce monologue était à peine terminée, quand le bruit de pas se fit entendre au dehors dans la neige, et il fut bientôt suivi de plusieurs coups frappés avec force à la porte de la chaumière. La mère Ursule tressaillit, posa la lettre, ôta ses besicles, et commença le monotone chant que nos lecteurs connaissent déjà. Il fut interrompu par une exclamation d'impatience. On lui dit de cesser sa chanson, et de se presser d'ouvrir, puisque le soleil était encore sur l'horizon, et que celui qu'elle attendait n'aimait pas la lumière du jour.

« Déjà? se dit tout bas la vieille. Le mal marche si vite de nos jours, et la volonté

est si prompte que l'action a de la peine à la suivre. Voyons, ajouta-t-elle en jetant les yeux sur une boîte remplie de fioles de différentes grandeurs et formes, de laquelle d'entre vous sera-ce aujourd'hui le tour? La provision est grande, et il est temps que les acheteurs se présentent. »

Quand elle eut ouvert la porte, un homme entra chez elle, qui portait sous son manteau la livrée verte et rouge de la reine-mère.

« Que Dieu soit avec vous, M. le valet de chambre! dit la vieille. Voici un beau jour. Qu'est-ce qui me procure l'honneur de votre visite? Voulez-vous prendre une petite goutte pour vous réchauffer les entrailles, où bien y aurait-il quelqu'un de malade à la cour ou dans votre respectable famille, à qui je puisse offrir mes pilules de longue vie ou mon précieux baume? »

— « Je n'ai besoin ni de vos liqueurs, ni de vos pilules; je suis chargé d'une commission près de vous. »

— « J'espère qu'une des illustres dames de la cour n'a pas besoin des faibles se-

cours que la vieille Ursule est toujours prête à accorder à son prochain? Sa Majesté la reine, ou madame Falzceska, ne serait pas malade? »

« Sa Majesté n'enverrait pas chercher, je pense, dit le domestique d'un air dédaigneux, ses médecins au cimetière des Juifs, elle qui a toute la faculté à ses ordres, et le savant docteur Monti par-dessus le marché. Madame la starostine n'en a pas besoin non plus. »

— « Je sais que le docteur Monti est un homme d'une grande expérience, et qui ne se mêle pas des maladies ordinaires; mais enfin, parlez, que désire-t-on de moi?

— « C'est en effet madame Falczeska qui m'envoie; mais ce n'est pas pour elle. Croiriez-vous qu'elle n'a pas eu pitié d'un pauvre diable, et qu'elle m'a expédié par le froid qu'il fait jusque chez vous parce que son petit chien est malade? C'est ce gros carlin que madame la trésorière lui a donné, et que j'envoie de bon cœur à tous les diables, parce qu'il ne fait que mordre et aboyer. Ne m'a-t-il pas fait dernièrement

un grand trou dans mon bas, et enlevé un morceau de chair de ma jambe ? »

« Eh quoi ! dit Ursule d'un ton plaintif, le carlin serait malade ? la pauvre bête ! Et que lui manque-t-il, Monsieur ? »

— « Ce qui manque à tous les courtisans qui n'ont rien à faire. Il a une indigestion... J'allais oublier : on m'a chargé de bien vous recommander de ne venir que quand il ferait nuit, et de ne pas vous tromper à l'égard du remède : ce qui vous arrive, à ce qu'on dit, quelquefois. »

« Le chien envoyé par madame d'Horostay ? se dit Ursule après que le domestique fut parti. Ce chien n'aurait-il pas par hasard un nom de baptême ? »

CHAPITRE VIII.

La reine-mère se tenait mécontente devant le secrétaire ouvert qu'elle venait de quitter, et dont le contenu, s'il était arrivé jusqu'à nous, aurait offert d'amples matériaux pour l'histoire. Elle attendait avec impatience des nouvelles de la diète, car les avis confus qui lui en étaient parvenus par le bruit public la remplissaient d'inquiétude. Tout à coup le son d'une trompette se fit entendre à la porte extérieure du château, et bientôt après, le bruit des pas de plusieurs chevaux et celui des halle-

bardes des gardes de service qui couraient aux armes sur le pont-levis, annoncèrent l'arrivée d'un seigneur de haut rang. Le voilà donc enfin, le vaivode de Lublin! se dit tout bas la Milanaise. Puis, ramassant à la hâte les papiers, elle ferma son secrétaire, en rattacha la clef à la chaîne d'or qu'elle portait au cou, et la cacha sous les plis de sa fraise de dentelle.

Cependant elle entendait marcher dans les galeries qui conduisaient à son appartement. Dans son impatience, elle s'avança au devant de celui qu'elle attendait. Mais au lieu de Jean Firley qu'elle avait espéré voir, ce fut Pierre Kmita, le grand-maréchal, qui se présenta à ses yeux. Elle demeura immobile en reconnaissant le vaivode, de qui le front, qui jamais n'offrait une gaieté fort grande, était alors couvert des plus sombres nuages

« Je viens mal à propos, dit-il en s'apercevant de la surprise de la reine; on dirait presque que Votre Majesté attendait un autre que moi; et, s'il en est ainsi, je puis lui annoncer que cet autre ne viendra pas.

Oui, répéta-t-il avec amertume, ce n'est que le vieux grand-maréchal qui vient mettre aux pieds de Votre Majesté l'hommage de la reconnaissance qu'il lui doit pour les doux fruits qu'il vient encore de recueillir des efforts qu'il a faits pour lui plaire. »

Les sensations de la reine en ce moment étaient des plus cruelles. Jean Firley lui avait promis de se rendre en secret auprès d'elle immédiatement après la première séance de la diète, afin de lui faire part de ce qui s'y serait passé, et d'employer pour seconder ses projets tout le crédit que lui procuraient son rang et son influence sur les protestans. Il n'avait pas tenu parole, et le discours du vaivode annonçait clairement qu'il n'avait aucune intention de la tenir. Pendant le peu de temps que ce discours avait duré, plusieurs circonstances étranges qui depuis quelque temps avaient marqué la conduite de son favori, se représentèrent à la mémoire de la reine. Elle commença à soupçonner qu'elle était trahie, elle qui s'était regardé comme impossible à trom-

per, et qui se flattait de diriger par des fils invisible la marche de tous ceux qui l'entouraient, elle était trahie, et par l'homme qui seul avait su inspirer à son cœur un sentiment humain !

Mais une émotion quelconque n'était jamais de longue durée dans l'esprit de cette Italienne. Elle ne tarda pas à réprimer le mouvement d'impatience et de mécontentement qui s'était élevé dans son âme, et dans une longue conversation où elle sut employer toute sa ruse et toute sa dissimulation, elle parvint à tirer de Pierre Kmita le récit détaillé de ce qui s'était passé à la première séance de la diète, et à pénétrer à la fois ses désirs et ses projets. Elle employa habilement la haine irréconciliable et la jalousie du grand maréchal pour le généralissime, afin de le ramener à elle et de le rattacher aux intérêts de son fils. Elle lui peignit avec exagération le crédit de Tarnowski, et s'efforça de lui faire regarder comme certain l'élévation de ce Tarnowski au trône si jamais la déchéance de son fils était prononcé.

« Je vous comprends, Madame, dit Kmita, et je juge fort bien que vous-même ne croyez pas ce que vous venez de me dire, au point que vous voudriez me le persuader. Enattendant il y a quelque vérité dans vos suppositions, plus peut-être que vous ne pensez, et ce *plus* que vous avez invoqué dans un moment favorable, ainsi qu'on devait l'attendre d'une dame d'un esprit aussi transcendant que le vôtre, ce *plus* portera pour vous d'utiles fruits. L'inimitié du faucon et du vautour est irréconciliable. Prenez garde seulement que l'aigle n'élève trop haut son vol, et faites que ses serres épargnent les princes de son empire aérien. Si Sigismond-Auguste veut que le grand maréchal reprenne son bâton, il faudra que l'orgueil des Jagellons s'humilie. Un des premier sénateurs a été publiquement insulté. La satisfaction devra être aussi publique que l'a été l'offense, afin que la postérité ne dise pas que le vaivode de Cracovie, Pierre Kmita de la maison de Sreniawa a été le premier en qui le despostisme royal a violé les priviléges des sénateurs. J'engage

donc Votre Majesté à prendre soin que cette satisfaction me soit accordée complète et prompte. »

La reine observa, en réponse à ce discours, que depuis le mariage du roi elle n'avait plus aucune influence sur lui; et que si le grand-maréchal désirait obtenir cette satisfaction, il ferait bien mieux de s'adresser à Barbe Radziwill.

« Qu'est-ce que le grand-maréchal peut avoir de commun avec la vœuve de Stanislas Gastold ? reprit fièrement Kmita. Je ne connais que le roi et non l'époux de Barbe, et il est bien certain que Sigismond devra cesser d'être l'un ou l'autre. Du reste, ajouta-t-il, résolu de faire sentir dans toute sa force à la reine le poids que les circonstances lui donnaient, ce n'est pas Barbe Radziwill que je hais, c'est la Lithuanienne; la maison des princes de Radziwill est illustre et vaut bien certaines familles étrangères, qui, bien moins anciennes qu'elle, ont acquis des souverainetés d'une façon assez équivoque et les ont conservées jusqu'à ce que la rétribution a anéanti ces familles.

Malgré cela, je ne veux pas que l'épouse de Sigismond soit reine, parce qu'en qualité de grand-maréchal j'ai déclaré dans l'assemblée des états que je ne le voulais pas, et puis encore parce que... Firley veut qu'elle le soit. »

Le double aiguillon que renfermait ce discours pénétra profondément dans le cœur de la reine; mais ce fut le dernier qui lui fit la blessure la plus douloureuse. Elle posa la main sur son front pâlissant et ne put s'empêcher de répéter :

« Firley veut qu'elle le soit! Puis elle ajouta vivement : Vos paroles, M. Kmita, sont celles d'un homme, et je pense d'après cela que vous montrerez dans l'exécution la constance d'un homme. L'opiniâtreté du roi met pour le moment des barrières à notre volonté, que les perfides projets de Tarnowski nous obligent à respecter. Il faudra donc que nous demandions à l'avenir ce que le présent nous refuse. »

— « Vous avez raison, Madame, mais cet avenir ne doit pas être trop éloigné. A la vérité nos seigneurs et frères n'ont pas

jugé convenable d'accepter la renonciation, par laquelle sa majesté votre fils voulait sacrifier la gloire de sa maison à une passion dont ceux qui ont l'honneur de le connaître depuis long-temps admirent la constance ; il fraudra par conséquent que tout reste dans l'état actuel jusqu'à la prochaine assemblée des états. En attendant, vous pouvez vous fier sur le primat et sur moi pour hâter cette assemblée. »

« Puisqu'il le faut donc, reprit Bonne, que Barbe Radziwillowna soit l'épouse du roi tant que la clarté du jour luira pour elle ; mais elle ne sera jamais ma fille, quand même l'étiquette royale m'ordonnerait de souffrir ce que je ne puis empêcher. Le temps seul m'offre encore quelque espoir ; avec lui mûrissent les résolutions.... »

Dès les premiers mots que la reine venait de prononcer la porte de la salle s'était ouverte fort doucement et refermée de même. Aucun des deux interlocuteurs ne s'en était aperçu. Kmita répondit à la reine dans le sens de ce qu'il avait déjà dit. Pendant qu'il parlait elle leva par hasard les

yeux et vit devant elle, semblable à un fantôme qui apparaît au sein de la nuit, la sombre figure de la princesse de Mazowie. Elle était entrée dans l'appartement en vertu de l'ordre général que Bonne de Milan avait donné de ne jamais l'annoncer, ordre qu'elle avait oublié de rétracter à l'arrivée du grand-maréchal. Les dernières paroles de la reine avaient frappé son oreille et lui avaient appris que les projets ambitieux dont elle s'était jusqu'alors flattée avaient échoué.

A cet aspect Bonne demeura immobile. Son âme, toute forte qu'elle était, succombait presque sous le fardeau inaccoutumé qui l'accablait; mais ce ne fut que pour un moment, et, reprenant bientôt tout son courage, elle alla au-devant de la dame de Podolie avec son affabilité et sa dignité habituelles. Mais Anne ne la laissa pas long-temps dans l'incertitude.

« Je devrais craindre, Madame, dit-elle avec une froideur extrême, que ma présence ne soit moins agréable à Votre Majesté que vous ne voulez bien me le dire, surtout

dans un moment où je reçois de votre bouche la confirmation des bruits qui étaient déjà venus jusqu'à moi et où je suis témoin de la généreuse abnégation avec laquelle vous sacrifiez les promesses que vous m'aviez faites, sans que je les eusse réclamées, à ce qu'il vous plaît d'appeler la nécessité. »

« Vous savez donc déjà, interrompit la reine, le sujet de notre douleur ; il est inutile d'après cela que nous la renouvelions en le répétant. Vous êtes mère, ma cousine, et vous pouvez juger de ce qui se passe dans notre cœur. »

— « Je ne sais si vous faites bien, Madame, de me rappeler que je suis mère et votre parente. »

— « Pouvons-nous être responsable des décrets de la destinée et des circonstances dont nous n'avons pas la disposition ? »

— « Ce n'étaient pas là les discours que Votre Majesté me tenait il n'y a pas longtemps ; non plus que le contenu des lettres que M. le vaivode, ici présent, m'avait adressées. »

Ici la princesse répéta les observations qu'elle avait faites dans sa première visite à la reine sur le tableau peu fidèle qu'on lui avait tracé de l'inconstance du roi, du pouvoir de la république sur lui et des dispositions de la cour de Rome. Elle continua en rappelant à la reine que celle-ci, après lui avoir dit que ces craintes étaient sans fondement, lui avait assuré qu'elle possédait des moyens d'écarter au besoin tous les obstacles.

« Je vous ai crue, Madame, ajouta-t-elle, car je connaissais la richesse de votre arsenal et les armes cachées qu'il renferme, et je demande maintenant que vous employiez en faveur de la fille des Piast ces armes dont vous vous êtes jadis servie contre elle. »

Pierre Kmita eut un moment l'idée de répondre vivement au discours de la princesse; mais un regard moitié suppliant, moitié impératif de la reine, joint à la répugnance qu'il éprouvait à s'immiscer dans les querelles de deux dames de ce caractère, le retinrent, et afin de les laisser en

pleine liberté, il se retira à l'extrémité la plus éloignée du vaste salon. Quand les dames se retrouvèrent à quelques égards seules, la reine fit à demi-voix et d'un ton plein de confiance et d'amitié des reproches à la princesse d'avoir parlé si ouvertement, en présence d'un tiers, de choses qui devaient rester secrètes entre elles. Ce tiers, ajouta-t-elle, plein d'orgueil et d'ambition, se réjouissait de l'abaissement de la maison de ses rois; c'était avec peine qu'en jouant habilement sur son égoïsme, elle était parvenue à faire d'un traître et d'un ennemi déclaré un douteux ami, et les discours imprudens de la princesse avaient failli détruire tout son ouvrage.

« S'il en est ainsi, reprit Anne de Mazowie, je regrette mon indiscrétion; mais maintenant que nous sommes seules rien n'empêche que Votre Majesté ne me confie ses intentions aussi franchement qu'elle le voudra... ou qu'elle le pourra. »

« C'est avec raison, répondit la reine sans faire attention à ce que les derniers mots de la princesse avaient de mordant,

que vous nous rappelez notre pouvoir, et vous ne l'aurez pas fait en vain. Nous vous remercions d'avoir évoqué le sombre génie qui déjà nous a secourue dans plus d'une circonstance difficile. Non, la veuve de Gastold ne sera reine et ne repoussera pas une autre du trône sur lequel elle ne montera qu'au péril de sa vie. »

« Vous vous moquerez peut-être de ma crédulité, dit Anne, quand je vous aurai assurée que je veux, pour cette fois encore, ajouter foi à vos paroles. Mais rappelez-vous, Reine, que les jours et les semaines, en s'écoulant lentement, amassent des matières combustibles qui, en s'enflammant tout à coup, font sauter la mine creusée sous l'édifice de l'orgueil. »

— « Nous aussi nous possédons d'adroits mineurs qui savent travailler dans l'ombre et le mystère. Pour n'être pas bruyans, leurs coups ne sont que plus sûrs. »

— « Epargnez-moi ces détails, Madame; je ne demande que l'accomplissement de vos promesses et ne suis nullement jalouse de votre confiance. »

En disant ces mots la princesse de Mazowie fit une profonde révérence et prit congé de la reine, qui, ayant besoin de solitude, pria le grand-maréchal d'accompagner sa parente.

Quand elle fut débarrassée de la présence de ces incommodes témoins, Bonne de Milan se livra à toute la rage long-temps concentrée que les deux scènes qui venaient de se passer lui avaient inspirée. Elle se rappela tout le cours de sa vie et tous les projets ambitieux qu'elle n'avait formés que pour les voir échouer. Elle avait désiré la mort de son époux âgé parce qu'elle s'était flattée d'un avenir plus heureux et plus indépendant, et cette mort avait été pour elle le signal de l'esclavage et de la nullité politique. Firley, qui plus qu'aucun autre avait obtenu sa faveur et une confiance sans borne, l'avait trahie. Désormais elle voulait se livrer tout entière à la haine et à la vangeance. Elle prononça les plus horribles imprécations sur la tête de Barbe Radziwill, de qui la mort pouvait seule assouvir sa fureur. Puis, s'adressant en es-

prit à sa mortelle ennemie, Anne de Mazowie, elle lui dit que c'était en vain qu'elle espérait que cette mort lui profiterait ; que ce n'était pas un trône que son inimitié lui réservait ; mais un second exil où elle pousserait vainement au ciel des cris de désespoir.

Quand la reine eut épuisé toutes les réflexions que la circonstance lui inspirait, elle secoua vivement sa sonnette d'argent et demanda la starostine Falczeska.

CHAPITRE IX.

La diète était terminée, cette diète une des premières dans l'histoire de la Pologne qui se soit séparée sans avoir pris aucune décision, exemple qui plus tard fut fréquemment suivi. Les magnats et les chevaliers étaient retournés dans leurs foyers pour attendre et pour préparer les événemens futurs. Le roi s'était, de son côté, rendu dans son château de Cracovie, sacrifiant à la nécessité le désir qui l'attirait à Wilna. Son humeur était changée. Des manières sombres et une sévérité impé-

rieuse avaient pris la place d'une conduite pleine d'enjouement et d'abandon. Il semblait qu'il eût résolu, puisque l'on doutait de la légitimité de son autorité, de l'exercer avec une double force. Le printemps renaissant ne ramena point avec lui les promenades et les fêtes que la rigueur même de l'hiver avait eu autrefois de la peine à interrompre. Sigismond-Auguste paraissait rarement en public, et les citoyens de Cracovie ne le voyaient plus qu'entouré de tous les attributs effrayans de la royauté : d'une garde nombreuse et d'une suite considérable de gentilshommes armés, ou bien sur le fauteuil de juge qu'à cette époque le roi avait coutume d'occuper lui-même dans les causes importantes. Il approchait rarement de l'aile septentrionale du château où sa mère tenait sa cour; et quand il y venait c'était pour lui consacrer le peu de minutes qu'une étiquette sévère exigeait de lui, tandis qu'il évitait avec soin tout rapprochement de confiance, que la reine semblait au contraire rechercher avec plus d'empressement que jamais. A la prière de

ses vrais amis, il avait donné au vaivode de Cracovie une sorte de satisfaction, mais avec une répugnance visible, une affabilité fière et des reproches fort durs pour les fautes dont le grand-maréchal s'était rendu coupable. Il paraissait être indifférent sur ce qui se passait dans le cœur de Pierre Kmita, sans s'embarrasser s'il était réellement satisfait ou s'il ne faisait que remettre à un autre moment l'expression de son mécontentement.

C'était là en effet ce que le grand-maréchal avait résolu. Il sentait que le moment était passé où il pourrait tenir tête au roi, et que ce qui était permis au sénateur entouré de ses frères ne serait plus dans un simple individu qu'un acte de rebellion. Une nouvelle diète était l'occasion qu'il attendait, et avec lui une foule de mécontens.

Le comte de Tarnow paraissait rarement à la cour et même dans la capitale. Il passait la plus grande partie de son temps dans le château-fort de la ville dont il portait le nom, et, de même que le grand-ma-

réchal rassemblait autour de lui à Wisniec plusieurs gentilshommes de la Grande-Pologne et même des Lithuaniens et des proches parens de la reine Barbe, les salons de Tarnow étaient remplis de nobles de la Petite-Pologne et de la Russie, circonstance que l'on ne manquait pas de faire remarquer au roi. Aussi l'ancienne confiance et le respect presque filial que le jeune prince avait accordés au généralissime avaient-ils fait place à de froids complimens. A la vérité il arrivait assez souvent que Sigismond-Auguste se rendait le soir, enveloppé d'un grand manteau, dans le palais de Saint-Christophe. Parfois aussi, quand on le croyait à Lobzow livré aux plaisirs de la chasse, passait-il au contraire plusieurs jours de suite à Tarnow; mais ces circonstances, si peu d'accord avec sa conduite publique, n'étaient connues que d'un très-petit nombre de serviteurs de confiance, qu'il avait assez bien choisis pour être sûrs qu'ils ne trahiraient pas son secret.

Parmi les confidens des démarches du

roi, se trouvaient évidemment le vaivode de Lublin, quoiqu'il continuât à paraître dans les appartemens de la reine-mère avec autant de tranquillité que s'il ne se fût senti coupable d'aucune action qui pût lui déplaire. Cependant les domestiques lombards de la reine Bonne ne trouvèrent plus l'occasion de gloser sur certains entretiens, entre quatre yeux, dans les momens alors réservés à d'autres personnes, c'est-à-dire à des individus dont l'entrée et la sortie se dérobaient même à la curiosité des courtisans, et de temps à autre, quoique fort rarement, à la prineesse de Mazowie. De son côté, le roi Sigismond fréquentait plus que jamais la maison de la princesse Anne, et, dans des entretiens pleins de confiance avec sa petite cousine, nom qu'il se plaisait à donner à Hélène, il oubliait les peines dont il était oppressé : son ancienne gaieté reparaissait sur son front et en chassait les nuages; et les discours enjoués, auxquels il n'osait plus se livrer au sein de sa cour, donnaient des ailes aux heures qu'il pas-

sait avec son aimable parente. Il témoignait aussi plus d'amitié à la mère d'Hélène ; il cherchait sa présence, qu'auparavant il fuyait, soit qu'il jugeât, par ce qu'il avait appris d'elle, que c'était à tort que sa conscience lui reprochait la conduite de son père envers elle, soit qu'il se persuadât qu'elle avait pour lui un attachement sincère. Nous apprendrons plus tard jusqu'à quel point ses espérances étaient fondées à cet égard. Le roi était souvent accompagné dans ses visites par Firley et par Zebrzydowski, qui, après un court séjour dans son diocèse, était revenu à la cour, et qui faisait alors, avec le maréchal, le vice-chancelier Szydlowiecki et l'évêque de Cracovie, partie du conseil privé du roi.

Ce fut ainsi que s'écoula le printemps et une partie de l'été. Le vingt-neuvième anniversaire de la naissance du roi, qui était venu au monde le premier août, approchait. Un jour, vers le coucher du soleil, deux jeunes cavaliers, avec une suite peu nombreuse, remontaient lentement les bords

de la Vistule, pour accorder un peu de repos à leurs chevaux, et jouir de l'air frais du soir qui ridait les eaux du fleuve. Le plus âgé des deux cavaliers paraissait ralentir à regret son pas, et retarder ainsi de quelques minutes son arrivée au but de son voyage. Ses yeux perçaient l'espace, comme s'ils eussent cherché dans l'éloignement un objet qu'ils avaient malgré eux abandonné. Déjà le soleil avait disparu sous l'horizon, et les murs du château royal qui s'élevaient au-dessus du mont Wawel, ainsi que les clochers des soixante-dix églises de la capitale, se peignant dans le ciel pourpré du crépuscule. Le jeune homme, après avoir jeté à son compagnon un coup-d'œil interrogatif accompagné d'un sourire, se préparait à lâcher la bride à son cheval, quand le plus jeune lui dit :

« Nos chevaux sont reposés, mon cousin Hippolyte, mais je ne le suis pas : la chaleur m'a harrassé, et ma langue est attachée à mon palais. Mettons pied à terre pour quelques instans. Vois donc, voici sur la gauche un gazon délicieux arrosé

par la rivière et ombragé par des ormeaux touffus : fais ouvrir le panier aux provisions. En vérité, je ne saurais aller plus loin sans avoir un peu mangé et bu. »

Hippolyte écouta avec un peu d'humeur la proposition de son cousin Stanislas ; mais quand il vit des gouttes de sueur découler de son front, d'ordinaire si brillant de santé, mais que la fatigue avait pâli, il se rendit à son désir : tous deux se couchèrent sous les arbres, et les domestiques leur servirent un repas auquel Hippolyte lui-même, malgré ses premiers refus, ne laissa pas de faire honneur ; mais tout en satisfaisant son appétit, il tenait sans cesse les yeux attachés au côté de l'horizon où les édifices de la ville de Cracovie se perdaient de plus en plus dans l'ombre, et le sourire de l'espérance ne quittait pas ses lèvres. Stanislas tenait au contraire ses regards tristes fixés sur les flots qui coulaient dans un sens opposé à celui qu'il suivait, comme s'il eût désiré de les imiter. Dans la profonde rêverie à laquelle il était livré, il eût été difficile de reconnaître

le jeune enfant plein de gaieté dont les tours malins avaient plus d'une fois déridé le front sévère de son père.

« Ne trouves-tu donc aucun plaisir, Stanislas, demanda Hippolyte, à revoir Cracovie, et cela dans une position toute autre que la première fois? Songe que tu n'es plus un enfant sans conséquence, mais un beau page à justaucorps brodé et à manteau bordé de franges. »

« Aucun, répondit Lacki; et après un silence pendant lequel il posa à côté de lui sa coupe encore pleine, comme s'il avait oublié le motif qui la lui avait fait prendre en main, il ajouta : Quand je vois ces toits menaçans et ce sombre château, dont les tours noirâtres touchent presque aux nuages, il me semble que le malheur habite derrière ces murs, et que le ciel regarde avec colère ces tours si orgueilleuses. »

« On voit bien que tu es un Lithuanien, reprit en riant Boratynski. Tes compatriotes ne veulent point entendre parler de notre belle capitale, et préfèrent à tout leur

ville de Wilna avec ses maisons de bois. Quant à la teinte noirâtre que tu reproches au château, ce n'est pas sa faute, mais celle de l'heure; si tu le voyais au moment où le soleil se lève, tu admirerais ses grandes fenêtres en ogives, renvoyant les rayons du jour, et le toit doré de la chapelle funéraire des Jagellons, se répétant dans les eaux du fleuve. »

L'enfant répondit d'un ton vague, et comme si les paroles eussent échappé à son insu de sa bouche :

« Tu as raison, l'éclat du matin se passe promptement, et la nuit le remplace; mais l'éclat du matin éclaire souvent la tombe. »

« Stanislas, mon cher Stanislas, s'écria Hippolyte en lui prenant la main d'un air compatissant, qu'est-ce que tu éprouves? Je ne t'ai jamais vu comme cela, quoique tu sois bien changé depuis la blessure que l'aurochs t'a faite. Serait-il possible que t'a guérison n'eût pas été complète? Souffres-tu encore?»

« Non! oh non! répondit Lacki vivement; puis il ajouta en baissant la voix :

Et cependant.... Oui.... Ne me fais pas de questions, mon cousin, surtout pas en ce moment ; l'aspect de cette ville me serre le cœur. Il me semble qu'avant d'y arriver la mort nous attend. »

— « Tu es malade, Stanislas. Notre long voyage, pendant la chaleur du jour, t'aura-t-il fait du mal ? Dans ce cas, je me reprocherais bien la promptitude intéressée qui m'a poussé en avant sans songer à toi ; mais il est vrai que depuis cette promenade dans le bois, tu es parfois si grave, et l'instant d'après d'une gaieté si extraordinaire, que je ne sais que penser du malheur qui a envoyé cet animal furieux au-devant de toi. »

— « Un malheur ! n'appelle pas un malheur l'événement qui m'a procuré la plus douce sensation que j'aie éprouvé dans ma vie encore si courte.... Je veux dire la satisfaction d'avoir rempli les devoirs d'un fidèle serviteur. »

— « S'il en est ainsi, prends courage. Pourquoi veux-tu obscurcir les belles années de ta jeunesse par une noire hypochondrie ?

Laisse-la aux années qui suivront. Le temps n'arrive que trop tôt, crois-moi, où l'on a à combattre de véritables malheurs. Viens, la nuit approche, et ce lieu ne convient point à l'humeur triste où tu es. »

« Le temps n'arrive que trop tôt, répéta Stanislas en se relevant lentement de dessus le gazon. Hélas ! oui, bien plus tôt souvent qu'on ne le pense ! »

Il parlait encore, quand une femme se présenta derrière les arbres. Elle paraissait être une paysanne ; mais son costume n'était pas celui des environs de la capitale. Elle portait un vêtement qui ressemblait un peu aux redingotes des hommes d'aujourd'hui, ce qui, joint au mouchoir blanc qui lui couvrait le bas du visage jusqu'au dessus de la bouche, donnait à sa mise du rapport avec celui des femmes de la Podlasie. Le peu que l'on voyait de ses traits indiquait un âge avancé, et la couleur foncée de sa peau une origine étrangère et peut-être égyptienne. Elle s'approcha des voyageurs, et, les saluant selon l'usage en leur faisant la révérence et leur

touchant le genou, elle leur demanda, d'une voix que la couverture de sa bouche rendait presque inintelligible, un morceau de pain et une goutte d'eau, parce que, disait-elle, elle n'avait rien pris de toute la journée. Quoique Hippolyte fût pressé, il offrit à la vieille femme les restes de son petit repas, et lui versa une coupe de vin. Elle l'acheva d'un seul trait, et dit ensuite à Hippolyte, qui voulait aller rejoindre ses domestiques et ses chevaux qui l'attendaient sur la route :

« Veuillez rester un petit moment, mon Seigneur. Ce n'est pas l'usage de mon peuple de rien prendre sans payer. A dire vrai, je n'ai ni or ni argent, ni même du cuivre à vous offrir; mais je puis vous rendre vos bienfaits en vous donnant une petite preuve de mon art : car je sais lire dans l'avenir. »

Hippolyte n'avait nulle envie de prêter l'oreille à une proposition si intempestive; mais Stanislas, passant tout à coup de sa tristesse à la vivacité naturelle à son âge, pria son cousin avec tant d'instance de s'ar-

rêter un moment que Boratynski finit par y consentir.

« Je vais donc commencer par vous, mon beau jeune homme, dit la vieille, puisque vous ne dédaignez pas les arts de l'Égypte comme tant d'autres, qui n'apprendront que trop tôt pour leur malheur combien ces arts sont infaillibles. Veuillez donc me donner cette petite main si blanche qui, à ce qu'il me paraît, n'a porté encore que la queue et le miroir et qui ne sait pas manier le sabre. »

Stanislas lui abandonna sa main en rougissant et un peu piqué de son observation.

« Quels beaux traits! quelles lignes superbes! murmura la prophétesse entre ses dents. Mais que vois-je? le nœud d'amour est déjà serré. Ah! ah! mon jeune monsieur. Vous vous êtes conduit bravement, il faut en convenir; et, ajouta-t-elle d'un ton plus bas, vos pensées s'adressent assez haut; cette croix que vous voyez par ici indique une dame d'un rang fort élevé, ou, comme on avait coutume de dire autrefois,

une dame qui commande à des terres et à des sujets..... Vraiment voilà un jeune homme d'un cœur bien magnanime.... Attendez encore un moment, continua-t-elle en retenant la main que Stanislas dépité s'efforçait de lui arracher. Encore un moment, mon petit bijou. Que ces lignes sont bien enlacées! C'est dommage seulement que la ligne de vie soit deux fois interrompue. Voyez-vous : d'abord ici, tout près de la croix : on dirait que cela est déjà passé et que vous vous êtes exposé à un grand danger pour la dame que cette croix indique. Courage donc, mon jeune monsieur! courage! seulement prenez garde. Ne risquez pas trop : car, voyez-vous, à la seconde interruption la ligne de vie disparaît tout-à-fait, et c'est encore pour la dame de vos pensées. Prenez garde, prenez garde, vous dis-je; il y a des monstres plus dangereux que les aurochs et les ours. »

Lacki réussit enfin à se délivrer des mains de la vieille, et pour cacher le saisissement qu'il avait éprouvé en entendant l'allusion qu'elle avait faite à ce qui s'était passé ainsi

qu'à ses prédiction pour l'avenir, il engagea Hippolyte, qui attendait avec impatience, à se faire dire à son tour la bonne aventure. A ces mots, la vieille femme jeta les yeux vers le rivage, auquel une barque à demi cachée par les arbres venait d'aborder, après quoi elle s'écria d'une voix glapissante :

« Pour celui-là je n'ai plus rien à lui dire; son sort lui a déjà été annoncé : un bâton de pèlerin, une crosse d'évêque ou une houlette ; n'est-il pas vrai, Monsieur? »

Cette voix et ces paroles rappelèrent à Hippolyte un des momens les plus affreux de sa vie. Il tira le sabre, et courut à la sibylle en criant :

« Monstre de l'enfer! »

Mais la bohémienne, se jetant précipitamment dans la barque, qui s'éloigna à l'instant même du rivage, répondit d'un air moqueur :

« Hâtez-vous d'arriver à la ville ; je vous y suivrai de près, aussitôt que j'aurai fait ma récolte de simples dans les cavernes des monts Karpathes! »

La voix et le rire de la vieille retentit long-temps encore à leurs oreilles; et quand ils furent remontés sur leurs chevaux, Stanislas demanda à son cousin s'il connaissait cette femme. Sur sa réponse affirmative, l'enfant reprit :

« Ne t'avais-je pas dit, cousin Hippolyte, qu'avant que nous n'entrassions dans cette sombre ville la mort viendrait au-devant de nous? Si ce n'est pas la mort, c'est du moins sa messagère. »

Les cavaliers achevèrent leur route avec tristesse, et presque sans parler. Le crépuscule était devenu une nuit obscure lorsqu'ils arrivèrent au pied de la montagne du château; mais les nouvelles dont Hippolyte était porteur ne souffraient aucun délai. Il se rendit sur-le-champ dans les appartemens du roi, où il apprit que sa majesté était absente. Dans l'incertitude où cet avis le jeta sur ce qu'il avait à faire, le maréchal de la cour passa devant lui d'un pas pressé, mais s'arrêta tout d'un coup quand il l'eut reconnu.

« Vous voilà donc de retour! dit-il avec

une affabilité à laquelle Hippolyte ne s'attendait pas de sa part ; soyez le bien venu à Cracovie. J'espère que vous y resterez plus long-temps cette fois, car je ne pense pas que vous ayez envie de vous en faire exiler de nouveau. Le roi attendait avec impatience la nouvelle que sans doute vous lui apportez. »

« C'est une raison de plus pour que je me presse, répondit Boratynski ; et je vous prie, Monsieur le vaivode, de me dire où je pourrai trouver sa majesté. »

« Le roi, dit Firley avec un peu d'embarras, est, je crois, à Lobzow. »

— « Permettez donc que je vous fasse mes adieux, afin de remplir dès cette nuit les devoirs qui me sont imposés. »

« Cela est inutile, reprit le maréchal de la cour en secouant la tête ; il serait possible que vous manquassiez le roi, et il vaut mieux que vous l'attendiez ici, où il arrivera bien certainement demain matin avant déjeuner. « Puis voyant que le jeune homme paraissait encore balancer, il ajouta : « Je prends sur moi la responsabi-

lité du retard, et je ne manquerai pas de faire connaître en temps et lieu votre exactitude. »

Il s'éloigna à ces mots, et laissa le jeune Boratynski le cœur bien plus léger qu'auparavant.

La reine Barbe, étant arrivée, après un voyage très-rapide, sous une forte escorte, et dans un demi-incognito, au château royal de Janowice, situé dans le palatinat de Sandomir, avait fait venir Hippolyte en sa présence, et lui avait appris qu'elle l'avait choisi pour instruire le roi de son retour et lui porter une lettre de sa part. En lui remettant cette lettre, elle lui avait dit que c'était pour être plus sûr de la promptitude de son messager qu'elle lui confiait cette mission. Boratynski crut devoir lui faire observer, qu'éloigné de la capitale par l'ordre du roi, il craignait d'y reparaître, à moins que ce ne fût à la suite de sa maîtresse et dans l'exécution de ses devoirs.

« La commission que nous vous donnons fait aussi partie de vos devoirs, reprit Barbe,

et il faut que vous vous sentiez bien coupable, puisque vous posez vous-même un terme si éloigné à votre exil. Efforcez-vous de regagner la faveur du roi. »

Hippolyte n'avait pas encore achevé ses préparatifs de voyage quand son cousin Stanislas vint le trouver, et lui dit avec un visage triste qu'il avait été nommé pour l'accompagner :

« Et cela te fait presque pleurer, dit Hippolyte ; n'aimes-tu donc pas à voyager avec moi ? »

— « Avec toi, mon cousin Hippolyte ? Oh ! oui ; mais pas pour aller à Cracovie. J'ai une répugnance invincible pour cette ville, et sans que je puisse dire pourquoi. Je l'ai même dit à la reine, et je l'ai priée de me permettre de rester auprès d'elle à Janowice. Elle allait m'accorder ma demande quand par hasard elle jeta les yeux sur madame la trésorière, qui sourit d'un air moqueur, par quelques motifs que je ne comprends pas. Alors la reine fronça ses beaux sourcils, et me dit : Jeune homme, c'est par l'obéissance qu'on montre le mieux

son dévouement. On n'a pas toujours l'occasion de se jeter témérairement au-devant des cornes d'un aurochs. Ainsi il faut te contenter, jusqu'à ce qu'elle se présente de nouveau, de remplir des devoirs journaliers. Elle avait l'air si sombre, et prononçait ces mots d'un ton si sévère que je ne l'ai jamais vue comme cela. Voilà donc la récompense de l'attachement! ajouta-t-il avec fierté. Je ne me vante pas de ce que j'ai fait; mais cela n'est pas bien que de s'en moquer et de me refuser ma prière pour faire plaisir à madame la trésorière, qui ne donnerait pas un seul de ses faux cheveux pour sauver dix fois la vie de sa maîtresse. »

« Il me semble, dit Hippolyte en souriant, que la récompense de ton courage ne s'est pas fait attendre, récompense pour laquelle plus d'un prince et d'un chevalier aurait soutenu un pareil combat. »

« Quelle récompense? » demanda Stanislas d'une voix incertaine et en rougissant.

« Ne le sais-tu vraiment pas, mon cousin?

Il m'avait pourtant semblé que, quoique évanoui, tu t'en étais fort bien aperçu. »

A ces mots le jeune homme sortit en courant, et alla presser les préparatifs d'un départ auquel il ne pensait qu'avec douleur. Quant à Boratynski, ce n'était pas sans une vive inquiétude qu'il entreprenait ce voyage ; car il connaissait la vivacité du roi, et ce ne fut que l'accueil gracieux du vaivode de Lublin qui lui rendit un peu de courage : car le court séjour qu'il avait fait à la cour avait suffi pour lui apprendre que le visage des serviteurs y réfléchit l'humeur du maître.

FIN DU TOME TROISIÈME.

Hippolyte Boratynski,

OU

LA POLOGNE

SOUS LE RÈGNE DE SIGISMOND-AUGUSTE II.

PARIS. — IMPRIMERIE DE COSSON,
RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9.

HIPPOLYTE
BORATYNSKI,

OU

LA POLOGNE

SOUS LE RÈGNE DE SIGISMOND-AUGUSTE II;

LIBREMENT TRADUIT DE L'ALLEMAND

DE A. BRONIKOWSKI,

PAR JEAN COHEN.

TOME QUATRIÈME.

PARIS,

MAME ET DELAUNAY-VALLÉE, LIBRAIRES,

RUE GUÉNÉGAUD, N° 25.

1828.

Hippolyte Boratynski,

OU

LA POLOGNE

SOUS LE RÈGNE DE SIGISMOND-AUGUSTE II.

CHAPITRE PREMIER.

Il y avait encore une personne à Cracovie de qui Hippolyte avait un pardon à réclamer, et la pensée à la fois délicieuse et inquiétante qu'il allait revoir Hélène, et qu'il lirait peut-être sur son visage le souvenir de la faute dont il s'était rendu coupable, éloigna le sommeil de ses yeux fatigués, et le chassa du lit dès les premiers rayons du jour. Il s'approcha de celui sur lequel Stanislas dormait encore, et remarqua qu'il était agité de songes in-

quiets. Il jetait les bras autour de lui comme s'il eût cherché à écarter un ennemi qui l'attaquait. Des gouttes de sueur brillaient sur ses joues enflammées, et ses lèvres remuaient d'un mouvement convulsif.

« Va-t-en..... Loin d'ici, prononça-t-il de cette voix indistincte d'une personne qui parle dans son sommeil. Va-t-en, dis-je... Ce n'est que par-dessus mon corps que tu pourras arriver à..... » Ici les paroles se changèrent en un murmure inintelligible. Puis, tout à coup, il s'écria : « Va-t-en, te dis-je ; je ne te crains pas, quoique tes cornes brillent comme de l'acier poli. Voici mon sein. C'est par ici qu'il faut diriger tes coups, pas par là ; ne lance pas de ce côté ton écume envenimée. C'est bien. Ah! la ligne de vie est interrompue deux fois ; maintenant elle est tout-à-fait coupée..... C'est bien : ce baiser me rafraîchit, il remet du baume dans mon sang..... Pauvre Stanislas !... pauvre père ! Adieu, mon père ! »

Hippolyte était sur le point de réveiller son cousin pour faire cesser un état si pé-

nible, quand Stanislas poussa un profond soupir, tourna la tête du côté du mur, et se rendormit d'un sommeil plus paisible.

C'est l'aventure de la forêt, dit Boratynski en lui-même, qui l'occupe dans ses songes; de même que, pendant la veille, il y pense beaucoup plus qu'il ne le devrait pour son repos. Cet événement a singulièrement troublé sa jeune existence, et a changé avant le temps l'enfant si gai en un jeune homme pensif et soucieux. Il dit que les cornes de l'aurochs l'ont jeté à la porte du paradis; qu'elles lui ont fait éprouver un avant-goût de la félicité suprême, et que, retourné sur la terre, elle lui avait paru toute différente de ce qu'elle était auparavant. Pauvre Stanislas, dis-tu toi-même, et tu as bien raison. Pauvre Stanislas! l'arbre de ta vie porte des fleurs avant le temps. Puisse la gelée ne pas les détruire avant qu'elles ne donnent des fruits. Le mien est en fleurs aussi, et j'ignore si jamais il en portera. »

Ces tristes réflexions oppressèrent tellement le cœur d'Hippolyte, qu'il voulut

sortir de chez lui pour respirer le grand air. Il traversa plusieurs passages encore déserts pour arriver à la partie orientale du château, où il comptait se placer sur un balcon construit au-dessus de la porte. Il n'y était pas encore arrivé, quand un son désagréable, comme celui d'un animal qui se plaint, frappa son oreille. L'instant d'après, il entendit les pas de quelques hommes qui marchaient vite, mais avec précaution, et en tournant un des coins de la galerie, il vit devant lui le médecin de la reine-mère, maître Léonard Monti. Il était suivi de près de son secrétaire Assano, portant sous son bras gauche un coffret ressemblant aux pharmacies portatives dont, à cette époque, tous les docteurs étaient munis. Sous le bras droit, il avait un objet recouvert de son manteau, qui paraissait avoir de la vie et se défendre.

Dans le premier moment, l'Italien voulut passer promptement devant Boratynski; mais il jugea ensuite qu'il était trop près de lui pour pouvoir se dispenser de le saluer. Il s'arrêta donc, et adressa quelques

mots à Hippolyte, qui lui rendit sa politesse. Pendant cette courte conversation, l'objet porté par le Napolitain se montra de plus en plus inquiet; il finit par lui échapper, et se mit à courir en aboyant et en grognant. C'était un chien assez gros; mais qui n'était d'aucune de ces espèces qui d'ordinaire obtiennent la faveur des habitans des demeures royales. Il était commun et presque laid. Il rampa aux pieds d'Hippolyte, et se mit à les caresser comme pour implorer son secours. Le médecin jeta un regard plein d'humeur à son serviteur, et dit en souriant à Hippolyte :

« On dirait que ce chien prévoit le sort qui l'attend; je le destine à des expériences anatomiques. Dans un traité qui m'est tombé sous les yeux, il n'y a pas longtemps, on prétend que certains organes de cette espèce d'animaux se rapportent à ceux qui se trouvent dans le corps de l'homme; je désire, d'après cela, en faire la comparaison : car si l'hypothèse de mon collègue se trouve être conforme à la vérité,

il pourra en résulter de grandes facilités pour le traitement de certaines maladies. »

Le sort du pauvre animal et la confiance qu'il paraissait mettre dans la compassion d'Hippolyte, avaient en effet excité cette compassion. Il se pencha sur le chien tremblant, et risqua une prière en sa faveur ; mais le médecin feignit de ne pas l'entendre, et s'excusant sur ses occupations, qui ne lui permettaient pas de s'entretenir plus long-temps avec M. Boratynski, il fit un signe à son secrétaire, qui s'empara de nouveau de sa victime, après quoi ils s'éloignèrent tous les deux avec le chien, qui ne cessa de tourner la tête du côté de notre héros que lorsqu'il l'eût entièrement perdu de vue.

La matinée était déjà assez avancée, et aucun bruit, point d'allées et venues des valets n'annonçaient la prochaine arrivée du monarque. L'impatience d'Hippolyte était à son comble ; il rentra dans son appartement, dit à son domestique de venir le chercher aussitôt que le roi

serait arrivé, puis il descendit à la hâte avec Stanislas la montagne de Wawel, et se dirigea vers la maison habitée par la vaivodine de Podolie. En s'approchant de cette maison, ils entendirent par la fenêtre du rez-de-chaussée les voix de plusieurs personnes qui s'entretenaient ensemble. Hippolyte ne songea qu'à regret qu'en revenant d'un voyage de plusieurs mois, il allait, dans leur première entrevue, trouver son amante entourée d'indifférens et peut-être de malveillans ; mais il était trop tard pour reculer, et il s'approcha de la maison, devant la petite porte de laquelle il vit une foule de domestiques tenant des chevaux superbes, mais couverts de sueur et de poussière, et qu'ils emmenaient par la bride.

En arrivant dans le salon, les deux cousins y trouvèrent une réunion illustre et nombreuse. La belle Hélène, assise à une table servie, offrait à ses convives, échauffés de leur course, toutes sortes de rafraîchissemens. Auprès d'elle se trouvaient le roi, André Zebrzydowski, évêque de

Cujavie, et quelques autres seigneurs de la cour et de la suite du monarque. A une petite table placée de côté, et également servie, était assis Jérôme Sabinus, archidiacre de Cracovie et médecin du roi. Hélène fut la première qui remarqua l'entrée de notre héros. Une rougeur subite, et la distraction avec laquelle elle répondit à une demande qu'on lui adressait, en offrirent la preuve. Les regards du roi se tournèrent aussitôt vers la porte, et se dirigèrent ensuite vers la jeune personne effrayée. Se levant de sa place, Sigismond s'avança avec un air d'amitié vers le jeune homme, et lui dit à demi-voix :

« Vous venez apparemment de Janowice ? Votre maîtresse se porte-t-elle bien ? Vous vous êtes bien pressé, et nous vous en remercions. »

Charmé à la fois et ému, Hippolyte répondit :

« Sa majesté est arrivée en parfaite santé au terme de son voyage : tout le reste est contenu dans cet écrit.... »

« Pas à présent, dit le roi en lui faisant

signe de cacher la lettre qu'il apportait. Pour le moment, l'agréable nouvelle que vous nous avez donnée verbalement nous suffit. Mais, ajouta-t-il, nous ne sommes pas chez nous, et il est convenable de nous excuser auprès de notre aimable hôtesse de la liberté que nous avons prise en recevant notre courrier en sa présence. Puis continuant d'un air enjoué, il dit à Hélène, dont l'œil était toujours baissé : Nous vous présentons un jeune cavalier qui, après quelque temps d'absence, est revenu à la capitale, où la nouvelle qu'il apporte mérite bien un accueil favorable, quand même il y aurait quelque petite chose à redire à sa personne. Souhaitez-lui donc la bien-venue pour l'amour de nous, si vous ne voulez pas le faire autrement. Nous croyons pouvoir vous garantir qu'il sera bien sage à l'avenir : car les rapports qu'on nous a faits sur lui sont très-avantageux ; et puisque nous lui pardonnons, il faudra bien que vous le fassiez, soit que vous le vouliez ou non. »

L'œil humide d'Hélène se tourna avec

émotion et reconnaissance vers le bon prince. Le cœur d'Hippolyte était rempli de joie, de honte et de gratitude. Entraîné par ces sentimens il se jeta à genoux, et porta une des mains du roi à ses lèvres. Hélène regarda en silence tantôt son royal ami, tantôt son fiancé pénitent, et elle s'empara de l'autre main de Sigismond. Pendant quelques momens le monarque leur permit de se livrer à leurs sentimens, puis il retira ses deux mains, et s'écria en s'éloignant :

« *Alla mal' ora!* On s'aperçoit vraiment que ce jeune homme est depuis long-temps au service des dames, tant ses gestes sont expressifs... Mais le jour n'est pas encore assez avancé pour de pareilles scènes, et la sensibilité, qui fait un fort bon effet le soir, ne vaut rien pendant le déjeuner. Allez, Mademoiselle, veuillez prendre soin que nos compagnons de voyage ne manquent de rien, pendant que nous disons quelques mots à ce jeune gentilhomme, qui a bien plus de droits à notre faveur que son parent. »

Le roi s'approcha à ces mots de Stanislas, qui se tenait de loin, les yeux baissés, comme si une conscience coupable lui eût enlevé en présence de son maître tout son courage et toute sa gaieté. Il posa la main sur l'épaule de l'enfant, et dit d'un ton d'enjouement, mais qui devint peu à peu amical et sérieux :

« On ne nous a pas laissé ignorer, Monsieur, tout ce que nous vous devons. Nous ne sommes pas assez riche pour vous payer le trésor que vous nous avez conservé; mais prenez toujours ceci, ajouta-t-il en ôtant une chaîne d'or de son cou pour la passer à celui de Stanislas tremblant, et portez-le désormais comme une marque de la reconnaissance et de la faveur de votre roi... Mais pourquoi tremblez-vous? Pourquoi baissez-vous les yeux? Nous ne sommes pas, certes, d'un aspect aussi effrayant que cet aurochs, et nous avons pour vous de meilleures intentions. Continuez, Stanislas, à vous conduire avec dévouement et fidélité, et vous ferez oublier les fautes dans lesquelles votre père est tombé; le château

des starostes de Pinsk n'aura de long-temps d'autres maîtres que les Lacki. »

Si le visage du page n'avait pas été en ce moment tourné vers la terre, on aurait pu y lire tout autre sentiment que celui de la joie. Il couvrit de baisers la main du roi ; mais des larmes y tombèrent aussi, et il quitta la salle avec des sanglots convulsifs.

« Voilà un étrange enfant, dit Sigismond étonné. Est-il toujours ainsi quand il n'a point de taureau à combattre ? »

En ce moment la princesse Anne se présenta dans l'assemblée, et son arrivée interrompit la conversation qui s'était liée entre les amans, lesquels ne paraissaient pas fort désunis.

« Permettez-nous, illustre cousine, dit le roi en allant au-devant d'elle et en montrant de la main Boratynski, qui faisait une profonde révérence, que nous vous amenions un nouveau convive que notre présence a conduit chez vous. Il ne vous est pas inconnu, et il suffira par conséquent pour sa recommandation que nous vous le nommions comme un brave gentilhomme

et un serviteur qui nous est particulièrement précieux. »

« Une pareille distinction de la bouche de Votre Majesté, répondit Anne avec un sourire équivoque, pourrait faire honneur à des hommes d'un rang plus élevé, et M. le Castellanic permettra sans doute à celle qui l'a connu dès sa plus tendre enfance d'y ajouter le souhait qu'il s'en montre toujours digne. »

« Il fera sous vos yeux le premier essai de ses forces, reprit le roi un peu plus sèchement : car nous avons l'intention de le retenir dans la capitale pour la fête de notre anniversaire. Vous ne refuserez pas sans doute de rester, mon cher Castellanic, si nous chargeons un autre messager de porter votre réponse. Celle qui vous a envoyé ne sera pas fâchée de recevoir les détails de cette fête de la bouche d'un témoin oculaire, et d'ailleurs cela vous procurera l'occasion de voir votre frère, le digne staroste de Samborz, que nous attendons ces jours-ci à Cracovie. »

Après avoir parlé ainsi le roi fit un salut

cérémonieux à la princesse de Mazowie, un autre plus familier à Hélène, et s'éloigna avec les personnes de sa suite. Hippolyte s'était joint à elle. Son cœur nageait dans la joie. Les fleurs de l'arbre de sa vie, que naguère il regardait avec inquiétude, répandaient autour de lui le plus doux parfum, humectées qu'elles étaient de la céleste rosée de l'espérance. Il s'avançait d'un pas léger quand le roi l'appela auprès de lui pour lui demander à demi-voix des détails sur bien des choses qui auraient eu peu de prix aux oreilles d'un tiers, mais sur lesquelles Hippolyte fut assez heureux pour pouvoir lui donner les renseignemens les plus satisfaisans. Le sentiment du bonheur dont son propre cœur était rempli le mettait dans la position la plus favorable pour répandre par ses discours la joie dans celui du roi; et quelques-uns des seigneurs de la suite du monarque, en voyant la condescendance avec laquelle il traitait le jeune Boratynski, ne purent s'empêcher de faire quelques observations sur la distinction particulière que sa majesté témoignait

à un jeune homme naguère exilé et disgracié.

Le cortége s'avançait ainsi lentement ; il avait dépassé la porte extérieure du château, et suivait le chemin qui, en s'élevant graduellement, montait jusqu'au sommet de la montagne, où le palais lui-même est situé, quand tout à coup on vit accourir un gros chien qui venait la tête baissée et la queue entre les jambes. Quelques-uns des assistans crièrent que l'animal était sans doute enragé, et s'apprêtèrent soit à se défendre, soit à fuir. Dans le premier moment d'effroi, qu'il est permis même à un héros d'éprouver en présence d'un chien enragé, le roi mit la main à son sabre ; mais l'animal s'arrêta subitement dans sa course et se mit à ramper humblement aux pieds du jeune Boratynski, qui ne tarda pas à le reconnaître. Il se roula par terre avec un faible gémissement, en fixant les yeux sur Hippolyte d'un air de reproche, et comme pour se plaindre de ce qu'il ne l'avait pas secouru. Puis il fut saisi de mouvemens convulsifs, et au bout de quelques

instans il demeura étendu sans vie sur le pavé.

« Ce chien paraissait vous connaître, dit Sigismond à Boratynski; quelle peut avoir été la cause de sa mort? »

Une inquiétude dont il ne put se rendre compte ferma la bouche d'Hippolyte; mais le docteur Sabinus dit qu'il lui semblait que l'animal avait pris un poison corrosif; à ces mots le roi se montra fort courroucé.

« Nous ne voulons pas, dit-il, que l'on commette de pareilles cruautés ni sur les animaux ni sur les hommes; nous ne voulons pas même que des remèdes secret d'aucune espèce soient introduits dans notre château. Tâchez donc, M. l'Archidiacre de découvrir le fond de cette affaire, et instruisez-nous de ce que vous aurez appris Le meurtre d'un chien même n'est pas indigne de l'attention d'un père de famille.

CHAPITRE II.

Deux jours s'étaient écoulés dans les préparatifs qui précèdent une grande fête, et qui cette fois exigèrent d'autant plus de soins que le genre des réjouissances était nouveau peur le pays, et mettait en jeu l'esprit et l'imagination de tous ceux qui devaient y prendre part. Depuis long-temps les bals masqués étaient connus en Italie, mais la reine Bonne les avait la première introduits en Pologne. Tant que son mari avait vécu, son âge avancé et son peu de penchant pour les plaisirs avaient borné la reine à de faibles essais en ce genre. Cette

fois elle avait résolu de faire voir à la cour une véritable mascarade italienne dans tout son éclat, et avec tout le bruit et la folle gaieté qui l'accompagnent. Le maréchal de la cour, Jean Firley, qui avait voyagé dans tous les pays de l'Europe et qui avait assisté aux brillantes fêtes des cours de Florence et de Saint-Germain, fut chargé de l'ordonnance de celle-ci. Il s'en acquitta à la satisfaction générale, et fut d'autant plus charmé de la commission qui lui avait été confiée qu'elle lui procura de fréquentes occasions de voir la reine-mère, et de faire des efforts pour regagner une faveur à laquelle il attachait, à la vérité, moins de prix qu'autrefois, mais dont néanmoins il regrettait pour plus d'un motif de se voir privé.

De même que les autres personnes invitées, qui devaient se réunir le soir dans les salons et les jardins du château de Lobzow, Hippolyte Boratynski venait de recevoir le costume qui lui avait été destiné : c'était celui d'un dignitaire de la cour de Byzance. Il éprouva de la reconnaissance pour le

choix que le vaivode de Lublin avait fait pour lui, puisque le masque sous lequel il allait paraître lui donnerait de fréquentes occasions de s'approcher d'Hélène Odrowonz, qui devait jouer le rôle d'une princesse de la famille impériale. Il examinait le costume étalé sur une chaise, quand un domestique vint lui annoncer la visite du noble castellan de Belsk. Surpris de ce qu'un sénateur qu'il ne connaissait pas, et qui avait plus de quatre-vingts ans, se présentât ainsi chez lui, il s'approcha de la porte pour aller le recevoir. Cette porte s'ouvrit, et, au lieu du vieillard orgueilleux et morose qu'il s'attendait à voir, Hippolyte se sentit serré dans les bras de son frère Pierre. Tous deux s'abandonnèrent pendant assez long-temps au plaisir d'être réunis, et ce fut le plus jeune qui le premier, se rappelant tous les motifs de plainte que son frère pouvait avoir contre lui, se dégagea de ses bras, et balbutia, les yeux baissés, quelques mots de justification.

« Sois tranquille, Hippolyte, dit Pierre en souriant. Puisque le roi et la demoiselle

Hélène t'ont pardonné, il faut bien que j'en fasse autant, et, quoique l'on doive avouer que ton bonheur a été plus grand que tes mérites, ce ne sera pas ton frère qui t'empêchera d'en profiter : car sache, mon ami, que le sort fait plus pour toi que tu ne penses. »

— « Oui, certes, le sort a beaucoup fait pour moi en me donnant un frère comme toi, et en me permettant aujourd'hui de te revoir. Quelle agréable surprise ! Au lieu du vieux castellan de Belsk, qu'on m'avait annoncé, sans doute par erreur, je vois paraître mon cher staroste de Samborz, et, au lieu de l'ennuyeuse conversation de ce triste vieillard, je jouis des embrassemens d'un tendre frère. »

— « Le castellan de Belsk n'est ni si vieux ni si triste que tu le dis ; il est plus âgé et plus calme que le staroste de Zamborz, j'en conviens ; mais il ne se croit pas plus ennuyeux, et il lui est tendrement attaché. Mais, afin que tu me comprennes mieux, je vais te dire ce qui m'est arrivé ce matin. Empressé de présenter à sa majesté,

tant en mon propre nom qu'en celui des seigneurs de la Petite-Pologne et de la Russie qui m'accompagnaient, mes félicitations sur l'anniversaire de sa naissance, je ne me suis donné le temps en arrivant que de changer mes habits de voyage contre un costume plus décent, et je me suis rendu sur-le-champ dans les appartemens du roi. A mon grand étonnement, je les ai trouvés vides et fermés, et un valet de chambre me dit que sa majesté recevrait le sénat et la noblesse dans les appartemens de sa mère. Je m'y transportai donc, et j'étais à peine arrivé dans la salle d'audience quand la royale veuve parut. Elle s'avança sur-le-champ vers moi, et me dit, avec cette affabilité et cet enjouement avec lesquels elle sait si bien cacher ce qui se passe dans son cœur : Nous devons bien de la reconnaissance à notre fils de ce qu'il nous a procuré l'occasion de prouver l'estime que nous faisons d'un si brave seigneur en lui annonçant le prix qu'il a accordé à ses services. Le roi, avec l'approbation de son conseil, vous confère le siége vacant du

castellan de Belsk. Les remerciemens que je voulais exprimer furent interrompus par tous les sénateurs présens, qui s'approchèrent de moi pour me féliciter et me recevoir dans leurs rangs. André Zebrzydowski ajouta à son compliment ces mots qu'il me dit à l'oreille : Si ce bonheur, que vous méritez si bien, ne provient pas d'une source très-pure, consolez-vous par la pensée qu'il n'y a rien de parfait sous le soleil. Aussi comment le bien pourrait-il balancer le mal dans ce monde, si les méchans ne le faisaient pas souvent malgré eux? Le lieu et les personnes dont nous étions entourés ne me permirent pas de demander au prélat l'explication de ce qu'il y avait d'obscur dans son discours. Le roi entra. Quand mon tour arriva, je le remerciai avec la formule accoutumée de la grâce qu'il venait de me faire. Sigismond m'écouta avec plus de complaisance que je ne devais m'y attendre après ce qui était arrivé à Petrikow. Mais pourtant il me quitta sans rien répliquer. Je t'avouerai, mon frère, que je n'étais pas trop content d'obtenir d'une telle façon, et accom-

pagnée de pareilles observations, une dignité à laquelle j'ai, par ma naissance, ma fortune et mes alliances, autant de droits qu'aucun autre. Peut-être en ai-je aussi par mes services, et bien certainement par la fidélité de mon attachement au roi et à la république. J'allais me retirer, quand le maréchal de la cour, passant à côté de moi, me serra la main, et me dit, avec vitesse et à voix basse : Veuillez, Monsieur et cher frère, vous approcher sans affectation de Sa Majesté, qui va dans peu d'instans se placer dans l'embrasure de la dernière croisée de la galerie. M'étant conformé à cette invitation, le roi me dit en souriant : Comment avez-vous donc fait pour mécontenter tous les partis en votre qualité de maréchal de la diète? Comme j'attendais en silence l'explication de ces paroles, le roi continua (puisque je suis seul avec mon frère, je puis bien répéter ce que le roi m'a dit sans être taxé d'orgueil).... En effet, ceux qui favorisent l'opinion que vous avez si vaillamment combattue ne sont nullement satisfaits de la manière dont vous vous y

êtes pris, tandis que nous trouvons que vous n'y avez mis au contraire que trop de rigueur. En conséquence, les deux partis opposés se sont réunis dans leur désir de vous dépouiller d'un office que vous remplissiez si mal, et notre propre résolution s'est trouvée appuyée par une influence étrangère. Quoi qu'il en soit, ajouta le roi plus gravement, n'imaginez pas que nous soyons assez peu citoyen de ce royaume pour que la voix d'un ami de la patrie ne retentisse pas dans notre cœur, assez peu homme pour ne pas sentir toute l'humanité avec laquelle vous avez su remplir votre devoir. Quand on vous ressemble, on est sûr de contribuer au bonheur du roi et de la république dans quelque place que l'on se trouve, et c'est pour cela que nous avons cédé avec plaisir au vœu du sénat de vous recevoir dans son sein. Ce n'est pas nous que vous devez remercier de ce que la voix du pays vous accorde. Ce que nous avons pu vous donner est peu de chose. Une miette de pain sur le plat d'or que la république vous présente. *Panem*

bene merentium, au nombre desquels vous pouvez certes vous compter, si vous voulez bien regarder comme le pain du mérite les starosties de Tremblowla et de Bialacerkiew. Si, d'après cela, vous avez encore une demande à faire au roi, vous pouvez être sûr de l'obtenir. Or vois-tu, mon frère, je me suis rappelé en ce moment le vieux proverbe qui dit qu'il faut battre le fer pendant qu'il est chaud. J'avais effectivement encore une demande à faire. Je l'exprimai; elle me fut accordée, et, en conséquence, ce n'est plus moi, Pierre Boratynski, qui suis staroste de Samborz, mais toi. »

Le castellan ayant fini de parler et ayant embrassé son frère, celui-ci voulut refuser le riche don qu'il lui présentait. Il le pria de songer à ses enfans, et de lui permettre de gagner lui-même ce *pain du mérite* que son frère lui offrait dès le commencement de sa carrière. Pierre repartit qu'il était déjà assez riche et que sa femme avait fait entrer de grands biens dans sa maison; qu'il n'était pas convenable que, lorsqu'il jouissait

d'une si grande opulence, son frère n'eût pas le moyen de soutenir son rang; et il observa en outre qu'en lui accordant la permission de remettre à son jeune frère la clef de Samborz, le roi avait dit qu'il voyait avec plaisir Hippolyte s'élever dans le monde, afin que son rang ne l'éloignât pas trop de l'illustre maison à laquelle il voulait s'allier.

« As-tu encore envie de refuser le don que je te fais? » dit en terminant Pierre Boratynski.

L'opposition du jeune homme avait cessé, et les deux frères se réjouissaient ensemble de leur bonheur, quand l'archidiacre de Cracovie entra doucement dans la chambre; il s'inclina avec respect et dit:

« *Ecce quam bonnm et jucundum habitare fratres! in unum* Je suis très-fâché, illustre seigneur Castellan et noble seigneur Staroste, d'être obligé, après vous avoir prié d'agréer mes félicitations, de troubler un entretien si agréable par une communication qui vous paraîtra peu importante, mais que des ordres supérieurs m'ont chargé de

vous faire. Sa majesté croit avoir remarqué que le chien qui avant-hier au soir a expiré devant vos pieds, M. le Staroste, et dans la présence du roi, ne vous était point inconnu, quoique vous n'ayez pas jugé convenable de répondre à la question qui vous fut faite dans le moment. Sa majesté vous prie donc de vouloir bien m'instruire de tout ce que vous savez à cet égard, attendu qu'elle y attache plus d'intérêt que selon moi la chose n'en mérite. »

Pierre exprima son étonnement de ce que dans un jour si solennel le roi eût le temps et l'envie de s'occuper d'un accident si léger; mais Hippolyte répondit aux questions du prélat avec gravité et exactitude. Le castellan écouta avec saisissement et en silence la déclaration de son frère, et maître Bartholomée Sabinus secoua la tête et disant:

« C'est donc un *experimentum* de mon collègue Montius, mais pas en anatomie, comme il vous l'avait dit: car c'est nous qui lui avons épargné la peine de disséquer cet animal, dans l'estomac duquel nous avons trouvé une quantité plus que

suffisante de certaine substance dont le *mercurius corrosivus* formait un des principaux ingrédiens. »

« A quoi donc a pu servir cette expérience? dit le castellan. C'est un péché, ce me semble, de faire périr même un animal d'une mort si douloureuse, et je suis charmé de voir que le roi la désapprouve. »

Sabinus se rangea de l'avis du castellan, mais il ajouta qu'il lui semblait que dans un jour de réjouissance il ne fallait pas troubler le plaisir du roi en lui donnant de pareils détails, et qu'on les lui soumettrait plus tard. Il parlait encore quand Stanislas Lacki entra dans la chambre en courant; mais il s'arrêta tout à coup en apercevant le plus âgé de ses deux cousins. De tout temps, Pierre lui avait inspiré plus de respect et moins de confiance que son frère, dont l'âge et le caractère avaient plus de rapport avec les siens. Il félicita donc celui-là avec une profonde révérence, après quoi il se jeta dans les bras d'Hippolyte pour se réjouir avec lui de la nouvelle qu'il venait d'apprendre. Pierre lui reprocha avec ami-

tié sa froideur envers lui. Il lui fit des complimens sur le développement de sa taille, et témoigna du regret de la pâleur et de l'espèce de langueur qui se montraient sur ses joues. Le docteur Sabinus en s'éloignant dit au castellan qu'il ferait bien de surveiller son jeune neveu, que l'ensemble de ses manières indiquait sinon un état maladif du corps, du moins une maturité précoce de l'âme qui pouvait avoir des effets nuisibles sur l'ensemble du système. Quelque bas qu'il eût parlé, ses discours n'échappèrent point à l'oreille du page, qui lorsqu'il fut parti, dit à demi-voix en le menaçant du poing :

« Allez, allez, très-savant médecin et archidiacre de la cathédrale de Cracovie, vous pouvez bien avoir appris à Koenigsbrück à reconnaître de la mort aux rats dans l'estomac d'un chien ; mais votre science n'est pas assez vaste ni vos yeux assez perçans pour découvrir ce qui se passe dans le cœur d'un chevalier lithuanien. »

Quand le castellan fut parti, Stanislas profita de son absence pour se préparer à la

fête du soir; et il dit à son cousin Hippolyte qu'il était d'autant plus content de ce qu'il lui était arrivé d'heureux, qu'un pressentiment inexplicable lui disait qu'il n'avait pas de bonheur à attendre pour lui-même.

« Vois-tu, ajouta-t-il, je n'aime pas que d'autres en parlent, parce que cela ne les regarde pas ; mais au fond le docteur saxon pourrait bien avoir raison, et le vaivode de Lublin. »

— « Le vaivode de Lublin ! Et que t'a-t-il dit, mon singulier petit Stanislas ? »

— « Ce matin je fut appelé près du maréchal de la cour, afin de recevoir aussi un costume, ou, comme ils l'appellent, un caractère. Il avait été décidé que je ferais partie d'une troupe qui représenterait les dieux de l'Olympe. Après quelques momens de délibération sur le rôle qui me serait assigné parmi eux, il fut convenu que je représenterais l'Hymen, que j'aurais un flambeau allumé à la main et la tête couronnée de roses et de myrtes. Quand on m'eut bien expliqué tout ce que j'avais à faire, je

ne pus me décider, sans que je puisse t'en dire la raison, à représenter le dieu du mariage, et je suppliai instamment pour qu'on me donnât un autre rôle. M. Jean Firley se mit à rire, et me demanda pourquoi j'avais, si jeune encore, tant d'horreur pour le mariage. Cependant il avoua qu'à tout considérer le rôle ne me convenait pas. J'étais, me dit-il, si pâle et d'une taille si élancée que le soir, quand les roses seraient flétries, s'il m'arrivait par distraction de renverser mon flambeau on prendrait les myrtes de ma couronne pour du romarin et moi-même pour le génie de la mort. Je sais bien, mon cousin, que ce n'était là qu'une plaisanterie; mais ces paroles me percèrent jusqu'au fond de l'âme. Il me semblait qu'elles renfermaient une prédiction, et je restai là, en présence du vaivode, l'oubliant ainsi que tout ce qui m'entourait, et me livrant tout entier aux pensées qui depuis quelque temps m'occupent si souvent. Alors M. Firley me dit que, puisque j'étais un vrai Lithuanien pour l'entêtement, je n'avais qu'à rester sans masque

et qu'à suivre en qualité de page mademoiselle Hélène, qui doit être, dit-on, la reine de la fête, au défaut de celle à qui ce rang conviendrait de droit. Je pensais que quoiqu'il ne fût pas convenable que le page d'une véritable reine parût à la suite d'une reine d'occasion, je pouvais bien faire ce petit sacrifice à la bien-aimée de mon cousin, et d'ailleurs j'aime mieux porter les couleurs de madame Barbe que le bizarre costume d'une divinité païenne, qui n'a pas même d'épée ou de sabre au côté comme toi dans tes riches habits grecs. A quoi me servirait ma torche de sapin si j'étais obligé de me battre? Il ne faut jamais aller sans armes, car on ne sait ce qui peut arriver dans des temps si périlleux. »

« Le monde s'est retourné, dit Hippolyte en riant; les hommes s'amusent à des folies et à des mascarades, tandis que les enfans réfléchissent gravement pour voir si le malheur ne se cache pas derrière la joie. »

— « Un enfant, dis-tu? Cependant le castellan, qui n'a pas coutume de flatter, m'a

appelé un beau jeune homme. Pour toi, tu es un homme bien grave, bien respectable, M. le staroste.... »

Cette petite discussion entre les cousins fut interrompue par le son des trompettes et des cymbales, qui annonçaient le départ du roi et de sa cour pour le château de plaisance. Tous deux se hâtèrent d'aller se ranger à la suite du monarque. Sigismond-Auguste partit à cheval, entouré de ses courtisans richement vêtus, tandis que la reine-mère fit la route dans de lourdes voitures de parade, escortées par des gardes brillamment costumés à l'espagnole.

CHAPITRE III.

La fête qui se préparait à Lobzow devait commencer au coup de onze heures du soir. Dix heures avaient sonné, et dans les appartemens du château, qui avaient été à la hâte disposés à cet effet, les convives s'empressaient de changer leurs habits de cour contre les divers costumes qui leur avaient été assignés dans le bal masqué. Les domestiques parcouraient les salons pour allumer les lustres et les bougies. Des files de lampes commençaient aussi à briller par ci par là dans les allées du jar-

din ; et les contours du temple, dont les colonnes de feu devaient être surmontées des armes de Pologne et de Lithuanie, ainsi que du chiffre du roi S. A. R. en caractères étincelans, se dessinaient déjà dans l'ombre de la nuit. Le temps était lourd et chaud. L'orage qui avait plusieurs fois menacé d'éclater dans la journée avait à la vérité passé d'un autre côté ; mais d'épais nuages cachaient néanmoins les étoiles, et une obscurité profonde couvrait la campagne. En ce moment deux personnes, suivies à peu de distance d'une troisième, se montrèrent dans une partie du parc, où des allées ombragées, disposées en labyrinthe, augmentaient encore les ténèbres. Les deux premières personnes causaient ensemble à voix basse et avec intérêt, pendant qu'elles s'avançaient d'un pas prudent, et en regardant de temps à autre autour d'elles pour découvrir si aucun indiscret ne venait écouter leur conversation. Sur le visage de la troisième, on aurait pu observer, si l'obscurité avait été moins profonde, toutes les marques de l'ennui, que faisaient con-

naître suffisamment ses fréquens bâillemens. A la fin, son impatience augmentant, cette personne exhala son humeur en un monologue interrompu, dans lequel elle se plaignit de l'obligation où elle était de parcourir ces sombres allées en trébuchant à chaque pas sur les broussailles et les racines, tandis que tant d'autres se réjouissaient dans les salles bien éclairées de l'office, entre les coupes et les dés. Son mécontentement se serait exprimé peut-être d'une voix plus haute qu'il n'était convenable, si l'un de ceux qui le précédaient ne lui eût imposé silence d'une manière assez rude.

Ils étaient arrivés à un petit quinconce de tilleuls, le long d'un des côtés duquel coulait un ruisseau qui servait de limite au jardin. Aucun bruit n'arrivait du château dans ce lieu solitaire, si ce n'est de loin à loin, quelques coups de marteaux des ouvriers occupés à raffermir les divers échafaudages qui devaient servir aux amusemens de la soirée. Ici nos promeneurs s'arrêtèrent.

— « La chose est donc certaine? dit le moins grand des deux à voix basse et avec un accent étranger. Elles viennent? »

« Je ne crois pas que vous ayez encore remarqué, répondit l'autre, qui était un homme maigre et de haute taille, que je vous aie donné des avis mal fondés. La vieille l'a écrit à son amie intime, en y ajoutant mille observations sur le peu de convenance d'une pareille démarche, si contraire à l'étiquette de la cour, et à laquelle elle n'aurait pas manqué de s'opposer de tout son pouvoir si on ne lui avait pas fait un secret du projet, ce qui l'obligeait d'agir comme si elle n'en était pas instruite. »

A ces mots le petit homme garda pendant quelque temps le silence de la réflexion; après quoi il reprit : « Il est bien malheureux que cette nouvelle nous soit arrivée trop tard pour pouvoir profiter d'une occasion si favorable; nos préparatifs ne sont pas faits, et dans une affaire si importante, il faut bien réfléchir avant d'agir. »

— « Qu'y a-t-il donc tant à réfléchir? Ne

laissons pas échapper le moment, et mettons fin à cette affaire, qui commence à m'ennuyer. »

— « Tout doux, tout doux, mon ami; il ne s'agit pas ici d'attaquer dans un bois un voyageur solitaire et de lui enlever en même temps son argent et la vie, ni de pénétrer à la tête d'une troupe de gens armés pendant la nuit dans une maison pour en massacrer les habitans sans défense.... »

— « Qu'est-ce que cela signifie, maître? Que voulez-vous dire? » interrompit l'autre interlocuteur d'un ton courroucé et en grinçant des dents.

« Je veux dire que nous poursuivons ici un noble gibier dans la garenne même du propriétaire. Dans un pareil cas, il ne s'agit pas seulement de lâcher son coup, car le plomb pourrait rejaillir et blesser le chasseur. »

— « Ce n'est pas non plus de cela que je parle. Depuis plus de vingt ans j'ai perdu le goût de la chasse, et quant à vous je ne sais pas si vous l'avez jamais eu. »

— « C'est fort bien, mais je ne sais pas si tout autre moyen est plus sûr. L'*experimentum in corpore vili* que ton imprudence a dévoilé au courtisan oisif a fait plus de bruit que tu ne penses. Bartholomée, qui a ouvert l'animal, n'a cessé pendant la route de me faire des questions, et si je n'étais pas parvenu à entraîner ce pédant d'Allemand dans une guerre de mots, où j'ai remporté la victoire, je crois que je ne serais pas encore débarrassé de lui. Aussi était-ce une folie que de donner à cet animal une dose qui aurait suffi pour tuer un taureau, et qui en agissant immédiatement devait laisser des traces trop visibles. C'était une plus grande folie encore que de le laisser après cela entre les mains des femmes qui, à la vue de ses souffrances, l'ont laissé échapper. Il faut que les ingrédiens n'aient pas été bien combinés et que le mélange ne valût rien. »

« Je pense le contraire, dit Assano, (car nos lecteurs ont sans doute déjà reconnu ceux entre qui ce dialogue avait lieu.) Je crois qu'il était excellent. Ce qui agit

promptement agit sûrement... Mais enfin, Monsieur, que prétendez-vous faire aujourd'hui? L'occasion une fois perdue ne se retrouve pas, et vous connaissez la volonté à laquelle nous obéissons tous deux.»

Quelques momens de silence suivirent ces paroles, après quoi Monti répondit d'une voix très-émue :

« Ne me presse pas ainsi, pécheur endurci ; il n'est pas probable qu'elle vienne seule, et tu ne m'as pas dit si le maître de la maison est instruit de ce que tu m'as communiqué. Le temps porte conseil. Attendons l'occasion. »

— « Autrefois c'était la volonté qui produisait l'occasion au lieu de l'attendre ; mais, hélas! ce temps est passé, et avec lui la force et le courage de ma jeunesse. »

Monti ayant voulu plaisanter son secrétaire sur le temps qu'il regrettait, celui-ci, qui n'était pas d'humeur à supporter la raillerie, lui répondit que, quoiqu'il fût son maître, il devait savoir qu'on ne s'attaquait pas impunément à lui. Ces mots ne laissèrent pas d'effrayer l'Italien, qui jugea qu'en

effet il n'était pas trop en sûreté dans ce lieu solitaire. Il fit donc signe au troisième qui était resté en arrière, et ils se perdirent tous ensemble dans le taillis, en continuant à s'entretenir à voix basse.

En attendant la fête avait commencé au château, les vastes portes du rez-de-chaussée avaient été ouvertes, et les lumières qui brillaient dans les salons se réunissaient aux lampions et aux pots à feu dont le jardin était illuminé. Une fanfare de trompettes, auxquelles répondirent plusieurs chœurs, tant de près que de loin et cachés par les arbres, annoncèrent l'arrivée de leurs majestés. Elles étaient précédées d'une foule de domestiques richement vêtus, les uns dans le costume du pays, d'autres en habits tartares, d'autres encore en cosaques zaporoviens, tandis que ceux de la reine-mère portaient l'habit espagnol. Après eux venaient les employés du second rang marchant à des intervalles égaux et d'un pas de cérémonie ; puis l'ordonnateur de la fête, Jean Firley, dans ses habits ordinaires, mais fort riches. Le bruit de son

bâton qu'il frappait contre la terre se faisait entendre de loin. Dans ce moment on vit descendre des marches qui conduisaient du grand salon au jardin, une jeune femme d'une taille majestueuse. Une tunique de pourpre attachée par des rangs de perles, tombait jusqu'à ses genoux ; une robe de dessous blanche cachait à moitié des pieds serrés dans de riches brodequins ; ses cheveux, en partie relevés en tresses sur le derrière de la tête, retombaient en partie sur les épaules; un diadême de diamans surmontait un demi-casque, et la chaîne, héritage de la fille des empereurs de Byzance, qui formait plusieurs rangs sur son cou, semblait justifier le choix du rôle que, pour flatter l'orgueil de sa mère, la reine Bonne avait donné à la demoiselle de Podolie. A côté de la princesse grecque marchait un noble Vénitien en tabarro noir, le chapeau à plumet enfoncé sur les yeux, mais dont le visage sans masque laissait voir aux assistans le roi de cette fête et celui du royaume, Sigismond-Auguste. Plusieurs personnages, sous des costumes tirés du

présent ou du passé, des pays voisins ou éloignés, se pressaient autour de ce couple, en laissant néanmoins respectueusement de la place à deux dames à qui l'usage ne permettait pas, même en ce jour solennel, de quitter les tristes habits qu'elles portaient d'habitude. C'étaient les deux illustres veuves Bonne de Milan et Anne de Mazowie. Elles ressemblaient à deux fantômes qui étaient venus se mêler à la joie générale pour y porter le trouble. Au nombre des pages qui les suivaient, se voyait Stanislas Lacki dont l'esprit était bien peu disposé à prendre part à la fête. Le cortége était terminé par la foule des courtisans vêtus des costumes les plus bizarres et dont l'aspect aurait donné l'idée des rêves inquiets d'un malade, si des ecclésiastiques mêlés par ci par là à la foule n'eussent rappelé qu'on se trouvait dans un monde réel. A côté de l'évêque de Cujavie marchait le généralissime dans les habits du shérif de la Mecque, et nos lecteurs croiront sans peine que leur conversation ne roulait pas sur la différence de leurs croyances

respectives. Pierre Boratynski, sous les habits du prince Noir, fils d'Edouard III, et portant sur son casque les trois plumes d'autruche avec la devise *Ich dien* (je sers), causait intimement avec le silenciaire du palais de Constantinople en tunique verte rayée de pourpre, lequel silenciaire n'était autre que son frère Hippolyte. Le grand-maréchal Pierre Kmita était vêtu en pacha turc. D'autres costumes non moins riches distinguaient les ducs de Ratibor et de Liegnitz, les frères Zborawski, dont l'ambition devait troubler le royaume sous le règne suivant de Henri de Valois, le jeune comte de Tenezyn et plusieurs autres seigneurs du plus haut rang.

L'illustre société s'avança d'un pas grave jusqu'au milieu d'une place circulaire où elle s'arrêta en face du temple illuminé, tandis que les personnes de la suite du roi se retirèrent dans les bosquets voisins, soit pour prendre part aux plaisirs de la soirée, soit pour se tenir prêtes à remplir les devoirs de leurs diverses places. Au nombre

de ces dernières se trouva le silenciaire. Le prince Noir ne quitta pas ses côtés.

Le vaivode de Lublin s'approcha du roi avec une profonde révérence, et Sigismond-Auguste lui fit les plus grands complimens sur l'ordonnance d'une fête, moins brillante à la vérité que celle que Leicester donna plus d'un demi-siècle plus tard à la reine Elisabeth, dans le château de Kenilworth, mais qui néanmoins était remarquable pour le temps et le pays où elle se donnait. S'étant tourné vers la reine-mère, Firley ne reçut d'elle qu'un compliment équivoque sur l'art avec lequel il savait tromper les yeux et donner au mensonge l'air de la vérité.

Dans la suite de la conversation la reine-mère ayant fait observer l'éclat dont brillait au haut du temple le chiffre du roi de la fête :

« C'est le hasard seul, dit Sigismond, qui a fait de moi le roi de cette fête ; la véritable reine la voici, comme l'est partout la beauté quand elle se joint à la vertu. »

Ce discours s'adressait à Hélène. Elle

remercia le roi de sa bonté, mais en observant qu'elle devait d'autant moins s'enorgueillir de ce compliment, qu'elle savait fort bien qu'elle ne faisait que tenir momentanément la place d'une personne bien plus digne qu'elle de ce titre, qui, si elle était présente, la ferait rentrer dans la foule des dames sur lesquelles elle ne prétendait à aucune prééminence. Le roi se récria sur sa modestie, et lui dit que partout où elle serait, si elle n'obtenait pas la première place, nul ne pourrait lui refuser la seconde. La princesse de Mazowie crut devoir répondre pour sa fille à ce discours; elle pria sa majesté d'observer que quelque flatteur que fût pour une mère l'opinion que le roi venait d'exprimer sur la beauté et l'esprit de sa fille, ce n'était pas de ces dons seuls qu'elle tirait ses droits à la place qu'elle occupait, et que sa naissance lui en donnait de plus réels, ainsi que le démontrait la chaîne qu'elle portait autour du cou. A ces mots, Sigismond-Auguste s'approcha de la princesse, et la prenant à part lui dit d'un ton pénétré :

« O Madame, ne parlez pas seulement de la naissance, et ne croyez pas que ce soit elle seule qui distingue votre fille. Laquelle d'entre toutes les femmes qui nous entourent pourrait se comparer à elle en amabilité, en esprit, en caractère, qualités qui nous paraissent bien préférables à celle que procure le hasard de la naissance? Nous avons donné à toute l'Europe une preuve de nos sentimens à cet égard. »

— « Vous avouerez cependant, sire, reprit Anne de Mazowie, que ce n'est que sur le trône que ces qualités peuvent briller de tout leur éclat. L'abaissement et la pauvreté obscurcissent les vertus les plus rares. »

— « Ne craignez pas que jamais votre fille éprouve la pauvreté et l'abaissement tant que nous régnerons sur cet empire; votre fille, que nous nous serions plu à élever au plus haut rang, si le sort ne nous avait montré, avant de la connaître, la seule femme qui lui ressemble. Croyez que nous vous envîrions le titre et les droits d'une mère si, comme roi, nous ne croyions

avoir celui de tenir lieu de père à notre charmante cousine. »

« L'âge de V. M., dit Anne avec un sourire forcé, ne permet pas à ma fille de vous regarder comme son père ; mais je conviens avec vous, sire, que l'héritière des Piast ne peut accepter son bonheur d'aucune autre main que de celle du roi. »

« Faisons donc une ligue pour le bonheur d'Hélène, reprit Sigismond vivement ému. Tâchons de faire en sorte que le sentier qu'elle parcourra dans cette vie soit uni, et quelle y trouve la véritable félicité, non-seulement celle qui éblouit les autres, mais encore celle qui satisfait le cœur. Nous connaissons le sien, mieux que vous peut-être, et nous savons qu'il lui faut autre chose que ce que le monde regarde comme le souverain bien. Souffrez, ma chère parente, que la joie rentre sous les toits déserts de votre maison, qu'elle a fui depuis si long-temps, et où nous désirons si fort de la ramener. Unissez-vous à nous, afin que la race des anciens rois fleurisse de

nouveau à côté de ce trône sur lequel ses illustres ancêtres se sont assis. »

Le roi, en finissant ce discours, tendit la main à la princesse, qu'elle refusa de prendre, et faisant même, au contraire, un pas en arrière, elle répondit avec froideur :

« Nous ne sommes pas venues, ma fille et moi, pour demander la charité au roi, dont nous ne voulons implorer que la justice. C'est à nous seules à décider quel don est digne de nous, et tant que celui-là ne peut nous être accordé, souffrez que nous en refusions tout autre. »

Le roi garda le silence, et se contenta de jeter un regard plein de dignité sur l'orgueilleuse femme ; se tournant ensuite de côté il dit :

« Pourquoi vous tenez-vous ainsi dans l'éloignement, M. le Silenciaire? Vous justifiez trop bien votre nom ; ou bien craignez-vous que votre apparition ne fasse taire l'expression de la joie dans le pa-

lais (1) ? Venez remplir vos fonctions auprès de la fille des Augustes, qu'un nouvel Auguste reconnaît avec plaisir pour la sienne. »

Bonne de Milan s'apercevant que l'attention du roi prenait un autre cours, s'approcha d'Anne de Mazowie, et lui demanda à voix basse le sujet de l'entretien que son fils avait eu avec elle.

« Le roi, dit Anne assez haut, vient de se déclarer le père de ma fille, et paraît vouloir en exercer, dès à présent, les droits, en lui cherchant un parti honorable. »

En disant ces mots, elle fit une profonde révérence et retourna prendre sa place dans la société, qu'une fanfare de trompettes et de timbales rappelait dans le

---

(1) Le silenciaire, qui était un des principaux officiers de la cour des empereurs d'Orient, était chargé de maintenir le silence dans les appartemens impériaux. Tous ceux qui élevaient trop la voix tombaient sous sa juridiction. Plusieurs silenciaires ont occupé le trône, entre autres Anastase. qui remplit cette place sous le règne de Zénon.

(*Note de l'Auteur.*)

salon pour assister à la danse des flambeaux.

Cette danse était une cérémonie indispensable à cette époque dans toutes les fêtes qui réunissaient des souverains. Sigismond prit, avec un léger salut, la main de sa mère, que l'étiquette lui donnait dans cette occasion pour danseuse, et la conduisit à la tête de la colonne. Le roi fut immédiatement suivi du duc de Ratibòr, qui, en qualité d'étranger, eut l'honneur de conduire la princesse de Mazowie ; Hélène eut la troisième place avec le duc Liegnitz, après quoi venaient les grands du royaume et de la cour, chacun avec sa dame, selon leur rang de préséance. Après une courte ritournelle, Sigismond-Auguste salua sa mère, et laissa retomber sa main ; puis il tira de la main droite son sabre enrichi de pierres précieuses, pendant que de la gauche il prenait le flambeau que lui présentait le maréchal de la cour. L'écuyer tranchant présenta le flambeau à la reine. Le roi indiqua ensuite la mesure en frappant du pied contre le parquet, et s'avança d'un

pas majestueux sans conduire sa dame. Chacun des danseurs, à mesure que son tour venait, tirait le sabre, ou bien le recevait des mains d'un officier, si son costume ne lui permettait pas d'en porter, prenait le flambeau qui lui était offert, et suivait la personne qui l'avait précédé. Dans une des pauses de la danse, le duc de Liegnitz se pencha vers sa danseuse, et lui dit à l'oreille :

« Quoique le rang que vous occupez aujourd'hui, ma belle cousine, m'ait procuré le bonheur de danser avec vous, j'aurais préféré vous voir à une place plus digne de votre mérite, et je partage à cet égard les souhaits de toute la maison de Piast. »

« Pas de *toute* cette maison, mon cousin, répondit Hélène, si vous daignez y compter la fille de Léon Odrowonz. Je me contente, je vous assure, d'un rang qui me procure l'honneur de danser avec mon illustre parent, et je serais satisfaite d'une place plus modeste encore, de celle qui convient à la fille d'un noble polonais. »

— « Vous oubliez que vos aucêtres ont été chassés de la place dont je parle, et que toute votre maison a les yeux attachés sur vous dans l'espoir que vos charmes et vos vertus vous rendront ce que la ruse et la violence lui ont enlevé. »

« On dit, reprit Hélène avec beaucoup de douceur, que la race des ducs de Mazowie a éprouvé de grandes injustices de la part des Jagellons ; mais l'opinion générale en parle, je crois, autrement. Quoi qu'il en soit, mon prince, je suis d'avis qu'il vaut mieux souffrir des injustices que d'en faire, et je trouve que la personne dépouillée est plus heureuse que celle qui a profité de ses dépouilles. »

Le duc voulut répliquer, mais en ce moment le roi, qui plusieurs fois avait tourné les yeux d'un air inquiet vers les croisées ouvertes, ferma inopinément, et à la surprise générale, la danse, qui durait communément une demi-heure. Il conduisit à la hâte la reine-mère à sa place, fit un signe au vaivode de Lublin, et sortit précipitamment avec lui de la salle.

Bonne, qui paraissait offensée de la conduite du roi, ne resta pas long-temps sur son fauteuil. Elle ne tarda pas à se lever et à passer dans le jardin avec Pierre Kmita et quelques dames de sa suite.

Dans le tumulte des danseurs qui se séparaient, Pierre Boratynski se trouvant à côté du généralissime, celui-ci lui dit à l'oreille :

« J'espère, mon neveu, qu'on n'aura pas négligé de placer une garde suffisante dans le jardin, de peur qu'il n'arrive quelque malheur. Le temps est lourd, et les nuages que j'aperçois à l'horizon me font craindre un orage (il avait prononcé ces derniers mots en regardant la reine-mère). Veuillez, M. de Belsk, veiller un peu sur ce qui se passe. » Il ajouta ensuite quelques mots plus bas que le reste, et finit en disant de nouveau d'une voix plus élevée : « Je vous suis sur-le-champ. »

CHAPITRE IV.

Dès avant le commencement de la danse des flambeaux, plusieurs personnes de la société s'étaient dispersées dans différentes parties du jardin, et un plus grand nombre encore les suivit quand cette danse fut terminée afin d'y jouir avec plus de liberté des divertissemens de la soirée. Des chœurs de musique étaient cachés par ci par là dans les bosquets, et leurs chants, qui se répondaient dans l'éloignement, ajoutaient un grand charme à la scène. Dans les parties les plus éclairées du parc, on voyait

des marchands placés comme à une foire, ou des buffets où se distribuaient des rafraîchissemens de toute espèce. Là les coupes étaient remplies tantôt par une aimable Hébé dans le costume des montagnardes, tantôt par un gros sommelier bizarrement vêtu en Scapin ou en Scaramouche. Les divers quinconces d'ormes, de tilleuls ou de marronniers d'Inde, dont les allées du parc étaient coupées, étaient illuminés par des lanternes de papier suspendues en festons d'un arbre à l'autre. Là, sur le gazon soigneusement roulé, les jeunes gens dansaient ou la joyeuse cracoviaque ou l'aimable et gracieuse ronde mazowienne. C'était ainsi que la joie animait tout le parc, qui, d'un côté, se terminait en une forêt épaisse que, d'après la tradition populaire, le roi Lech avait consacrée onze cents ans auparavant aux divinirés chrobates, et de l'autre il s'étendait jusqu'au village de Lobzow, où la petite rivière était traversée par un pont.

Le roi dans sa bonté avait ordonné que la grille qui de ce côté, restait commu-

nément fermée, fût ouverte ce soir-là un peu avant minuit, afin que ses sujets des classes inférieures pussent prendre leur part des plaisirs de ses nobles convives. Ce n'était que vers le milieu des jardins que des sentinelles avaient été placées pour empêcher que la foule ne pénétrât trop avant; mais ces sentinelles, masquées elles-mêmes en nègres, n'étaient armées, au lieu de sabres et de hallebardes, que d'innocentes baguettes. Les bons paysans et les fraîches villageoises dansaient donc de leur côté, et entouraient des tables moins délicatement, mais non moins abondamment servies que celles des courtisans.

C'était de cette partie du parc, et non loin des allées tortueuses où nous avons rencontré dans le chapitre précédent le docteur Monti avec son digne confident, que Waclaw-Siewrak se promenait en long et en large en donnant toutes les marques de l'humeur et de l'impatience. On eût dit une sentinelle avancée dont l'heure de faction était depuis long-temps passée sans qu'on fût venu la relever. Vainement visi-

tait-il souvent le buffet, les fréquentes coupes qu'il vidait semblaient ce soir-là augmenter son humeur plutôt que la diminuer, et il finit par l'exhaler à peu près en ces termes :

« Voilà une belle commission vraiment qu'on m'a donnée ! Pendant que mes camarades s'amusent, je mesure pour la trentième fois la longueur et la largeur de ces allées, et tout cela, pourquoi ? pour reconnaître parmi ces jeunes paysannes, trois que l'on m'a indiquées, et que le diable découvrirait parmi toutes ces jupes rouges, bleues et brunes. Qu'est-ce que le vieux libertin peut donc vouloir à ces femmes ? Encore si c'était moi ! mais je suis mal disposé aujourd'hui : je n'ai pas eu de succès aux dés, et j'avais oublié d'apporter avec moi les miens. Aussi, ai-je perdu tout mon argent au jeu, et il est fort heureux pour moi que ce soit aujourd'hui le roi qui tienne le cabaret. Encore si j'avais pu rester là-dedans, je ne me serais pas en allé sans un collier de perles ou quelque autre bijou qui aurait réparé les brèches de ma

bourse; mais ici, parmi ces paysans, il n'y a rien à gagner, et, si je n'espérais pas que le vieux me paierait encore cette fois ma peine, j'enverrais au diable toutes les villageoises, et je quitterais mon poste. »

Comme il achevait son monologue, il entendit marcher sur le gazon, et bientôt il vit passer à côté de lui, à grands pas et en regardant avec précaution de tous côtés, un homme d'une taille fort élevée, et auquel le plumet qu'il portait à son chapeau donnait l'air d'un géant. Cet homme lui demanda qui il était. Siewrak, reconnaissant la voix de Pierre Boratynski, déguisa la sienne et répondit :

« Je suis de la maison, Monseigneur, et chargé de tenir l'œil sur ces paysans. »

« Aurais-tu remarqué parmi eux, reprit le castellan de Belsk, trois jeunes filles lithuaniennes, dont la plus grande porte un kastanic (1) brun, la seconde un bleu, et la troisième un vert? »

---

(1) Vêtement de femme, qui ne va que jusqu'à la moitié de la jambe.

— « Plus d'une, Monseigneur ; et, si vous voulez approcher de cette table, vous en verrez une brune et une verte qui ne se refusent pas l'hydromel et l'eau-de-vie à la santé de l'auguste héros de la fête. »

Ces renseignemens ne parurent pas satisfaisans, car celui qui les avait demandés s'éloigna aussi rapidement qu'il était venu, à la grande joie de Siewrak ; mais le sort ne voulait pas qu'il restât tranquille. L'instant d'après deux autres hommes parurent. L'un des deux, dont le vêtement blanc se voyait de loin dans l'obscurité, paraissait donner des ordres à l'autre, qui était habillé en cavalier ; quand ils arrivèrent près de lui, Siewrak reconnut la voix du comte de Tarnow qui disait :

« En robe brune, dis-tu? Ne perds donc pas de vue les bords de la rivière où la gondole du roi les attend, et si tu aperçois quelque chose de semblable, fais attention au côté vers lequel elles se dirigeront, et si elles sont accompagnées ou non; après cela, mon cher Walenty Bielawski,

tu viendras me donner avis de ce que tu auras vu. »

Le reste de la conversation fut perdu pour notre ami Waclaw, car les interlocuteurs s'éloignèrent dans les allées du parc.

« C'est singulier, dit-il en reprenant son monologue ; il semble que tout le monde, grands et petits, s'intéressent à cette verte, cette brune et cette bleue, et je jurerais que ce sont les plus étranges paysannes qui jamais aient arrosé leur gruau de blé sarrazin et leur cholodziec d'une coupe de wisniak (1). Il paraît donc que cela vaut la peine de les guetter, et cela me rapportera peut-être encore un sac de doublons. — Cette agréable espérance ne tarda pas à être remplacée par une nouvelle inquiétude. — Mais, quand elles viendront, où

(1) Le *cholodziec* est un mets qui se compose de concombres avec du lait caillé et de la sariette. Les grands s'en servent mêlé avec des filets de poulets, des perdrix et des cailles. Le *wisniak* est un mélange de miel avec le jus de cerises aigres.

(*Note de l'Auteur.*)

trouverai-je ce Satan noir? Quand les personnes se montrent sous leur figure naturelle, il n'est pas difficile d'en reconnaître une parmi mille autres; mais aujourd'hui, au milieu de tous ces masques, c'est une affaire dont je ne répondrais pas. O ma tante Ursule! pourquoi votre infernal amant vous a-t-il justement aujourd'hui conduite dans les montagnes pour étudier la botanique? Il me semble que votre présence ici serait bien nécessaire. »

Comme il disait ces mots, il se sentit frapper un grand coup sur l'épaule. Il se retourna effrayé, et vit devant lui le Satan noir, qui n'est jamais bien loin quand on prononce son nom.

« Elles vont bientôt paraître, lui dit Assano à l'oreille. Tu te rappelles bien la description que je t'ai faite? »

— « Oh! certainement : brune, verte et bleue. »

— « Fais donc bien attention, et remarque si elles sont seules; quant à moi, tu me trouveras à peu de distance d'ici, dans les bosquets près du bassin du Dauphin,

et non loin du lieu où tes compagnons sont cachés. »

— « Je comprends : près de cette table où le vieux sommelier s'est endormi à force de se verser à boire à lui-même. »

— « Oui ; celui de qui je remplis maintenant la place. Fais ton devoir, coquin, ou bien.... »

— « Soyez tranquille, monsieur le secrétaire. Vous connaissez mon zèle et ma fidélité. »

A peine le Napolitain s'était-il éloigné, qu'une nouvelle musique retentit et parut annoncer un changement de divertissement. La curiosité entraîna tous les paysans vers le côté d'où venaient les sons. Assano lui-même s'éloigna de son poste, et Siewrak se trouva seul.

La danse avait continué dans le grand salon ; mais le roi, la reine-mère et les personnes qui les avaient suivis n'étaient point retournés. Les dames s'étaient fait apporter des siéges dans le jardin pour échapper, disaient-elles, à la chaleur que répandaient les bougies et jouir de la fraî-

cheur de la nuit. La princesse de Mazowie s'était assise à côté de la reine, et avait appelé à elle sa fille afin d'interrompre une conversation fort animée qui s'était établie entre Hélène et le loquace silenciaire. Le roi passait d'un groupe à l'autre, causant avec une affabilité sous laquelle il cachait une inquiétude secrète. Le généralissime et le castellan de Belsk avaient rejoint la société, et le premier, après un court entretien avec le maréchal de la cour, avait accompagné celui-ci près du roi, et avait trouvé moyen, au milieu des discours cérémonieux qu'il adressait au monarque, de lui glisser quelques mots qui parurent augmenter l'inquiétude de Sigismond-Auguste au lieu de la diminuer. L'embarras qui régnait parmi les augustes hôtes ne tarda pas à se répandre parmi les assistans, et bientôt on n'entendit plus dans le cercle d'autres sons joyeux que ceux qui arrivaient de loin des autres parties du jardin.

En ce moment une nouvelle fanfare annonça l'arrivée des sœurs du roi, qui habitaient le château Zipz, douaire de l'aînée

de ces princessses et le seul bien qui restât au jeune roi détrôné de Hongrie. Elles étaient parties le matin pour venir assister à la fête, et un petit accident qui leur était arrivé sur la route les avait retardées jusqu'à ce moment. Leur arrivée rendit un peu de gaîté au roi et par contre-coup à la société. Bientôt on annonça que le souper était servi. La table royale était dressée dans le jardin, éclairée d'un côté par les lumières du salon, et de l'autre par les illuminations du temple. La présence des princesses du sang royal occasiona un changement dans le rang que les autres dames de la société avaient jusqu'alors occupé, et Hélène, dont la place avait été marquée à la gauche du roi, se trouva par cette circonstance séparée de lui et de sa mère. Ce changement donna occasion au jeune staroste de Samborz de se rapprocher d'elle.

«La jeune princesse, lui dit-il, qu'entoure aujourd'hui tout l'éclat du rang qui lui convient, n'a-t-elle pas entièrement oublié un serviteur qui, perdu dans la foule

et séparé de tout ce qui lui est cher par la tyrannie de l'étiquette et la présence d'envieux, cherche vainement à remplir les devoirs de sa place à l'égard de son propre cœur, auquel il ne peut jamais imposer silence ? »

« Vous voyez, M. le Silenciaire, répondit-elle d'un ton enjoué, qu'Hélène Odrowonz est déjà descendue de quelques degrés du rang qu'elle occupait, et qu'elle ne remplit plus la place de celle que la tyrannie des circonstances et les intrigues des envieux séparent aussi de celui qu'elle aime. Du reste, il paraît que votre place ne sera pas bien difficile à remplir aujourd'hui, car vous voyez que la société ne paraît pas trop portée au bruit. Oh ! que ne suis-je loin, bien loin de ces lieux, où il n'y a qu'un seul cœur qui éprouve pour Hélène un intérêt sincère, un cœur royal qui succombe lui-même à sa douleur et qui cache ses peines sous l'éclat de son rang ! Que ne suis-je sur les bords du Dniester et dans l'obscurité qui convient à la fille de l'exilé Léon Odrowonz ! »

— « Un seul cœur vous porte, dites-vous, un intérêt sincère, et ce cœur est celui du roi ? »

— « Je n'ai point parlé du vôtre, parce que je le connais depuis l'enfance et que je ne sépare jamais de mon avenir celui qui doit le partager avec moi. »

En ce moment une voix l'interrompit en lui adressant ces mots :

« Quel est donc, ma noble cousine, ce seigneur en costume grec avec qui vous parlez avec tant d'intimité ? Il me semble que je le vois pour la première fois. »

Hélène leva les yeux, et aperçut le duc de Liegnitz qui lui offrait la main pour la conduire à la *medianoche*.

« C'est mon fiancé, le noble staroste de Samborz, » répondit-elle en baissant les yeux, mais avec fermeté.

« Votre fiancé ? répéta le prince du ton de la surprise. Un serviteur du palais oserait-il élever les yeux jusqu'à la petite-fille de l'empereur ? Le sujet jusqu'à l'illustre rejeton de Boleslas III ? »

— « Il n'y a que ma mère qui puisse vous répondre à cette question, ma mère qui,

fille du duc Conrad, a donné sa main au vaivode de Podolie. »

En achevant ces mots elle jeta un regard plein d'amitié à son fiancé, qui rougissait de colère, et suivit le prince silésien. Hippolyte s'approcha de celui-ci et lui dit à l'oreille :

« Le devoir de celui qui, quoiqu'un serviteur, n'est pas le vôtre, lui ordonne d'éviter tout ce qui peut troubler le repos du monarque. Il se réserve donc d'apprendre demain à Votre Altesse ce qu'un Boratynski et un chevalier polonais se croit en droit d'espérer et de faire. »

« M'apprendre ! dit le duc avec fierté, mais d'une voix étouffée : nous verrons. »

Il semblait que la joie à laquelle cette fête était consacrée eût cédé au pouvoir mystérieux de puissances infernales. Chacun des augustes convives avait quelque motif particulier d'inquiétude ou de chagrin. Les regards du roi ne cessaient d'errer vers les allées les plus faiblement éclairées du jardin. La reine-mère paraissait ne cacher qu'avec peine des sentimens qu'elle

renfermait dans son cœur. La reine de Hongrie voyait avec regret la mésintelligence toujours croissante qui régnait entre sa mère et son frère. L'éducation toute espagnole des jeunes infantes les empêchait de se livrer à la gaieté de leur âge. Les démons de l'ambition et de la vengence se partageaient l'âme de la princesse de Mazowie. On eût dit qu'en place du chiffre royal les caractères de feu qui brillaient au haut du temple offraient ces paroles terribles, *Mane Thekel Pharès*, qui jadis jetèrent l'effroi parmi Balthassar et ses convives.

Tout à coup des cris retentirent suivis d'un cliquetis d'épées et de quelques coups de pistolet partant de l'extrémité du parc. Sigismond-Auguste pâlit et dit à sa mère :

« Qu'est-ce que cela signifie? La paix du château est troublée. Le bruit des armes dans la maison du roi? »

Les dames se levèrent effrayées de leurs siéges et se préparèrent à fuir. Les hommes les entourèrent pour les protéger ainsi que la famille royale. En ce moment le maréchal de la cour, à qui un domestique avait

dit quelques mots à l'oreille, s'approcha et dit avec beaucoup de sang-froid :

« Ce n'est rien. Tranquillisez-vous, Mesdames et Messeigneurs. Ce n'est qu'une dispute parmi les paysans, qui ont un peu trop profité de la générosité de sa majesté. »

En parlant ainsi, il jeta un regard au roi, qui, entouré de ses sœurs effrayées, balançait entre les lois de l'étiquette qui lui ordonnaient de rester, et un sentiment irrésistible qui l'entraînait. Ce regard fixa son indécision; il repoussa doucement les infantes, et il était sur le point de se diriger vers le bruit, qui continuait toujours, quand Pierre Kmita vint au-devant de lui et lui dit :

« Notre devoir ne nous permet pas d'abandonner le roi dans un moment où le bruit des combats retentit. Que Votre Majesté permette donc à ses fidèles serviteurs de l'accompagner vers un lieu où sa personne sacrée pourrait être exposée aux attaques d'un peuple égaré par l'ivresse. »

Le roi ne put pas s'empêcher d'adres-

ser avec colère au grand-maréchal cette question.

« D'où vous vient aujourd'hui ce soin peu ordinaire pour notre personne sacrée ? »

Mais il était trop tard ; en un moment tous les gentilshommes présens avaient tiré leurs armes et entouraient le roi. Les ducs silésiens se placèrent à côté de lui, et Sigismond-Auguste, esclave de sa dignité, fut forcé de suivre la foule qui se frayait lentement et avec peine un chemin à travers les étroites allées du parc. Le généralissime et le castellan de Belsk s'étaient éloignés sans bruit les premiers, et Bonne de Milan avait aussi disparu.

CHAPITRE V.

Nous avons laissé le ci-devant huissier de la chancellerie, le secrétaire du secrétaire, Waclaw Siévrak, près du pont qui conduisait au village de Lobzow. Nous le retrouvons à la même place, qui était devenue déserte par l'éloignement des curieux et de plus en plus obscnre parce que les lampions, mal entretenus, s'éteignaient par degrés. Depuis long-temps déjà l'horloge du village avait sonné minuit, et pourtant les personnages mystérieux qu'il attendait n'avaient pas encore paru. La faim se

joignant à l'ennui avaient porté au plus haut point l'humeur de Siewrak. Tout à coup il crut remarquer qu'une personne étrangère s'approchait de lui. C'était, autant qu'il pouvait le distinguer dans l'obscurité, un très-jeune homme richement vêtu et dont les habits brodés d'argent brillaient faiblement à la lueur des lampions à demi éteints. Il sortait à pas lents, la tête baissée et les bras croisés sur la poitrine, d'une des allées latérales. Il n'aperçut ni Siewrak, qui à la vérité était caché par le feuillage, ni aucun des objets dont il était entouré : car il était absorbé dans ses pensées, qui n'étaient pas des plus gaies, témoin les longs et profonds soupirs qu'il poussait de temps à autre, soupirs entremêlés d'un petit rire forcé comme lorsqu'on se moque d'un autre ou de soi-même. Parfois aussi il s'arrêtait tout court, frappait fortement du pied contre la terre, murmurait quelques mots, regardait le ciel, retombait ensuite dans sa première position, et disparaissait lentement, comme il était venu, dans l'ombre du bosquet opposé. Les étranges

manières de ce promeneur solitaire firent supposer à Waclaw qu'il pouvait bien avoir la raison un peu troublée par le vin qu'il avait bu, et il éprouva en secret le regret de ne pas se trouver à sa place. Il reparut cependant une seconde fois, et Waclaw le suivit encore des yeux. La troisième fois il n'y fit plus d'attention : car en général l'ami Siewrak s'intéressait fort peu à ce qui ne le regardait pas personnellement. Mais au moment où ce singulier jeune homme se montra pour la quatrième fois à lui, un léger bruit se fit entendre sur le pont de bois, comme si des femmes le passaient à pied. Ce bruit réveilla à la fois l'attention de tous deux. Le jeune inconnu fixa les regards sur le lieu d'où il venait, parut mécontent d'être troublé dans sa rêverie, et s'éloigna. Waclaw au contraire, espérant que ce seraient celles qu'il attendait depuis si long-temps, rentra dans la retraite qu'il avait occupée jusqu'alors, derrière un frêne touffu. Bientôt en effet parurent trois femmes, dont les robes, malgré le peu de lumière qui régnait en ce lieu,

lui offrirent distinctement les trois couleurs qu'on lui avait indiquées. Elles s'approchèrent pas à pas et avec précaution ; mais quand elles se trouvèrent à peu de distance de celui qui les guettait, elles s'arrêtèrent, et la plus grande des trois parla en ces termes :

« Lequel de ces chemins conduirait dans les environs du château ? Je ne suis venue qu'une seule fois à Lobzow, et je ne puis pas bien m'y retrouver. Il paraît que tout le monde s'est rendu du côté des illuminations. Je suis donc d'avis que nous avancions encore un peu, jusqu'à ce que nous trouvions une sentinelle ou quelque autre personne qui puisse avertir M. de Lublin. »

« Ne faites pas cela, Madame, répondit une des deux autres. Ces bosquets sont si obscurs ! Qui sait si nous n'y rencontrerions pas quelques mauvais sujets tels qu'il s'en glisse toujours dans des réunions de ce genre, et dont l'aspect nous effrayerait à la mort. Je vous conseille de rester ici jusqu'à ce que votre suite ait mis des habits de paysans et vous ait rejoints, puisque vous n'avez pas voulu l'attendre, ainsi que j'avais

pris respectueusement la liberté de vous le conseiller. »

— « Tu es une bonne enfant, Lucie Ostrorog ; mais tu ne sais pas encore l'impatience que l'on éprouve quand on va se réunir à ce que l'on aime... Tu peux pourtant avoir raison. Je commence à craindre qu'après un si long retard mon mari ne m'attende plus. J'ai négligé aussi de lui faire savoir de quel côté j'arriverais. Il paraît que le souper est déjà commencé ; les paysans auront couru pour voir ce brillant spectacle ; je n'entends pas même le pas d'une sentinelle. Je resterai donc ici, jusqu'à ce que mes gens m'aient trouvée ou que j'aie reçue des nouvelles du château. »

« Cela ne tardera pas, Madame, dit la troisième. Je ne crains rien et je vais donc courir bien vite pour trouver quelqu'un qui puisse annoncer votre arrivée à ceux à qui il convient d'en être instruits. »

— « C'est peut-être le jeune Bielawski que tu espères trouver. Je gage que tu es attendue comme moi, et les cruelles lois de l'étiquette ne l'empêcheront de venir au

rendez-vous. Va donc, et si tu le trouves, dis-lui de se presser. »

— « Ah, oui! si j'étais assez heureuse pour le trouver, il courrait avec la promptitude de l'éclair : bien plus vite encore que je ne sais le faire. »

A ces mots elle se mit à courir et passa rapidement devant Siewrak, qui se disait en lui-même : Madame ! Liberté respectueuse ! Lucie Ostrorog ! Voilà de singulières paysannes, pour porter de tels noms, se donner des titres, et se servir d'un pareil langage. C'est le maréchal de la cour qu'elle veut faire appeler ? Et cette petite qui vient de courir à côté de moi, je gagerais tout ce qui doit me revenir de cette expédition que c'est la petite Tofia, la fille de l'aubergiste d'Iwanowice. Et puis cette paysanne lithuanienne qui est une dame et qui veut attendre ses gens. Allons, ce qui doit se faire doit se faire bientôt. — Il quitta sa place en silence et se retira ; mais en même temps un léger bruit se fit entendre dans le feuillage, comme d'une personne qui s'approchait avec précaution.

Les deux paysannes savoir : Lucie Ostrorog et sa maîtresse, dans laquelle nos lecteurs n'auront pas manqué de reconnaître la reine Barbe, étant restées seules, cette dernière se mit à plaisanter sur la colère qu'elle supposait que madame la trésorière éprouverait si elle pouvait se douter de leur expédition nocturne. Elle avoua du reste qu'elle n'aurait pas tort, et ne put s'empêcher de dire que le lieu lui paraissait fort triste et fort solitaire. Le village était abandonné de ses habitans, qui étaient tous venus à la fête, et l'auberge où les gens de sa suite changeaient d'habits était située à l'extrémité opposée. Lucie, au lieu de dissiper l'inquiétude de sa maîtresse, l'augmenta par ses observations, et elle parlait encore quand Tofia arriva pâle et hors d'haleine, suivie de cinq ou six hommes qui s'approchaient, à la vérité en chancelant comme des ivrognes, mais pourtant avec précaution et sans bruit. En même temps des troupes semblables se firent voir de deux autres côtés.

Cette réunion d'hommes dans le même

lieu remplit les dames d'un effroi d'autant plus grand qu'elles crurent y voir tous les indices de la préméditation. Barbe voulut fuir; mais les forces manquèrent à la jeune Lucie, et elle tomba sans connaissance. Pendant que sa maîtresse et Théophile cherchaient à lui porter du secours, les hommes étrangers, dont les mauvais desseins étaient devenus évidens, les entourèrent, toujours sans parler. En ce moment un jeune homme sortit des bosquets, le sabre nu à la main, et accourut à leur défense.

« Place, place! s'écria Waclaw, ne vous mêlez pas de choses qui ne vous regardent pas, mon jeune seigneur, et n'empêchez pas de bons lurons de s'amuser le jour de la fête du roi à faire la cour à de jolies paysannes. »

La seule réponse du jeune homme fut un bon coup de sabre dont il coupa la figure de l'écrivain, et qui le mit dans un tel état que pendant quelque temps le vin dont il avait espéré s'enivrer après son expédition ne put lui servir qu'à faire des fomentations et à tremper ses bandages.

Cependant les compagnons de Siewrak s'approchaient toujours, et dans le même silence. Le page lançait des coups de sabre à droite et à gauche, et plus d'un brigand partagea le sort de son chef. Quelques-uns d'entre eux tirèrent des poignards, seule arme offensive qu'ils portassent, et le dévouement héroïque du jeune homme lui aurait inévitablement coûté la vie, sans même sauver celle des personnes qu'il défendait avec tant de bravoure, si Théophile, fille de Gaspard Gierzaneck, ne se fût décidée dans cet embarras pour le seul parti qui restât à prendre. Se trouvant en dehors du cercle, elle profita de sa liberté pour courir vers le pont et pour appeler de toutes ses forces au secours. Plusieurs voix lui répondirent à peu de distance, et l'on ne tarda pas à entendre les pas de personnes approchant à la hâte. Ce bruit redoubla le courage du jeune Stanislas Lacki, qui continuait à défendre les dames avec une adresse et une vigueur au-dessus de son âge. Donnant à sa faible voix tout l'éclat dont elle était susceptible, il s'écria :

« Arrivez! arrivez! braves gens, venez secourir votre maîtresse contre de lâches coquins, contre des meurtriers salariés. »

Et, quoique couvert de blessures, il avait réussi à tenir les assassins en échec jusqu'à ce qu'une troupe de Lithuaniens arrivassent avec des sabres et des pistolets. Ces guerriers, bien armés et accoutumés aux combats, n'eurent pas de peine à repousser les agens du crime. Waclaw avait depuis long-temps cherché son salut dans la fuite. Ses compagnons ne tardèrent pas à le suivre, ce qui n'empêcha pas que plusieurs d'entre eux ne trouvassent la mort sous les sabres des Lithuaniens, dont les pistolets ne manquèrent pas non plus leurs coups malgré l'obscurité. La victoire étant décidée, la garde lithuanienne se retira respectueusement en arrière, pendant que Barbe et la petite Tofia s'empressaient de porter du secours à la dame évanouie et à leur vaillant défenseur blessé.

Nous avons dit qu'aux premiers coups de pistolet Bonne de Milan avait disparu de la table du roi. Nous ne pensons pas qu'il soit

nécessaire d'avertir nos lecteurs, que la scène dont ils viennent de voir la description avait été préparée d'avance par cette reine, dans le but d'enlever une bru qui lui était odieuse, et peut-être de lui faire un mauvais parti, que l'obscurité de la nuit, le tumulte de la fête et le déguisement qu'elle portait auraient servi à cacher. Convaincue par de faux rapports que Barbe, dans son expédition romanesque, ne s'était fait accompagner que de quelques domestiques faiblement armés, elle ne douta pas un instant que les gens apostés par Monti ne réussissent dans leur projet, et elle se hâtait, pendant que le grand-maréchal retenait à dessein les pas du roi, sous le prétexte de veiller à sa sûreté, d'arriver au lieu du combat, afin de faire disparaître toutes les traces de ce qui s'était passé avant que son fils n'en pût rien découvrir.

N'ayant point rencontré de fuyards sur sa route, elle n'était pas encore détrompée en arrivant sur le champ de bataille, et feignant de ne pas savoir quelles étaient

les personnes qu'elle y voyait, elle dit à Barbe d'un ton arrogant :

« Qui es-tu, jeune fille, dont la conduite déréglée, au milieu de la nuit, a donné lieu à tout ce tumulte, et a fait tirer les armes dans la demeure du roi? Reconnais en nous la reine, et apprends-nous ton nom. »

« Votre Majesté oublie, Madame, répondit Barbe, que ceci est un bal masqué, conforme aux usages de votre patrie, et que dans des occasions de ce genre on ne peut jamais être forcé de prononcer son nom. Il suffira donc que je vous dise que je suis entrée dans ce parc persuadée que dans le voisinage de son roi la femme la plus faible ne pouvait manquer d'être en sûreté. »

— « Tu t'imagines donc que la protection du roi s'étend jusque sur des femmes d'une conduite dissolue, qui osent faire de ce parc le théâtre de leurs rendez-vous, et donner lieu à de honteux débats entre les hommes qui se disputent leurs bonnes grâces? Retire-toi sur-le-champ, ou je saurai te faire mettre en lieu de sûreté, où

je t'infligerai le châtiment que mérite la femme d'une basse naissance qui s'introduit dans une place qui ne lui convient pas. »

Barbe, qui jusqu'à ce moment avait conservé son sang-froid, ne fut plus maîtresse d'elle-même à de pareils discours :

« Serait-il possible, Madame, dit-elle, que vous ne sussiez réellement pas qui nous sommes? Oh non! vous nous connaissez fort bien, et vous savez, quelle que soit votre arrogance, que partout où nous nous trouvons, il ne vous revient que la seconde place. Soldats! ajouta-t-elle d'un ton d'autorité, faites faire place à la reine de Pologne, grande-duchesse de Lithuanie. »

La garde lithuanienne s'avança, aux paroles de sa maîtresse, afin d'exécuter un ordre qui lui était d'autant plus agréable qu'elle avait écouté en frémissant une conversation que son respect pour l'épouse du roi lui avait seul empêché d'interrompre. En ce moment Pierre Kmita arriva, et dit quelques mots à l'oreille de Bonne de Milan. L'instant d'après, Sigismond-Auguste

sortit d'une des allées, accompagné du généralissime et de Pierre Boratynski, et suivi du reste des courtisans, qu'il était enfin parvenu à devancer. Aussitôt qu'elle l'eut aperçu, Barbe se jeta dans ses bras avec un cri de joie et lui dit à voix basse :

« Je t'ai donc retrouvé, bien-aimé de mon âme, toi qui vas me protéger contre la violence et l'humiliation. »

« La violence ! l'humiliation ! dit le monarque en jetant autour de lui des regards étonnés. Qui est assez audacieux pour oser commettre des excès dans notre voisinage ? Qui pourrait se permettre d'insulter notre reine dans la maison de son époux ?» Un regard jeté sur Barbe et un second sur sa mère lui tinrent lieu de réponse, et, se tournant vivement vers les assistans, il ajouta : « Rentrez tous au château, nous vous suivrons sur-le-champ avec les princesses. Rentrez, répéta-t-il d'une voix de tonnerre en voyant que l'on balançait : le castellan de la capitale et le maréchal de la cour peuvent seuls rester. »

Quand tout le monde se fut éloigné,

« Votre Majesté voit dans cette dame la maîtresse de la maison, et je la prie de ne pas oublier les devoirs imposés aux convives. »

En achevant ces mots, Sigismond offrit son bras à Barbe, et la conduisit d'un air plein de dignité à travers les rangs de ses courtisans. La reine-mère le suivit, la rage dans le cœur, en prononçant intérieurement un affreux serment de vengeance.

Quelques jours après cette aventure, le duc de Liegnitz vint prendre congé de sa cousine la princesse de Mazowie, à l'occasion de son départ de la capitale. Il avait le bras en écharpe, et l'explication qu'il donna de cette circonstance à sa parente fit briller les yeux de celle-ci d'une colère dont le poids devait bientôt retomber sur l'infortunée Hélène.

CHAPITRE VI.

Neuf mois s'étaient écoulés depuis la fête de Lobzôw. L'hiver était passé, et le printemps de l'année 1550 couvrait de nouveau d'une jeune verdure les bords de la Vistule et les collines qui s'élèvent sur les sépultures de Krak et de Wanda. Les arbres reprenaient leur feuillage, et les cigognes revenaient des climats méridionaux. La nature ramenait en silence le cours naturel des saisons. Les objets inanimés obéissent à ses lois éternelles. L'esprit de l'homme seul, dans une apparente indé-

pendance, sait tantôt devancer les temps, tantôt se maintenir immobile dans la position qu'il s'est choisie.

Ni l'automne, ni l'hiver, ni le doux retour du printemps n'apporta du changement à l'état des affaires. Dans la capitale ainsi que dans le reste du royaume les partis étaient toujours en présence. A la cour leur inimitié se couvrait d'un masque; dans les provinces au contraire elle éclatait en hostilités ouvertes, et la fermeté de Sigismond-Auguste put seule maintenir la dignité du trône, cette fermeté à laquelle les ennemis de l'ordre ont donné le nom d'opinâtreté et de despotisme.

En attendant, il jouissait d'un grand appui dans Jean Amor, comte de Tarnow, qui par amour pour son pays, ne craignit pas de se donner une apparence de torts, afin de pouvoir plus facilement faire le bien. Satisfait de ne pas être méconnu par celui à qui il faisait ce sacrifice, et d'un petit nombre d'autres personnes de qui il recherchait l'estime, il résolut de se mettre à la tête d'un parti qui ne perdrait le pouvoir de faire du

mal qu'en le reconnaissant pour chef, et qui, s'il avait pu tourner les yeux vers quelque autre, aurait facilement trouvé un guide prêt à sacrifier ses devoirs et le bien général aux projets de son ambition. C'était la position menaçante dans laquelle Tarnowski s'était placé qui paralysait Bonne de Milan et ses adhérens, par la crainte que le trouble et la désunion qui régnaient dans l'intérieur de la maison royale n'enlevassent aux Jagellons une couronne que plus de la moitié de la nation était portée à mettre sur la tête de l'homme respectable qui feignait de la désirer. La reine-mère retenait la torche de la discorde, que la colère et la vengeance la poussaient à lancer dans le palais, de peur que l'incendie qu'elle allumerait ne se communiquât au royaume entier, et ne précipitât dans les flammes à la fois celle qu'elle haïssait, avec son propre fils et toutes ses espétances.

Après avoir long-temps balancé, le roi s'était enfin décidé à convoquer une nouvelle diète dans la ville de Petrikow.

Cette fois, ce n'étaient pas les pressantes demandes des sénateurs ni les impérieuses menaces du primat Dzierzgowski qui l'engagèrent à réunir une assemblée dont l'expérience lui avait appris que le pouvoir royal n'avait que des attaques à attendre. Ce qui fixa son irrésolution, ce fut une conversation longue et secrète qu'il eut avec Jean Tarnowski, et dans laquelle il se convainquit que ce n'était qu'en remplissant les vœux de la noblesse qu'il pouvait obtenir en définitive l'objet des siens. Les seigneurs qui s'étaient réunis au parti de la reine-mère, soit par un ancien attachement, soit par la haine qu'ils portaient au castellan de Cracovie, résolurent de se tenir tranquilles comme leur maîtresse, et d'attendre un dénouement de l'issue duquel le caractère connu de Bonne de Milan ne leur permettait pas de douter. Quelques-uns d'entre eux se dispensèrent, sous divers prétextes, de paraître à Petrikow; d'autres furent excusés en secret, et il fut bientôt évident que la majorité des membres de la diète se composerait de Li-

thuaniens et de protestans, et serait par conséquent plus favorable que les précédentes aux désirs de Sigismond-Auguste.

De même que ces volcans qui cachent les feux qu'ils renferment dans leur sein sous une enveloppe de neiges et de glaces, la princesse de Mazowie contemplait les intrigues dont elle était environnée, avec la froideur d'une apparente indifférence. Depuis l'anniversaire de la naissance du roi, et le duel qui, le lendemain, avait eu lieu entre le duc de Liegnitz et le fiancé de sa fille, la princesse traitait Hélène avec plus de sévérité que jamais. La querelle que le staroste de Samborz avait eue avec un de ses parens lui offrait un prétexte plausible de ne plus cacher la répugnance qu'elle éprouvait pour lui, et la froideur qu'elle lui témoignait, ainsi que l'étonnement qu'elle affecta de ce qu'il osait se montrer dans ses appartemens après un semblable événement, finirent par l'en chasser tout-à-fait. A compter de ce moment, Hélène Odrowonz ne put plus en-

tretenir son amant qu'aux fêtes de la cour et sous les yeux de sa mère.

Au printemps, Hippolyte, qui était parvenu au grade de capitaine et qui commandait une compagnie des gardes du roi, suivit le monarque à Petrikow, et son frère fut envoyé en secret dans les provinces russes afin de maintenir le repos parmi les nobles de ce pays. Hélène, privée de la faible consolation que lui offrait la présence de son amant, les conseils de son respectable ami et la vue de son royal protecteur, demeurait livrée à toute l'humeur d'Anne de Mazowie, qui ne pouvait lui pardonner d'avoir avoué en présence de son illustre cousin son amour pour un homme que sa mère trouvait si fort au-dessous d'elle.

Parmi le petit nombre de seigneurs d'un rang élevé qui se rendaient à la diète, se trouvait le généralissime. Contre sa coutume, il fit avec beaucoup de pompe et d'éclat, les préparatifs de son départ de Tarnow, où il se trouvait. Les repas se succédaient avec rapidité dans son châ-

teau. Il paraissait à Cracovie entouré d'une suite nombreuse de gentilshommes et de domestiques richement vêtus, et le bruit courut qu'il arriverait à Petrikow avec un cortége de deux cents nobles, de maisons plus ou moins illustres, et de mille hommes d'armes. Le grand-maréchal Kmita jeta un regard de soupçon et de malveillance sur les préparatifs du généralissime. Les avis qu'il en donna dans les appartemens de la reine-mère remplirent cette princesse d'effroi, et lui firent craindre qu'elle n'eût attendu trop long-temps pour retourner sur ses pas. De jour en jour on recevait de nouveaux détails sur la magnificence qui régnait à Tarnow. On parlait de vaisselle d'or et d'argent arrivée de Venise, de superbes chevaux caparaçonnés à la manière de l'Orient. On assurait que le généralissime avait répandu de riches présens parmi ses partisans. Enfin l'on allait jusqu'à se dire à l'oreille que les appartemens de ce château qu'avait autrefois occupés Jean Zapolski, roi de Hongrie, et dont quelques-uns étaient ornés de dais,

se réparaient, et se meublaient à neuf de la manière la plus splendide. Bonne de Milan ne manquait pas de faire savoir par des courriers à son fils, qui se trouvait déjà à Petrikow, tout ce qu'elle apprenait à ce sujet. Mais les réponses du roi étaient froides et vagues, et dans une de ses dernières lettres écrites de sa main, il dit qu'il espérait en Dieu pour pouvoir défendre son droit contre tous ceux qui voudraient l'attaquer.

Tout à coup le bruit se répandit que le comte de Tarnow s'approchait de la capitale avec son escorte, et qu'il la traverserait en se rendant à la diète. On remarqua parmi les citoyens de Cracovie cette sombre inquiétude qui d'ordinaire précède les grands événemens. Il se tenait peu de discours à haute voix ; mais des groupes se formaient pour parler bas et écouter. Le plus grand effroi régna à cette nouvelle dans le château. Bonne de Milan, soutenue par Kmita, voulut fermer les portes de la ville au généralissime ; mais les discours de l'évêque de Cujavie et la crainte de dé-

plaire au roi lui firent changer d'avis. Elle se contenta d'augmenter la garnison du château, et de faire mettre en état l'artillerie qui garnissait les remparts. En attendant, on ne tarda pas à découvrir que ces précautions étaient inutiles. La suite du castellan fut logée dans les villages des environs, et il parut seul dans la capitale, c'est-à-dire avec un petit nombre seulement des principaux seigneurs de sa suite, avec lesquels il se présenta au château pour prendre congé de la reine-mère. Appelant à son secours sa dissimulation habituelle, l'Italienne reçut avec la plus grande affabilité l'homme qu'elle craignait ; elle crut remarquer que ses manières étaient plus fières, ses discours plus tranchans qu'à l'ordinaire, et elle ne put s'empêcher de lui dire :

« En vérité, M. le Généralissime, à voir votre nombreuse suite, on dirait que votre intention est de faire des conquêtes, et non de remplir un paisible office auprès de votre roi. Les dépenses que vous avez dû faire ne peuvent être convenablement payées que par une couronne. »

« Et c'est aussi d'une couronne qu'il s'agit, Madame, répondit Tarnowski sèchement. Nous vivons dans des temps étranges, et chacun fait bien de regarder autour de soi, pour voir où il est et ce qu'il devient. »

Le cortége du généralissime s'avançait lentement, comme dans une marche triomphale, sur la route de Petrikow, où il paraissait vouloir retarder son arrivée jusqu'au moment décisif. Tout à coup la nouvelle arriva à Cracovie qu'il était tombé malade en chemin. Le lendemain, on apprit que son état empirait et qu'il ne pouvait plus voyager qu'en litière. Le troisième jour, enfin, on sut qu'il avait été obligé de s'arrêter au couvent de Sulijow, sur la Pilika, à trois milles de Petrikow, et que sa vie était dans le plus grand danger. Cette nouvelle releva le courage de Bonne de Milan. Plusieurs de ses partisans quittèrent en secret la capitale pour aller examiner sur le lieu la physionomie de la diète, et pour renouer le fil qu'ils avaient laissé tomber par la crainte que leur inspirait celui

que sa maladie mettait hors d'état de nuire, et dont, peut-être, la mort allait bientôt tout-à-fait les délivrer.

L'état de la capitale et de la cour offrait donc l'apparence d'une de ces matinées vaporeuses, qui laissent dans l'incertitude si les brouillards se convertiront en nuages et occasioneront une journée pluvieuse, ou bien si, retombant sur la terre, elles la couvriront de brillantes gouttes dans lesquelles viendront se réfléchir les rayons du soleil. Ce n'était pas sans peine que la reine-mère sut, tout en conservant la dignité convenable, maintenir la bonne intelligence avec la soupçonneuse et malveillante vaivodine de Podolie. Elle lui faisait de fréquentes invitations de venir par sa société dissiper l'ennui que la trop grande solitude faisait régner au château. Elle ne manquait jamais de faire engager la jeune Hélène à accompagner la princesse, et de la traiter avec une amitié et une distinction particulières. Hélène se rendait aux désirs de la reine, ou pour mieux dire aux ordres de sa mère ; mais il lui fut impossible de

sentir la moindre inclination pour l'Italienne ; et toutes les fois que celle-ci lui prodiguait ses caresses elle les recevait avec un sentiment d'inquiétude qu'il ne lui était pas possible de maîtriser. Son esprit tout entier était à Petrikow, car elle savait qu'en ce lieu se décidait le sort de la reine et le sien par contre-coup. Aussi ne cessait-elle d'adresser au ciel, en secret, les vœux les plus ardens pour le bonheur de son royal ami.

Un jour, vers le milieu du mois de mai, le petit nombre de grands dignitaires de l'état qui ne se trouvaient ni à la diète ni dans leurs terres s'étaient réunis avec les dames de la cour chez la reine-mère. La douceur du temps et la pureté du ciel avaient entraîné la société dans une longue galerie située au rez-de-chaussée du château, et dont les murs offraient depuis quelque temps, à côté des statues des rois et princes de la maison de Jagellòn, plusieurs tableaux, chefs-d'œuvre de l'école italienne. En face régnait une suite de croisées hautes et larges, qui n'étaient sé-

parées que par d'étroits pilastres, et d'où la vue se portait sur une vaste étendue de campagne et sur le cours du fleuve. Ces croisées ouvertes apportaient dans la galerie l'air suave du printemps et les parfuns du parterre placé au bas de la montagne du château. A l'extrémité opposée à l'entrée de cette galerie, la reine Bonne était assise sur un fauteuil, ayant à ses côtés la princesse de Mazowie, et debout autour d'elle les personnes qui formaient sa cour. Dans le nombre des hommes se trouvait le grand-maréchal et l'évêque de Cujavie. Dans l'embrasure d'une des fenêtres, Hélène Odrowonz s'entretenait avec la starostine Falczeska, qui s'efforçait d'amuser sa jeune compagne par les discours les plus variés, mais auxquels celle-ci ne répondait qu'avec distraction et en mots entrecoupés. La conversation languissait aussi dans le grand cercle. Ni les chefs-d'œuvre de l'art, qui l'entouraient d'un côté, ni les beautés de la nature, qu'ils apercevaient de l'autre, n'agissaient sur des esprits agités à la fois par la crainte et l'espérance; qui, blasés sur

des objets qui avaient perdu pour eux le charme de la nouveauté, ne songeaient qu'à leurs intérêts et donnaient à ceux qu'ils voyaient la teinte de leurs sentimens, bien loin de se laisser influencer par eux.

La dernière séance de la diète avait eu lieu la veille, et l'on attendait de moment en moment la nouvelle des résolutions qui avaient été prises. Aucune des personnes présentes n'ignorait que dans une heure peut-être le château de Cracovie aurait une nouvelle maîtresse; et dans le nombre il y en avait qui se demandaient déjà jusqu'à quel point il était prudent de montrer son dévouement à celle qui y commandait encore, surtout à cause de la mésintelligence qu'il y avait lieu de craindre pour l'avenir entre elle et son fils. D'autres s'efforçaient de lire sur les traits de la reine-mère les nouvelles qu'elle devait avoir reçues de l'état des affaires. D'autres enfin, qui se réjouissaient en secret du mauvais succès des projets ambitieux de la fière et hautaine Anne de Mazowie, étaient curieux de deviner quels sentimens se ca-

chaient sous le visage si froid et si immobile. En attendant, l'incertitude du résultat maintenait chacun dans les bornes ordinaires; ce qui n'empêchait pas que les princesses ne découvrissent ce qui se passait dans le cœur des courtisans.

Quoique Bone de Milan montrât cette tranquillité parfaite qu'elle savait conserver dans toutes les occasions, et quoique sa bouche offrît encore ce sourire qui ne la quittait jamais, cependant le peu de mots qu'elle prononçait étaient dits avec un peu plus de rapidité que de coutume, et même avec un peu d'amertume toutes les fois qu'elle ne s'adressait pas au grand-maréchal, dont la faveur était depuis quelque temps singulièrement augmentée. Déjà plus d'une fois la conversation s'était tout-à-fait arrêtée, et dans ces intervalles de silence chacun paraissait prêter l'oreille comme pour écouter si le pas des chevaux ne se faisait pas encore entendre qui devaient apporter les dernières nouvelles de la diète. Ce fut dans un de ces momens qu'André Zebrzowski, soit pour chasser

des objets qui avaient perdu pour eux le charme de la nouveauté, ne songeaient qu'à leurs intérêts, et donnaient à ceux qu'ils voyaient la teinte de leurs sentimens, bien loin de se laisser influencer par eux.

La dernière séance de la diète avait eu lieu la veille, et l'on attendait de moment en moment la nouvelle des résolutions qui avaient été prises. Aucune des personnes présentes n'ignorait que dans une heure peut-être le château de Cracovie aurait une nouvelle maîtresse; et dans le nombre il y en avait qui se demandaient déjà jusqu'à quel point il était prudent de montrer son dévouement à celle qui y commandait encore, surtout à cause de la mésintelligence qu'il y avait lieu de craindre pour l'avenir entre elle et son fils. D'autres s'efforçaient de lire sur les traits de la reine-mère les nouvelles qu'elle devait avoir reçues de l'état des affaires. D'autres enfin, qui se réjouissaient en secret du mauvais succès des projets ambitieux de la fière et hautaine Anne de Mazowie, étaient curieux de deviner quels sentimens se ca-

chaient sous ce visage si froid et si immobile. En attendant, l'incertitude du résultat maintenait chacun dans les bornes ordinaires ; ce qui n'empêchait pas que les princesses ne découvrissent ce qui se passait dans le cœur des courtisans.

Quoique Bonne de Milan montrât cette tranquillité parfaite qu'elle savait conserver dans toutes les occasions, et quoique sa bouche offrît encore ce sourire qui ne la quittait jamais, cependant le peu de mots qu'elle prononçait étaient dits avec un peu plus de rapidité que de coutume, et même avec un peu d'amertume toutes les fois qu'elle ne s'adressait pas au grand-maréchal, dont la faveur était depuis quelque temps singulièrement augmentée. Déjà plus d'une fois la conversation s'était tout-à-fait arrêtée, et dans ces intervalles de silence chacun paraissait prêter l'oreille comme pour écouter si le pas des chevaux ne se faisait pas encore entendre qui devaient apporter les dernières nouvelles de la diète. Ce fut dans un de ces momens qu'André Zebrzydowski, soit pour chasser

l'ennui qui commençait à se glisser dans la galerie, soit pour tout autre motif, prit la singulière résolution d'entamer ouvertement un sujet qui préoccupait tout le monde quoique personne n'osât en parler. Il commença en ces mots :

« En me rendant auprès de Votre Majesté, j'ai reçu en chemin une nouvelle que je lui communique, ainsi qu'à la noble société, avec d'autant plus de satisfaction qu'elle est faite pour dissiper l'inquiétude qu'inspirait la santé d'un seigneur bien cher à tout le pays, et sans doute aussi à Votre Majesté. Le respectable généralissime de la couronne est arrivé depuis quelque temps à la diète et a assisté aux dernières séances. »

« Je crois, M. de Cujavie, dit Pierre Kmita, selon son habitude, d'un ton sec et mordant, que votre attachement si connu pour le comte de Tarnow vous a fait ajouter foi trop facilement à une nouvelle diamétralement opposée à celles que j'ai reçues. D'après les miennes, le généralissime est renfermé dans une cellule du couvent

de Sulijow, et il est à craindre, ajouta-t-il ironiquement, que la patrie n'ait sous très-peu de temps à déplorer la perte de son père. »

« Je suis convaincu, M. le Vaivode, reprit froidement l'évêque, que l'intérêt que vous prenez à la santé de M. de Tarnow est égal au moins à celui que j'y porte, et je suis charmé d'après cela de pouvoir vous dire que vos craintes sont sans aucun fondement. Mes avis me viennent du jeune Bielawski, un des gentilshommes de la suite du généralissime, et ils sont accompagnés de certains détails qui ne me permettent pas de douter de leur exactitude. »

« Auriez-vous la complaisance, monsieur l'Évêque, dit la reine, de nous faire part de quelques-uns de ces détails qui se rapportent à la miraculeuse guérison de votre illustre *ami ?* »

« Guérison ! Je ne sais, Madame, si ce mot est bien à sa place là où il n'y a jamais eu de maladie ou même d'indisposition sérieuse. D'après ce que m'a dit la personne

de qui je tiens ces circonstances, les remèdes préparés avec soin par le médecin du couvent ont tous été jetés dans la Pilika, le comte en ayant d'autant moins besoin que dans ce moment il se trouvait déjà auprès de votre auguste fils, plus occupé sans doute à préparer lui-même des médicamens qu'à en prendre. »

« Parlez plus clairement, dit la reine en redoublant d'attention. Le récit un peu obscur du slachcic n'est pas devenu, ce nous semble, plus compréhensible dans votre bouche. Quel a pu être le but du généralissime en feignant une maladie? »

— « Son but a été, selon moi, de pouvoir paraître en présence du roi sans ce cortége dont l'éclat ne devait servir qu'à amuser la cour et les bons bourgeois de Cracovie. Il est du moins certain que sa majesté l'a parfaitement reçu, et qu'elle lui a envoyé son propre beau-frère le prince Radziwill pour l'inviter à une entrevue, laquelle du reste, à ce que l'on assure, n'a pas été la première qu'ils ont eue ensemble depuis quelque temps. Quoi qu'il en soit, plusieurs

sénateurs et députés ont été témoins de l'embrassement avec le quel le roi l'accueilli et dans lequel ils sont restés long-temps sans pouvoir parler, ainsi que de plusieurs autres marques d'union et de bonne intelligence entre le maître et le serviteur, dont je prie Dieu de faire naître d'heureux fruits pour le bonheur général. »

La reine demeura muette à ce discours. Dès les premiers mots que le prélat avait prononcés, le soupçon s'était élevé dans son sein qu'elle était de nouveau trompée, et les derniers, ainsi que le regard dont il les accompagna, ne lui en laissa plus de doutes. Le but et l'importance de cet artifice ne lui échappèrent pas. Elle détourna promptement les yeux de la princesse de Mazowie, dont le sourire froid, mais non moins expressif, lui devenait insupportable, et elle regarda les assistans avec un air de fierté comme si elle avait voulu étouffer en eux le sentiment de mépris que l'on éprouve malgré soi pour les personnes qui sont dupes des autres. Ceux-ci échangeaient des regards inquiets; et la plupart même s'é-

taient éloignés de quelques pas de la reine et baissaient les yeux de peur de rencontrer les siens. Pierre Kmita seul se rapprocha d'elle, et lui adressa à voix basse une question à laquelle elle ne répondit qu'en lui faisant le geste de s'éloigner.

Satisfait de n'avoir pas manqué l'impression qu'il voulait faire sur la reine, dont la conduite avait depuis long-temps détruit la faible reconnaissance que lui avaient inspirée des bienfaits intéressés, et l'avait changée en haine et en aversion; heureux d'avoir été le premier à annoncer dans le château une nouvelle qui lui paraissait être l'avant-coureur d'un temps plus heureux, l'évêque de Cujavie s'approcha d'Hélène et lui dit assez haut pour pouvoir être entendu de la vaivodine, qui depuis quelque temps surveillait sa fille avec un soin tout particulier :

« Mademoiselle, avez-vous entendu ce que j'ai eu le bonheur d'annoncer à sa majesté et à la société? Je ne doute pas que cette nouvelle ne vous soit agréable : car je sais

combien vous êtes ennemie du trouble et de la discorde».

«Quel intérêt mademoiselle peut-elle prendre, dit la starostine Falczeska, à la santé ou à la maladie du généralissime ? Ce n'est pas sur des seigneurs aussi âgés que se fixent les regards des jeunes dames. Et quant à l'intimité dont sa majesté daigne honorer un vieux guerrier, je ne pense pas qu'il y ait rien dans ces détails qui puisse faire beaucoup de plaisir ou inspirer une grande jalousie à mademoiselle.»

« Je puis vous assurer, Madame, dit Hélène, que l'amitié dont le roi m'honore ne me donne à mes yeux aucun droit d'être jalouse des faveurs qu'il accorde à d'autres. »

La conversation continua pendant quelque temps encore sur le même ton jusqu'à ce qu'Hélène, qui par momens jetait les yeux par la fenêtre, recula tout à coup d'un pas, et par un geste muet engagea l'évêque à diriger ses regards vers le portail de la cathédrale. La princesse de Mazowie, qui avait remarqué ce geste et la joie qui avait

animé, en le faisant, le visage de sa fille, se leva lentement de son siége et s'approcha d'elle en lui demandant ce qui avait fixé son attention.

« Nous allons sans doute dans quelques instans, dit l'évêque, recevoir des nouvelles de la diète : car, si l'œil perçant de mademoiselle et ma vue moins sûre ne nous trompent pas tous deux, nous avons distingué dans la cour du palais une personne qui a suivi sa majesté à Pétrikow. »

Toute la compagnie de la galerie se pressa, pleine de curiosité, vers la fenêtre. Bonne de Milan quitta aussi son fauteuil, mais avec gravité, et placée près du grand-maréchal regarda vers la cour. Ils virent le jeune staroste de Samborz, Hippolyte Boratynski, et Bartholomée Sabinus, archidiacre de Cracovie, se diriger rapidement vers la cathédrale, dont les portes leur furent ouvertes. Ils étaient suivis de plusieurs valets de pied du roi et gens de service de l'église chargés de tapis de pieds ainsi que de tapisseries de velours bleu brodés d'aigles d'argent. Derrière eux une

foule considérable de peuple se pressait par la porte de la cour qui était ouverte, mais sans faire de bruit, comme quand on s'attend à apprendre une nouvelle importante que l'on ignore encore. Bientôt cependant les flots du peuple s'ouvrirent pour faire place à l'évêque de Cracovie, qui, entouré de ses chanoines, suivait son porte-croix. Arrivé à la porte de la cathédrale, Samuel Maciejowski s'arrêta, et le staroste s'approcha et lui remit un rouleau de parchemin scellé du grand sceau du royaume. L'évêque le prit, et après l'avoir lu il leva les yeux et les mains au ciel comme en action de grâces, croisa ensuite avec humilité les bras sur sa poitrine, et disparut avec son cortége dans la cathédrale, dont les portes se fermèrent après les porteurs de tapisseries.

Un silence de plus d'un quart d'heure suivit cette scène; ensuite un léger murmure de paroles s'éleva de la cour, et pénétra dans la galerie, où régnait un silence si profond qu'on eût pu entendre respirer les personnes qui s'y trouvaient. Tout à coup les

portes de l'église s'ouvrirent de toute leur grandeur, le peuple s'y précipita et un drapeau blanc flotta de la fenêtre la plus élevée du clocher. A l'instant même une salve d'artillerie fit trembler les murs de la galerie ; le premier coup fut suivi de plusieurs autres. Les dames et la reine elle-même tresaillirent au bruit ; mais ce ne fut pas la surprise seule qui fit faire à Bonne de Milan un mouvement involontaire. Le canon fut suivi de plusieurs milliers de voix qui élevèrent au ciel des cris de joie et de bonheur. Le son des cloches de la cathédrale et des soixante-dix églises de la capitale se mêla à ces cris. A ce spectacle l'évêque de Cujavie quittant la fenêtre, vint se placer au milieu de la galerie, en face de la statue de Ladislas Jagellon, et s'écria les yeux brillans de joie :

« *Te Deum laudamus!* Tonnez, bouches d'airain qui avez coutume de n'envoyer aux hommes que la mort et la destruction ; annoncez aujourd'hui au royaume un message de bonheur. Et toi, vénérable prince souche des Jagellons, envoie-nous la

bénédiction de ton séjour céleste, car ce jour est un jour de bonheur pour ta maison ; ta race va se rajeunir. Puisse-t-elle occuper le trône pendant plusieurs siècles encore ! »

Bonne de Milan, étonnée de cette saillie inattendue, dit d'une voix étouffée :

« Votre enthousiasme vous entraîne trop loin, M. l'Evêque. Elle vous fait prendre l'avance sur nous qui avons cependant bien plus d'intérêt que vous à l'événement, quel qu'il soit, qui vient d'arriver. Vous oubliez le lieu où vous êtes. »

— « Comment, Madame ! ne suis-je pas ici dans le château du roi ? Et quand je serais le seul, ce qui n'est pas, à me réjouir de ce que ces sons nous annoncent, j'aurais encore le droit de remercier le ciel de ce qui est utile à l'État et avantageux à l'église, moi qui suis à la fois prêtre et sénateur. »

— « Le zèle pour l'Église sied bien en effet au prêtre qui a acheté sa mitre. »

— « Je l'ai achetée, il est vrai, Madame, mais de Votre Majesté. Et pourquoi ne l'au-

rais-je pas fait, quand tout était à vendre (1)? »

Bonne regarda autour d'elle, surprise d'une réponse si peu respectueuse, et le sourire qui se peignit sur presque toutes les bouches lui montra que son règne était passé.

En ce moment le messager du roi, staroste de Samborz, entra dans la salle et s'avança vers la reine-mère. Celle-ci lui adressa la parole avec calme et sévérité :

« Vous nous avez fait attendre fort longtemps, Capitaine, la communication que vous avez à nous faire. Il n'est pas convenable que la mère du roi apprenne une nouvelle chère à son cœur par ces voix bruyantes que l'usage a consacrées à annoncer au peuple les événemens heureux. D'après cela, si vous vous êtes rendu coupable d'avoir négligé ce que vous deviez à notre

(1) Cette conversation de Bonne de Milan et de l'évêque de Cujavie est strictement conforme à l'histoire.

(*Note de l'Auteur.*)

rang et à notre titre de mère, vous méritez un sévère châtiment. Maintenant parlez. »

Hippolyte écouta ces paroles sans se troubler, et commença ensuite d'un ton lent et mesuré, comme s'il répétait une leçon qui lui avait été dictée :

« Quand notre très-auguste souverain Sigismond II Auguste, roi de Pologne et grand-duc de Lithuanie, me chargea, moi Hippolyte Boratynski, staroste de Samborz, l'un des capitaines de sa garde, de l'honneur d'être porteur d'une agréable nouvelle, il me parla en ces termes : « Hâtez-vous de vous rendre dans notre bonne ville de Cracovie, et annoncez à l'évêque de ladite ville qu'il a plu au ciel d'élever notre chère épouse Barbe, jusqu'à présent grande-duchesse de Lithuanie, au trône de notre royaume, et qu'il ait en conséquence à remercier au pied des autels le Dispensateur des biens du bonheur qu'il nous a accordé ; qu'il fasse en même temps tous les préparatifs nécessaires pour le couronnement de notre reine, qui se fera, selon l'antique usage, dans sa cathédrale.

Après cela, que les bons citoyens de notre capitale, et par eux tous nos sujets, soient instruits, selon la manière usitée, que Dieu, dans sa miséricorde, leur a donné une mère qui, avec son aide, sera pour eux une bonne mère, comme nous nous efforçons d'être un père soigneux. Et quand vous aurez rempli toutes nos volontés sous ce rapport, vous vous transporterez, avec tout le respect convenable, auprès de la veuve de notre très-glorieux seigneur et père le roi Sigismond; vous offrirez à Sa Majesté notre salut royal, et vous lui annoncerez que les ordres du royaume réunis en diète ont bien voulu reconnaître et confirmer à la dame Barbe, qui depuis long-temps est notre bien-aimée épouse, les qualités et droits de reine de ce royaume, et qu'en conséquence nous la prions de vouloir bien à son tour recevoir et accueillir Sadite Majesté, notre épouse, comme sa bru et reine régnante du royaume. Sadite Majesté arrivera demain de Janowice au château, dont les clefs devront lui être remises : elle sera conduite par M. le gé-

néralissime, à qui cette commission honorable est bien due, puisqu'il n'est que juste que celui qui a rendu le repos à la république ait la première part au bonheur du roi. »

Hippolyte avait fini de parler, et la reine ne répondait pas. Les assistans, étonnés de l'étrange manière dont le message de Sigismond-Auguste était parvenu à sa mère, n'avaient garde d'interrompre le silence. Pierre Kmita seul fit entendre au milieu de quelques malédictions le nom du généralissime. Cependant les salves d'artillerie continuaient encore, les cris de Vive le roi! Vive la reine! retententissaient de toutes parts. Enfin Bonne de Milan, sortant d'un étourdissement momentané, joignit les mains et dit :

« Louons donc Celui qui tient nos destinées dans ses mains de ce qu'il a écouté nos prières et rendu à notre maison royale la paix dont elle était depuis si long-temps privée. A compter de ce moment, il n'y a plus de ténèbres autour de nous : car la main du Seigneur a allumé un fanal pour

montrer à chacun le chemin qu'il doit suivre sans craindre de s'égarer à droite ou à gauche. Nous ferons donc sa volonté jusqu'à la fin. »

L'impression que ces paroles firent sur l'assemblée fut étrange. Tous les regards se baissèrent, tous les fronts pâlirent, comme si un esprit des enfers avait apparu tout à coup au milieu d'eux. Chacun s'éloigna peu à peu. Les cœurs les plus insensibles frémissaient en écoutant un pareil blasphème. La princesse de Mazowie se rapprocha de la reine, et lui dit à l'oreille :

« Votre Majesté a oublié l'*amen* ; elle le réserve peut-être pour la fin. »

La reine lui lança un regard presque surnaturel, et prononça d'une voix basse, mais si creuse qu'elle semblait sortir du tombeau :

« Amen ! »

Et ce mot remplit d'effroi jusqu'au cœur endurci d'Anne de Mazowie. Elle retira en frémissant sa main que Bonne avait saisie de sa main glacée. Mais ce dernier avertis-

sement de son génie tutélaire ne fut pas de longue durée, car quand l'évêque de Cujawie s'approcha d'elle et lui dit :

« Permettez que celui qui vous est attaché depuis bien long-temps vous donne encore un seul conseil. Que cela vous suffise *maintenant*. Vous voyez que le ciel a parlé. Oserez-vous combattre ses décrets? Et quand vous l'oseriez, ne prévoyez-vous pas où vous conduira la route que vous suivez? »

Elle le regarda d'un œil étonné et ne daigna pas lui faire de réponse.

CHAPITRE VII.

Pendant que ce que nous venons de décrire se passait, Hippolyte Boratynski avait trouvé moyen de glisser à la dérobée à Hélène un mot qui avait confirmé l'espérance qu'elle nourrissait de voir les événemens de Petrikow avoir une influence favorable sur sa propre destinée. Dès le soir même le jeune chevalier put communiquer à son amante les projets qu'avait formés pour eux leur auguste ami, et l'on ne s'étonnera pas qu'Hélène, dans l'attente de voir enfin s'accomplir des vœux si fidèlement con-

servés dans son sein, oubliât les nuages qui planaient encore sur sa tête, et osât se flatter que la magnanimité du roi finirait par attendrir jusqu'au cœur d'airain de sa mère.

Dans l'après-midi du lendemain Sigismond-Auguste arriva, et, après s'être montré un instant chez sa mère, il se rendit immédiatement chez une parente bien chère pour la réjouir et pour augmenter son propre bonheur en le partageant avec elle. Pendant qu'il développait aux yeux d'Hélène enchantée l'avenir heureux qui se préparait pour elle, le castellan de Belzk, qui venait d'arriver de Russie, s'était rendu dans le même but chez son frère.

« Enfin, mon cher Hippolyte, dit-il, nous en sommes arrivés au point que je puis m'arrêter un moment et regarder en arrière sur le chemin que j'ai parcouru. Le commencement a été, à la vérité, un peu difficile; mais Dieu en a béni la fin. J'ai trouvé les seigneurs et frères du pays de Halicz et de Braclaw tant soit peu rebelles à mes désirs, et il m'en a coûté plus

d'une pièce de vin vieux des caves de notre père avant de les amener à laisser la diète de Petrikow s'arranger à son gré sans qu'ils s'en mêlassent. Maintenant tout est fini ; le bon droit a triomphé, et les serpens de la discorde sont étendus sans vie à ses pieds. »

« Tu as bien raison de te réjouir de ce que tu as fait, mon cher frère, répondit le staroste de Samborz ; tu trouveras ta récompense dans ton cœur, tandis que moi, qui suivrai de loin tes pas, je devrai au bonheur, et non à mon mérite, la faveur que le roi m'accorde, parce que je suis ton frère et le fiancé de la demoiselle de Podolie. »

— « Et penses-tu que le bonheur n'ait pas aussi beaucoup fait pour moi? Hélas! mon cher Hippolyte, le poste où je me suis trouvé placé était bien délicat, et il s'en est fallu de peu qu'au lieu d'acquérir l'amitié de Sigismond-Auguste et l'estime de mes frères, je n'aie été traité comme un séditieux et un traître. Et si les affaires ont pris une tournure si favorable, ce n'est pas à ma prudence qu'il faut en savoir gré.

Le généralissime a tout fait. Puisse-t-il rester long-temps encore auprès du trône pour le défendre contre ses ennemis proches et éloignés, tandis que je rentrerai dans ma retraite, car mon rôle est fini. »

— « Quoi! mon frère, tu veux nous quitter? Tu ne veux pas rester pour être témoin du bonheur auquel tu as tant contribué? »

— « La paix et le bonheur sont rentrés dans la maison du roi; il est temps maintenant que je songe à la mienne... Je veux pourtant d'abord aider à construire l'édifice de ta félicité, mon frère, que Sigismond-Auguste veut rendre fort brillante. Je retournerai ensuite dans notre château paternel de Boratyn; là, pendant les longues soirées de l'hiver, je raconterai à ma femme les événemens dont j'ai été témoin dans le monde, je jouerai avec mes enfans, et je leur apprendrai à chérir leur mère quand elle sera veuve, car... malheureusement toutes les mères ne ressemblent pas à la dame Boratynski! »

Pendant que les frères s'entretenaient

ainsi, l'affluence du peuple, les cris de joie qu'il faisait entendre, et bientôt après le roulement des voitures, annoncèrent l'arrivée de la nouvelle reine. Ils s'empressèrent de se rendre dans la grande salle d'audience, où la cour les attendait.

L'entrevue des deux reines, qui ne s'étaient encore rencontrées que dans les jardins de Lobzow, fut froide et cérémonieuse. Vêtue dans toute la sévérité du costume peu séant des veuves de son temps, costume auquel Bonne de Milan se permettait d'ordinaire quelques légères déviations, elle alla à pas comptés jusque vers le milieu de la salle au-devant de sa bru, qui s'y présenta dans tout l'éclat de son rang et de sa beauté. Elle répondit par quelques mots indistincts à ceux que le roi lui adressa en lui présentant son épouse, après quoi elle alla prendre sa place sur un des cinq fauteuils, dont les quatre autres étaient occupés par le roi, la reine, la reine-douairière de Hongrie et le roi Jean l'Orphelin. Les princesses se tenaient derrière les têtes couronnées, les yeux attachés sur la terre.

Au bout de quelques minutes Bonne de Milan se leva et se retira avec autant de froideur qu'elle était arrivée. A peine fut-elle partie que le charme qui jusqu'alors avait lié toutes les langues parut rompu. Isabelle embrassa tendrement sa belle-sœur, et lui souhaita cordialement la bien-venue dans le palais où elle entrait pour la première fois comme souveraine. Les jeunes infantes, plus soumises à l'influence de leur mère, montrèrent beaucoup moins d'amitié à la reine, et se hâtèrent de se retirer, heureuses d'avoir achevé un devoir pénible. Sigismond les regarda en souriant; puis prenant la main de Barbe, et invitant sa sœur à le suivre, il passa dans les appartemens intérieurs pour essayer d'oublier dans les douceurs de l'intimité la gêne que l'étiquette et la nécessité d'étouffer maint sentiment douloureux lui avaient imposée dans la salle d'audience.

Le jour tombait déjà quand Hippolyte Boratynski quitta la salle des gardes où son service le retenait. Il était impatient de chercher la solitude, afin de pouvoir se

livrer paisiblement aux doux rêves que l'amour lui offrait. Tout en effet semblait le favoriser. La princesse de Mazowie, à qui le roi avait fait part du projet qu'il avait formé pour sa fille; n'avait pas à la vérité témoigné au monarque toute la reconnaissance qui était due à ses bontés; mais du moins elle avait donné à entendre qu'elle ne s'opposerait point aux vues de son souverain. Qu'est-ce qui pouvait encore après cela empêcher l'exécution des dernières volontés de Léon Odrowonz?

Absorbé dans ces douces pensées, Hippolyte errait dans les rues de la capitale... Partout retentissaient encore les sons de la joie qui avait marqué la journée. Les principaux citoyens, assis autour de tables bien servies, s'entretenaient des cérémonies qui allaient avoir lieu pour le couronnement de la reine et la prestation d'hommage des ducs de Prusse et de Poméranie, qui avait été fixée au même jour, tandis que le peuple et les militaires, rassemblés dans les salles de danse, se livraient à une joie plus bruyante. La cornemuse et la vielle se fai-

saient entendre jusque dans les plus petites chaumières des faubourgs. La gaieté se plaît dans le bruit ; mais le vrai bonheur, qu'accompagne toujours un sentiment religieux, demande la tranquillité. Les pas d'Hippolyte se dirigèrent donc involontairement vers la campagne. Il contempla le fleuve dans lequel se jouaient les rayons de la lune, et il crut y voir l'image d'un objet chéri ; les étoiles lui offraient en caractères mystérieux les présages les plus brillans pour l'avenir.

Au bout de quelque temps il vit venir à lui le jeune towarzysz du castellan de Cracovie, Walenty Bielawski : c'était peut-être la seule personne de qui la présence en ce moment ne lui fût pas désagréable. Walenty avait été le compagnon des jeux de son enfance. Les mœurs patriarcales qui régnaient dans les châteaux des principaux seigneurs polonais ne traçaient pas une ligne de démarcation bien nette entre les fils du maître et ses nobles commensaux. Ils se regardaient en quelque façon comme des frères, dont les uns étaient moins fa-

vorisés que les autres des biens de la fortune, et l'on n'oubliait pas qu'il suffisait du mérite ou de quelques circonstances favorables pour rendre le subordonné égal à celui auquel il obéissait.

Hippolyte fit donc signe à Walenty, et ils continuèrent ensemble leur promenade, se communiquant mutuellement leurs vœux et leurs espérances; car Walenty était aussi amoureux. La jeune Tofia, fille de l'aubergiste d'Iwanowice, s'était rendue maîtresse de son cœur. Sa naissance, à la vérité, était fort au-dessous de la sienne; mais elle était si jolie, si douce, si vertueuse, que son amant se flattait que le vieux Etienne Bielawski, son père, regarderait d'autant moins à l'obscurité de son origine, qu'entré depuis un an au service de la jeune reine, cette princesse la traitait avec une distinction particulière.

Dans l'ardeur de leur conversation, les deux jeunes gens n'avaient pas remarqué qu'ils s'étaient éloignés des bords du fleuve, et qu'ils se trouvaient au milieu

d'une vaste plaine sablonneuse, où ne croissait qu'un peu de blé sarrasin fort maigre, et de tristes chardons. À l'extrémité de cette plaine régnait une haie de houx.

« Où sommes-nous donc arrivés, M. le Staroste? demanda Bielawski en riant, Je n'aurais pas cru que l'amour, quoique aveugle, fût un si mauvais guide : car, si mes yeux ne me trompent fort, nous voici sur la bruyère maudite de Lesko III, où l'on prétend que ce prince a tué sonfrère, et derrière cette triste haie que nous avons devant nous, doit se trouver le cimetière des juifs. »

« Ce lieu est en effet fort triste,dit Boratynski, et les plantes qui y croissent sont peu faites pour se mêler aux guirlandes que notre imagination vient de tresser. Retournons sur nos pas et rentrons dans la ville. »

— « Cela n'est pas si facile que vous le pensez. Il faut d'abord en savoir le chemin. Le sentier qui nous a conduit ici s'est perdu dans le sable, et il fait trop noir

pour que nous puissions distinguer les clochers de la capitale : car la lune est cachée par des nuages. »

Ils délibérèrent encore sur le parti qu'ils devaient prendre et cherchaient, par la position des étoiles, ou quelque autre marque, à reconnaître la direction qui les ramènerait chez eux, quand ils entendirent les pas d'un homme qui s'avançait vers eux lentement et en haletant, comme une personne qui porte un lourd fardeau. Au bout de quelques instans, ils reconnurent à la clarté des étoiles un homme d'une tournure athlétique, qui traversait la plaine une cassette sous le bras, et qui jurait toutes les fois que le terrain lui offrait quelque obstacle à surmonter. Hippolyte Boratynski ne doutant pas qu'il ne vînt de Cracovie fut sur le point de lui adresser la parole pour lui en demander le chemin ; mais Walenty le tira doucement par le bras, mit son doigt sur sa bouche, et l'entraîna derrière quelques pins isolés qui croissaient au milieu du sable. Quoique surpris de ce mouvement, le staroste

suivit Bielawski, car il remarqua dans ses manières quelque chose de sérieux. Ils se cachèrent donc, et quand l'étranger, après avoir passé devant eux, fut parvenu à quelque distance du lieu où ils étaient, le towarzysz dit à voix basse :

« Je connais cet homme, et je vous avouerai, Monsieur, que j'aimerais mieux rencontrer le diable que lui ; j'aimerais mieux demander mon chemin à un feu folet qu'à ce rusé coquin. »

« Je ne sais pourquoi, répondit Hippolyte après y avoir un peu réfléchi, mais il me paraît aussi avoir rencontré cette grosse figure quelque part et dans une circonstance assez désagréable. »

— « Je puis bien en dire autant. Sa vue ne m'a jamais procuré une sensation de plaisir. »

— « Mais qui est-il? quelle est sa profession? »

— « Il se dit bachelier ès-lettres, je ne sais pourquoi. C'est un de ces vagabonds qui pour de l'argent sont toujours prêts à vous rendre service, sauf d'une manière honorable. En un mot, c'est un de ces serviteurs tels que bien des gens en ont

besoin dans les temps où nous vivons ; mais il n'a jamais pu rester long-temps chez le même maître. Il a d'abord été au service de Kmita ; ensuite il a trouvé moyen, je ne sais comment, de se faufiler chez votre noble frère, d'où il est sorti avec une bonne volée de coups de bâton en sus de ses gages ; maintenant je crois qu'il est à la solde de la reine-mère ou de quelque personne de sa suite. En attendant, je puis vous assurer qu'où il est il n'y a rien de bon, et je parierais dix contre un que dans ce moment même c'est quelque mauvaise action qui l'attire en ce lieu. »

« Si cela était, reprit M. de Samborz, il vaudrait bien la peine de le suivre, pour voir ce qu'il va faire. »

— « Comme vous voudrez, Monsieur. Nous sommes armés, et nous avons peu de chose à craindre, quoiqu'à dire vrai, ce lieu-ci ne me plaise pas, et moins encore la société que nous y avons rencontrée. »

Ils se mirent donc à suivre de loin l'étranger, qui les conduisit jusqu'auprès du cimetière des juifs et ils étaient tout près

de lui, toujours cachés par les pins, qui de ce côté croissaient plus serrés, quand ils le virent frapper à la porte d'une petite chaumière que, dans l'obscurité, ils n'avaient pas distinguée. Ils entendirent ensuite le chant monotone d'une vieille femme; mais l'étranger ayant fait une exclamation d'impatience, le chant cessa, et la porte lui fut ouverte. Nos deux jeunes gens se glissèrent rapidement et sans bruit contre la fenêtre de la chaumière, à travers laquelle ils virent l'étranger assis à une table avec une femme âgée et fort laide. Les traits hideux de l'un et de l'autre étaient éclairés par une lampe posée sur la table. A peine le staroste eut-il jeté les yeux sur la femme qu'il recula tout à coup, saisi d'un effroi soudain; mais il se remit bientôt, et continua à prêter attention à ce qui se passait. L'étranger posa à côté de lui la cassette qu'il avait apportée, et dont le poids ainsi que le son faisaient connaître le contenu. Il s'essuya ensuite le front, et dit :

« Tenez, ma tante, voilà d'avance votre

salaire, afin que dans le lieu où vous allez vous rendre vous ne demandiez rien; car cela vous est défendu, excepté toutefois, à ce que l'on m'a dit, l'objet que vous savez; quant à moi, je n'en sais rien. »

« C'est bien, c'est bien, mon fils, murmura la vieille; il n'est pas nécessaire non plus que tu saches tout. »

Pendant qu'elle examinait d'un regard avide le trésor, celui qui l'avait apporté continua :

« Je suis chargé de vous rappeler que vous connaissez le jour et le lieu; que vous devez être bien exacte, et faire toutes choses ainsi qu'on vous les a prescrites. »

« Tu en as dit assez, mon neveu Wacław, interrompit la vieille; tu en as même trop dit, selon ton habitude que je ne puis souffrir. La solitude même a des oreilles. Mais, ajouta-t-elle en se parlant à elle-même, j'ai oublié de fermer les volets du côté du cimetière; il ne faut pas qu'un juif, même après sa mort, ait connaissance du trésor de la pauvre veuve. »

Elle courut aussitôt vers la fenêtre, par laquelle Boratynski et Bielawski épiaient ses actions mystérieuses, avec tant de rapidité qu'ils n'eurent que tout juste le temps de se serrer contre le mur pour se dérober à ses yeux. Pendant qu'elle s'occupait à fermer le volet délabré, l'homme lui disait :

« Il est possible que ce trésor vienne d'une veuve, mais pour pauvre elle ne l'est vraiment pas. »

En ce moment les précautions de la vieille dérobèrent aux regards curieux l'aspect de ce qui se passait chez elle, et nos jeunes gens n'entendirent plus que le son de paroles confuses et de pièces d'argent que l'on comptait.

« Eh bien, Monsieur, n'ai-je pas eu raison? dit Bielawski au staroste après qu'ils se furent un peu éloignés. Cette entrevue ne ressemble-t-elle pas comme deux gouttes d'eau à celle d'un voleur et de sa recéleuse? »

« Je ne serais pas étonné qu'ils fussent encore pis que cela, » répondit Hippolyte d'un ton pensif.

« Qu'en pensez-vous, Monsieur ? reprit le towarsyrsz en lui parlant à l'oreille. Voulez-vous que d'un coup de pied nous enfoncions la porte vermoulue de ce nid de voleurs ? Il y a déjà long-temps que je désire découvrir les secrets de ce fripon, et lui couper les vivres. »

« Nullement, dit Hippolyte ; vous venez de me dire qu'il appartient en quelque façon à la maison de la reine-mère, et le roi a ordonné très-sagement que l'on évitât avec soin toute occasion qui pût faire naître des querelles : car où il y a beaucoup de matières combustibles, le feu prend avec facilité. Il ne me convient pas non plus de me compromettre avec un homme aussi vil. En attendant je ne regrette pas ma course ; elle peut m'être utile à l'avenir car je t'avoue que cette vieille femme ne m'est pas inconnue. Celui qu'elle appelle son neveu, que je reconnais aussi maintenant, s'est montré à moi dans un moment de malheur que je n'oublierai jamais. Rappelons-nous donc bien ce que le hasard nous a fait voir et entendre. Le jour viendra

peut-être où nous ferons bien de dévoiler une intrigue qui me paraît cacher quelque chose de plus profond qu'une friponnerie ordinaire. »

CHAPITRE VIII.

Non loin de la chaumière de la vieille Ursule que nous venons de quitter, mais dans un site agréable et sur les bords de la rivière, qui roulait avec rapidité ses flots encore purs entre des rives escarpées et dans un lit étroit, on voyait à cette époque une maison de plaisance peu considérable, mais d'une architecture italienne pleine d'élégance. La cour et le beau monde appelaient ce lieu *la Villa di Milano;* mais le peuple ne le connaissait que sous le nom du *Jardin de la Reine.* Des allées ombragées,

formées d'arbres tant indigènes qu'exotiques, l'entouraient de tous côtés, et, répandant autour d'elles une douce fraîcheur, s'étendaient jusqu'auprès de la colonnade qui régnait le long du rez-de-chaussée. Par ci par là le marbre blanc d'une statue brillait au milieu de la sombre verdure des arbres, et des jets d'eau ainsi que des cascades mêlaient leur murmure mélancolique aux chants des oiseaux du bocage.

Dans un des appartemens les plus riches de ce palais, c'est-à-dire dans celui qui était situé à l'extrémité la plus éloignée de la ville, la reine Bonne de Milan était assise près d'une porte vitrée qui donnait sur la colonnade, et de là dans le jardin. La chronique scandaleuse prétendait que dans les jours de sa jeunesse la princesse italienne avait plus d'une fois cherché dans ce lieu des plaisirs qu'elle ne trouvait point dans son union avec son vieil époux; et l'on assurait qu'après plusieurs autres, le maréchal de la couronne s'était plus d'une fois glissé sous ces ombrages avec précaution et en ve-

loppé d'un large manteau. On ajoutait que plus d'une intrigue avait été ourdie dans la *villa di Milano*, dont les résultats s'étaient ensuite fait sentir dans le château de Cracovie et même à l'assemblée de la diète. Mais le temps de l'amour et des plaisirs était passé ; ils avaient été remplacés par les soucis, l'ambition, et même par le repentir, lequel, s'il se montre rarement sous les lambris des grands de la terre, prend une apparence plus effrayante quand il y paraît.

Muets et invisibles, ces esprits des ténèbres environnaient en ce moment la reine. Ses regards plongeaient sur la douce verdure, mais son cœur restait insensible aux charmes de la nature. Elle n'écoutait ni les murmures des eaux ni les chants mélodieux des habitans du bocage. Son oreille n'était frappée que du son lointain du canon et du carillon des cloches qui parvenaient par intervalles jusqu'à elle : car c'était le jour où la main du primat Dziergowski mettait malgré lui la couronne sur la tête de Barbe Radziwill, et que les ducs

de Poméranie et de Prusse, ainsi que le prince électoral de Brandebourg, en qualité de parent du dernier, pliaient à regret le genou devant Sigismond-Auguste, leur seigneur suzerain. Une indisposition prétendue, contre laquelle personne ne réclama, avait servi de prétexte à la veuve de Sigismond le Vieux pour ne pas paraître à la solennité consacrée au triomphe d'une bru qui lui était odieuse; et dès le matin elle avait fui ce bruit auquel maintenant, par une contradiction que la nature humaine n'offre que trop souvent, elle prêtait une oreille attentive. De temps en temps la starostine Falczeska ouvrait doucement la porte, et se glissait dans la salle pour voir si sa maîtresse avait besoin de ses services: car elle n'était pas ce jour-là dans son assiette ordinaire, et désirait peut-être lever en présence de sa fidèle confidente le voile dont elle couvrait aux yeux de tout autre personne les sentimens secrets de son cœur. Déjà plusieurs fois la starostine était entrée ainsi, et s'était retirée de même sans bruit en voyant que sa maîtresse ne voulait pas

être troublée, jusqu'à ce qu'enfin la reine remarqua sa présence, et se tournant vers elle lui demanda d'une voix posée :

« Personne n'est-il encore venu ? »

« Il y a déjà une demi-heure que la vieille est ici, Madame, » répondit la starostine.

— « Je n'en doute pas. Quoique la vengeance et l'ambition soient de grands stimulans, rien ne peut se comparer à l'or quand il s'agit de presser les gens. »

« Tout est fini là-haut, » dit la dame Falczeska d'une voix timide. La reine l'interrompit vivement.

« Qu'est-ce qui est fini ? qui vous l'avait demandé ? »

— « Le service de l'église, Madame; ils sont déjà sur la place du marché. »

Après un court silence, elle reprit la parole plus rapidement et avec plus de courage, comme si, n'ayant aucun véritable motif de consolation à offrir, elle voulait au moins amuser sa maîtresse par l'apparence.

« Le courrier qui vient d'arriver à l'ins-

tant a rapporté une circonstance singulière qui s'est présentée pendant la cérémonie, et qui a fait, dit-il, une grande impression sur les assistans. Au moment où l'archevêque de Gnesne *lui* mettait la couronne sur la tête, elle s'était trouvée si peu en équilibre qu'elle a manqué de tomber de l'autre côté, et précisément sur le tombeau de la reine Hedwige, et cela serait arrivé si l'évêque de Cujavie ne l'eût soutenue. Bien des personnes ont regardé cela comme un mauvais présage. »

Bonne de Milan garda quelques momens de silence, puis elle dit :

« Oh oui! ta couronne chancelle, reine d'un jour, et quand elle choira sur le tombeau, il n'y aura pas d'évêque qui puisse la soutenir. »

La starostine vit par cette exclamation qu'elle avait pris la bonne route, ce qui l'encouragea à continuer.

« On dit aussi que les seigneurs hérétiques, le maréchal de la cour et Nicolas Radziwill, le frère de..., le beau-frère, je veux dire, du roi, qui étaient restés en de-

hors de l'église, se sont querellés avec le peuple, et que la cause en a été les discours orgueilleux du Lithuanien. »

« L'orgueil prépare souvent la chute, dit la reine. Mais, ajouta-t-elle d'un air indifférent, ces choses s'oublient. Quand une fois le bœuf est à la broche, et que le vin coule dans les fontaines, le peuple mange et boit, et laisse faire aux grands seigneurs ce qu'ils veulent, soit qu'ils tiennent pour Genève, Luther ou Arius. »

Satisfaite du succès de ses efforts, la starostine dit tout à coup :

« Je crois entendre une voiture dans la cour intérieure.... C'est sans doute la princesse vaivodine. Qu'est-ce que Votre Majeté veut que je lui dise ? »

« A la fin! murmura Bonne en elle-même. Puis elle ajouta à haute voix : Il nous sera agréable que notre chère parente vienne partager notre solitude. »

La princesse de Mazowie entra dans le salon quelques instans après. La reine en la voyant lui dit avec plus d'abandon que de coutume :

« C'est bien généreux de votre part, ma cousine, de visiter une reine qui se voit aujourd'hui abandonnée de tout le reste du monde. Vous êtes la seule qui n'adoriez pas l'astre qui vient de paraître sur l'horizon, et qui jetiez un regard de pitié sur celui qui ne tardera pas à disparaître. Aussi votre aimable conduite nous inspire-t-elle une double reconnaissance. »

L'expression de sentimens féminins et l'attendrissement de l'amitié étaient si rares chez Bonne Sforce, qu'il était impossible qu'ils ne fissent pas quelque impression sur la personne à qui ils s'adressaient. Aussi Anne répondit-elle avec moins de réserve qu'elle ne le faisait d'ordinaire :

« Je me suis rendue avec d'autant plus d'empressement à l'invitation de Votre Majesté, que mon œil ne s'attachait qu'à regret sur cet astre, ou pour mieux dire sur ce météore, et que le bruit des réjouissances qui remplit le château et la ville est aussi contraire à mes sentimens qu'aux vôtres. »

Avec un sourire douloureux, Bonne fit

signe à la princesse de s'asseoir, et quand elles furent toutes deux placées, elle reprit :

« En vérité, il semble que nous soyons faites aujourd'hui l'une pour l'autre, nous à qui le présent n'offre rien de flatteur; deux illustres veuves dont les sombres voiles contrasteraient avec l'éclat des fêtes, et de la présence desquelles le cercle joyeux se passe apparemment fort bien. »

« Pour moi le présent est comme le passé, dit Anne d'un ton sérieux, et qui se rapprochait davantage de celui qu'elle avait l'habitude de prendre ; et par conséquent.... »

« Par conséquent, interrompit la reine, il faut que nous attachions nos regards sur l'avenir; et c'est de lui que nous allons nous entretenir afin de donner des ailes au temps. Mais, ajouta-t-elle en fixant les yeux sur la princesse, comment se fait-il que vous ayez fait une si grande toilette pour venir voir à la campagne une femme solitaire? Si je ne me trompe, cette chaîne que vous portez autour du cou est le brillant héritage de la fille des empereurs de

Constantinople, que les dames de votre maison possèdent, dit-on, depuis plusieurs siècles. Certes, vous ne vous attendiez pas à trouver ce soir dans ces appartemens une réunion qui exigeât de votre part de si grands frais de parure. »

— « Il m'est arrivé plus d'une fois, Madame, de me présenter devant vous dans les habits les plus simples, tels qu'ils convenaient à la veuve d'un gentilhomme et à la fille d'une illustre maison déchue. Aussi ne croyez pas que ce soit pour déguiser ma pauvreté sous un vain éclat que j'ai mis aujourd'hui ce bijou. J'ai eue pour cela un motif qui paraîtra bien puéril à votre esprit plein de force : vous m'accuserez peut-être de superstition. »

— « Ne le croyez pas. Ne faut-il pas que nous payions toutes, plus ou moins, tribut aux faiblesses de l'humanité et de notre sexe ? Il n'y a personne qui puisse s'en affranchir tout-à-fait. On dit même que le malheur en rend plus susceptible. D'après cela vous ne pouvez pas douter que je ne le sois devenue moi-même, et par conséquent

bien plus portée à les excuser dans les autres. Veuillez donc me dire quel est ce motif singulier. »

— « Votre Majesté a vu sans doute plus d'une fois cette chaîne autour du cou de ma fille. Mais je n'ai pas voulu qu'elle s'en parât aujourd'hui, car ce bijou impérial ne convient pas à la fiancée du staroste de Samborz. »

« Vous n'avez pas tort..., du moins tant qu'elle le sera. »

« Une ancienne tradition nous dit, continua Anne, que tant que cette chaîne sera portée par une princesse de ma maison, la ruine de cette maison ne se complétera pas, et c'est pour cette raison que je l'ai placée aujourd'hui par-dessus mes habits de deuil.... Songez, Madame, que j'ai dit que la ruine de ma maison ne se *compléterait* pas : car vous ne pouvez pas ignorer qu'elle ne soit déjà fort avancée. »

Après que la princesse eut prononcé ces paroles avec un renouvellement d'amertume, la reine, qui désirait surtout éviter ce jour-là des émotions d'un certain genre,

se pencha vers elle comme pour examiner de plus près cet ornement.

« De pareilles traditions, dit-elle, ne sont que des effets de l'imagination ; mais elles se retrouvent dans beaucoup de maisons souveraines, et ces pierres sont assez belles pour en être à juste titre l'objet.

— « Ma maison enfin est tombée, Princesse ; aucun bijou n'a pu la soutenir. »

— « Je m'attendais à cette observation, Madame ; car ces idées sont plus communes dans les pays du nord que dans la patrie éclairée où vous avez vu le jour. »

— « Vous vous trompez si vous croyez que je rejette tout ce que les sens de l'homme sont trop grossiers pour pouvoir comprendre. Et peut-être pourrez-vous ce soir même, si vous restez assez long-temps pour cela, vous convaincre que vous vous êtes formé une trop haute idée de la force de mon esprit. Si vous étiez arrivée quelques instans plus tôt vous auriez vu que je n'ai pas écouté sans intérêt ce que Falczeska m'a raconté sur ce qui est arrivé à la

cathédrale, et je n'ai pas besoin de vou: dire que je forme des vœux sincères pou: que le présage se réalise le plus tôt possible. »

— « Et moi aussi j'ai entendu parler d cette circonstance. Votre Majesté pourr: peut-être mieux que personne explique: les raisons de ce présage. »

« Quand le présent pèse fortement su l'âme, dit la reine en feignant de ne pa entendre les derniers mots, et que le pass n'offre point la consolation que l'on cherche, l'esprit s'ouvre aux mystères de l'avenir et s'efforce de les percer. C'est en vai que l'âme la plus forte espère préparer le: événemens qui doivent arriver. La destiné gouverne le monde, et les projets des mortels sont soumis à ses coups ténébreux. O serait bien puissant si l'on pouvait les prévoir et régler sa conduite d'après eux. Plu: d'une fois j'ai senti ce que la grandeur et l sagesse humaine avaient de frivoles, et j'a aspiré après des connaissances plus élevées. N'avez-vous jamais éprouvé le même désir ? »

Entraînée par les événemens dont elle avait été témoin, Anne, qui n'était pas exempte des superstitions de son siècle, et qui s'étonnait de voir la sage Bonne les partager aussi, répondit :

« Jamais je ne me serais attendue à trouver de pareilles pensées chez Votre Majesté, jamais je n'aurais osé lui confier que mon cœur, opprimé sous le poids de l'infortune, a essayé souvent de pénétrer des mystères qui se sont de plus en plus dérobés à mes recherches. »

« Le chef de ma race, François Sforce, reprit la reine, était, comme vous le savez sans doute, d'une obscure naissance. C'était le fils d'un paysan. On assure qu'un soir qu'il retournait à la chaumière de son père, fatigué d'avoir travaillé toute la journée dans les vignes, une femme de haute taille et bizarrement vêtue, s'approcha de lui et le contempla avec une grande attention. Elle lui demanda ensuite le jour et l'heure de sa naissance ainsi que plusieurs autres détails qui le regardaient. Elle lui prit aussi la main et en examina toutes les

lignes, après quoi elle lui prédit de grandes choses, que la suite vérifia. Le jeune Sforce s'engagea après cela, arriva par degrés jusqu'au rang de connétable du royaume de Naples, puis gonfalonier du Saint-Siége, et enfin duc de Milan. Il avait coutume de dire que cette prédiction avait créé son avenir, auquel il n'avait jamais songé auparavant. Qu'il serait resté paysan s'il n'avait jamais entendu ces paroles, qui avaient animé son courage et dirigé ses pas. On raconte une histoire toute semblable du premier des Colonne, surnommé *Sciarra*, de la hache qu'il portait était bûcheron. »

Pendant cette conversation l'heure s'était écoulée et la nuit était survenue. En ce moment la porte s'ouvrit, et une douce lumière pénétra dans l'appartement, des pièces attenantes, où les lustres étaient déjà allumés. La dame Falczeska entra et dit à demi-voix à la reine :

« Elle est arrivée, Madame..... Votre Majesté ordonne-t-elle... ou bien...? »

Ces derniers mots avaient été prononcés

en jetant un regard sur la dame de Podolie.

« Je ne sais, » répondit la reine avec la même incertitude. Puis, faisant signe à sa dame d'atours de s'éloigner, elle dit d'un air de mystère et de confiance à la princesse :

« Qu'est-ce que vous penserez de cette force d'esprit que vous avez tant vantée en moi quand je vous aurai avoué qu'en proie à une foule de chagrins j'ai fait appeler une de ces femmes dont je viens de parler, à qui la croyance populaire attribue une certaine connaissance de l'avenir? »

« Je suis prête à m'éloigner, répondit la princesse, si ma présence pouvait vous gêner. »

« Je ne dis pas cela. J'aimerais mieux la faire revenir un autre jour que de me priver à cause d'elle de la présence de mon illustre cousine. Allez, Falczeska, dites-lui que je suis en affaire. »

Pendant que la starostine s'éloignait lentement pour exécuter cette commission,

la reine-mère se tourna encore une fois vers Anne, et lui dit :

« Auriez-vous quelque répugnance à être témoin de cette entrevue? C'est la première fois que je fais un essai de ce genre, et la présence d'une tierce personne me sera, j'en conviens, fort agréable vis-à-vis de la prophétesse. D'ailleurs on prétend que le jour et l'heure sont d'une grande importance dans de pareils cas, et la journée qui finit est singulièrement fatale. Peut-être ne serez-vous pas fâchée d'essayer la science de cette femme. Nos destinées ont tant de rapports ensemble depuis quelque temps! »

Bonne de Milan avait conduit cette conversation avec tant d'art que l'on pouvait croire avec toute apparence de raison que son but avait été dès le premier moment d'amener la princesse de Mazowie à assister aux conjurations de la sorcière. Celle-ci, que ses malheurs portaient déjà suffisamment à vouloir connaître l'avenir, fut tout à coup frappée de l'idée que, par le moyen de cette femme, elle pourrait peut-être

découvrir quels étaient les véritables sentimens de son ennemie envers elle. En conséquence, après quelques faibles difficultés, elle finit par consentir à la proposition de la reine.

CHAPITRE IX.

Conduite par la starostine, se présenta, à une porte latérale du salon, une femme d'une taille au-dessus de la commune, et de qui le peu de clarté qui régnait dans la pièce ne permettait pas de distinguer les traits. Elle s'inclina profondément à la manière des Orientaux, d'abord devant l'auguste maîtresse de la *villa di Milano*, et puis devant Anne de Mazowie. La starostine disparut immédiatement après avoir introduit la sibylle.

« Nous t'avons accordé l'entrée de nos appartemens, dit Bonne du ton impérieux

qui lui était naturel, parce qu'il nous a été rapporté, à tort ou à raison, que tu possédais le don de faire connaître à ceux qui y auraient intérêt les événemens qui ne sont pas encore arrivés. Tu sais maintenant ce que nous désirons; mais rappelle-toi bien que ce ne sont pas à des yeux faciles à tromper que tu vas avoir affaire; que ce ne sont pas des personnes vulgaires à qui tu peux offrir de vains tours de gibecière. Un mot, un regard et ton insolence obtiendrait son juste châtiment. »

— « Vous êtes puissante, Madame, répondit l'étrangère sans aucune apparence de crainte; mais celui que je sers est encore plus puissant que vous, et devant lui vos menaces se dissipent comme l'écume au souffle du vent. »

— « Tes paroles sont pleines d'audace; tu t'en repentirais si l'action n'y répondait pas. »

— « Si elle n'y répondait pas!... je m'en repentirais!... Qui êtes-vous qui voulez en même temps voir la vérité et la juger? Ce n'est pas moi qui suis audacieuse; car je

montre le même courage en présence de la souveraine et de la mendiante. C'est vous qui l'êtes, puisque vous osiez interroger des mystères cachés, le doute dans l'esprit et l'orgueil dans le cœur comme sur les lèvres. Il paraît, ajouta-t-elle d'un ton plus simple, que Sa Majesté n'est pas disposée à m'entendre ; je vais donc me retirer, et je reviendrai quand l'heure sera de nouveau aussi favorable que celle-ci, dont les minutes s'écoulent avec rapidité. »

« Et quand reviendra-t-elle cette heure? » demanda la princesse de Mazowie, qui prenait à cette scène plus d'intérêt qu'elle n'en voulait montrer.

— « Qui peut le savoir ? Les formes des heures sont aussi nombreuses que les feuilles des arbres, et l'on peut attendre des années avant d'en trouver deux qui se ressemblent. Le temps est à la fois ce qu'il y a de plus précieux et de plus passager ; car il ne revient jamais, et chaque moment diffère de celui qui l'a précédé. »

« C'est précisément parce que le temps

est précieux, dit la reine, que nous ne voulons pas le perdre, et c'est un risque que nous courons si tu ne commences pas à nous donner un gage de ta science. Cela seul pourra nous prouver que ce que tu vas nous dire ne seront pas de vains discours indignes de celles qui les écoutent. N'êtes-vous pas de mon avis, Princesse? »

Anne voulut répondre, mais la sibylle la prévint.

« Vous demandez un gage, dit-elle ; je ne puis vous le reprocher, car je sais que le doute et l'incrédulité sont la maladie de ceux qui ne voient pas. Je suis donc prête à vous complaire. Décidez vous-mêmes comment vous voulez que l'esprit se manifeste à vous. »

« Songez à quelque chose qui puisse nous convaincre, dit à voix basse la Milanaise à la dame Odrowonz ; j'éprouve aujourd'hui une inquiétude tout-à-fait étrange ; mais je vois que vous êtes aussi calme qu'à l'ordinaire. »

Après un moment de réflexion, la princesse répondit :

« Puisque tu prétends connaître l'avenir, il doit t'être plus facile encore d'embrasser de tes regards les événemens passés. Je vais donc t'interroger ; mais ce ne sera pas sur un sujet commun ni sur rien qui soit déjà connu, et que tu aies pu apprendre par le hasard ou l'indiscrétion d'autrui. Ce seront des pensées dont je vais te demander de m'instuire, des pensées renfermées au fond du cœur, et que la bouche n'a jamais prononcées. Si tu peux me répondre, je te croirai. »

« Et moi aussi, dit Bonne ; votre choix prouve votre sagesse... Tu balances, prophétesse ? »

Celle-ci resta en effet un moment immobile, comme si elle eût consulté quelque être invisible ; après quoi elle parla d'un air indécis :

« Ce n'est pas peu de chose que ce que vous me demandez, et cependant, ce n'est pas trop pour le génie que je sers. Voulez-vous, Madame, que je vous nomme les pensées que votre bouche n'a jamais fait connaître à personne ? »

Anne fit un signe affirmatif.

« Et je ne le dirai qu'à vous seule, afin de ne pas dévoiler ce que vous voulez tenir caché. »

« C'est juste, » dit la princesse dont la curiosité était portée au plus haut point.

Alors la sybille s'approcha d'elle, la tira à l'écart, et lui dit à l'oreille :

« Quand vous m'avez vue paraître à vos yeux, votre premier désir n'a pas été de voir l'avenir comme dans un miroir. Vous avez surtout voulu jeter un regard de côté sur un objet qui n'est pas éloigné de vous, et dont la vue ordinaire de l'humanité ne vous permet de voir que la superficie, tandis que vous désiriez pénétrer dans l'intérieur de son âme par le pouvoir du génie que je sers et auquel je commande. »

La princesse recula subitement d'un pas, pendant qu'une légère rougeur se peignait sur ses joues.

« A-t-elle deviné ? » demanda vivement la reine.

Anne répondit par un signe muet.

« Ordonnez-vous, Madame, dit la sibylle à la reine d'un ton presque dédaigneux, que je fasse la même épreuve avec vous ? »

— « Non ; ce qui suffit à cette dame doit nous satisfaire aussi ; ce que tu lui as dit paraît l'avoir vivement émue, et je désire m'épargner une pareille sensation. »

« Vous avez raison, Madame, dit la princesse, dont rien ne pouvait, même pour un moment, calmer l'ancien ressentiment : toutes les pensées des rois ne sont pas bonnes à connaître. »

La reine se tourna mécontente vers la prophétesse, et lui dit de commencer. Celle-ci se récria en disant que les puissances auxquelles elle appartenait ne se laissaient pas ainsi commander, qu'il lui fallait auparavant un présent. Anne de Mazowie répondit que rien n'était plus juste ; que la richesse et la générosité de la reine étaient connues ; et que pour elle, quoique veuve d'un gentilhomme sans fortune, elle n'avait pas coutume de recevoir

gratuitement des services de personnes au-dessous d'elle.

« Vous vous trompez, Madame, dit la sibylle : ce n'est pas une aumône que je vous demande, telle qu'on en jette au premier pauvre que l'on rencontre. Ce n'est pas non plus une poignée d'argent pour laquelle un serviteur, plein d'humilité, vous embrassera avec reconnaissance les genoux ; c'est un présent, un souvenir. Il faut que ce soit un objet qui vous soit cher, et ce n'est pas à vous, mais à moi, à fixer ce que ce doit être. Du reste, je ne vous demande rien avant de l'avoir gagné. »

Bonne ne répondit pas à cette demande ; mais la vaivodine observa que ce discours était fort étrange, qu'il ressemblait à ceux que l'ennemi du genre humain a coutume de tenir en pareilles occasions. Elle ajouta qu'elle avait presque tout perdu, et qu'elle n'avait pas envie de risquer le peu qui lui restait à un jeu si périlleux. Peut-être allait-on lui demander son âme immortelle.

« Vous vous trompez, reprit la sibylle

avec un air dédaigneux. Ce que je vous demande n'est pas pour celui de qui je tiens ma science ; il obtient des âmes à meilleur marché que cela. C'est le prix de *mon* travail que j'exige, et je ne veux qu'un objet de toilette. Vous savez que les femmes aiment à se parer. »

« Que peut-elle désirer ? dit Bonne ; sans doute un peu de clinquant pour se faire belle quand elle va au sabbat sur le Mont Dépouillé. »

« J'y consens donc, dit la princesse; et la reine ordonna encore une fois à la sibylle de commencer. Mais celle-ci balançait toujours ; elle priait les princesses de bien réfléchir à ce qu'elles avaient promis, parce que si elles refusaient après que tout serait fini, elles s'en repentiraient : les paroles de la prophétesse se changeraient pour elles en de funestes illusions.

«Commence!» dit l'Italienne d'une voix haute et impérieuse.

La prophétesse tira pour lors de dessous sa robe une sorte de piédestal à jour semblable à ceux qui soutiennent les globes

géographiques, et le posa sur une table ronde placée au milieu de la salle. Sous le piédestal elle mit une lampe qu'elle aluma et qui répandit une lumière faible et bleuâtre. Elle dit ensuite aux princesses de garder un profond silence jusqu'à ce qu'elle les interrogeât ; puis elle mit un globe de cristal sur le piédestal, en murmurant quelques paroles incompréhensibles. La moitié supérieure du globe était vide, mais l'inférieure paraissait contenir une liqueur blanchâtre. La vieille ayant demandé laquelle des deux dames désirait de voir sa destinée dans ce globe mystérieux, la princesse céda son droit à l'auguste maîtresse de la maison, et celle-ci l'ayant accepté, la prophétesse commença à faire le tour de la table à plusieurs reprises, d'abord lentement, mais en augmentant de vitesse, et en prononçant certaines paroles dont la seule qui fût compréhensible était le nom de Bonne Sforce.

Après qu'elle eut fait plus de douze fois le tour de la table, un mouvement se manifesta dans la boule de cristal. La liqueur

blanche se souleva comme des flots agités ; les paroles de la vieille devinrent plus précipitées. Il se forma dans le globe un cône tronqué qui bientôt se changea en une colonne élancée et brillante dont la partie supérieure se fendit et s'élargit. Alors la prophétesse renforça encore sa voix, tandis que les jets de la colonne qui devenaient toujours plus nombreux prenaient la forme de branches. La colonne elle-même ressembla au tronc d'un arbre. Les branches produisirent des rameaux, à l'extrémité desquels parurent des boutons qui s'ouvrirent en feuilles et en fruits. Cependant le sommet de l'arbre s'étendait et devenait de plus en plus touffu. De nouveaux rejetons sortirent de terre, mais n'atteignirent pas le sommet, et enlacèrent le tronc avec grâce. En ce moment la sibylle cessa ses conjurations et demanda à la reine ce qu'elle voyait.

« Je vois, répondit Bonne, un arbre couvert de ses feuilles et de ses fruits. »

« C'est un arbre en effet, répondit la vieille d'un ton d'inspiration, dont les ra-

cines sont profondes et dont la cime touche aux nuages. Les oiseaux du ciel se bercent dans ses rameaux, et sous son ombre les hommes reposent et se rafraîchissent de ses fruits. Mais, reine de Pologne, ne vois-tu pas ce qui enlace son tronc? »

« Je le vois, » reprit Bonne.

— « Ne sais-tu pas ce que c'est? C'est le lierre, plante parasite de l'espèce la plus dangereuse, que la nature a créée pour ramper sur la terre, mais qui, si elle rencontre une tige qui s'élève noblement vers le ciel, l'entoure, l'embrasse, la prive à la fois de la fécondante humidité du sol et des premières gouttes de rosée du matin, en sorte que l'arbre languit, sa force s'épuise et ses fleurs ne deviennent jamais des fruits. Mais, ajouta-t-elle, et en parlant ainsi elle posa d'un air d'autorité la main sur le globe, et le secoua imperceptiblement, ne lève pas ta tête, sortie de la fange, avec l'orgueil d'une grandeur empruntée. Quand le jardinier s'aperçoit que la verdure de l'arbre se flétrit et que les rameaux languissent, il saisit la serpe et tu

retombes anéantie dans la poussière qui t'a créée. »

En effet pendant qu'elle parlait les fleur et les fruits disparurent, après quoi la plante parasite se détacha du tronc, tomba et les fleurs ainsi que les fruits repriren leur premier éclat.

Pendant que les princesses contemplaien avec surprise cet étonnant spectacle, il se fit pour la troisième fois un mouvement dans le globe, et un nouvel arbre plein de vigueur s'y montra. Il s'unit au premier, qui parut acquérir de nouvelles forces. Sa cime s'élargit encore et ses fruits devinrent plus brillans. La prophétesse continua son discours d'un ton lent et uniforme.

« Et afin que la vigueur de l'arbre se renouvelât, le seigneur du jardin lui a procuré un arc-boutant ; un rejeton d'une souche aussi noble que la sienne, pour s'unir avec lui. Cette union profite, la cime se montre de plus en plus touffue, les fruits deviennent plus succulens afin que le monde s'en rafraîchisse pendant cent ans et puis cent ans encore. »

A ces mots la vieille se tut comme épui-
ée par les efforts qu'elle avait faits, et au
ıême instant la lampe s'éteignit et l'image
e l'arbre s'écroula. La reine ne jugea pas
onvenable de rompre le silence ; mais ses
egards rencontrèrent ceux de la princesse
e Mazowie et y lurent l'impression que cet
trange spectacle avait faite sur elle, im-
ression que n'éprouverait pas aujourd'hui
ne personne de son rang, à la vue d'une
xpérience de physique fort curieuse, mais
ui n'offre rien de merveilleux et qui est
onnue sous le nom de l'arbre de Diane.
lais au milieu du XVIe siècle, les secrets
e la magie naturelle étaient peu répandus,
urtout parmi les femmes, et l'on aurait
ort de s'étonner qu'Anne Odrowonzowa vît
vec intérêt une représentation qui flattait
la fois son goût pour le merveilleux et les
œux que formait en secret son âme am-
itieuse. Elle pria donc la prophétesse
l'interroger aussi pour elle le pouvoir mys-
érieux du globe de cristal. Mais elle ne
eçut pour réponse qu'un refus. On lui dit
jue les forces surnaturelles s'épuisaient de

même que celles de la nature : car la magicienne savait fort bien que le globe ne présenterait jamais qu'un arbre, et elle dit en conséquence qu'il fallait que le soleil eût achevé trois fois son cours avant qu'il fût permis de se servir de nouveau du même instrument. Il existait à la vérité, ajouta-t-elle, des moyens de ranimer sa force avant l'expiration des trois jours; mais ces moyens étaient extraordinaires, dangereux, et sans doute la princesse ne jugerait pas convenable de les employer.

« En attendant, observa-t-elle, le prix est convenu, il faut donc que le travail se fasse : d'ailleurs la vérité n'a pas qu'un seul miroir à l'aide duquel elle se fasse voir aux mortels. »

Après que le globe de cristal et la lampe eurent été mis de côté avec toute la solennité requise, parut sur le piédestal, qui était resté à sa place, un vase d'une autre forme, ouvert par le haut et rempli d'une liqueur limpide qui ressemblait à de l'eau. De même que la première fois, la prophétesse recommanda le plus grand silence, s'appro-

cha ensuite de la table et dessina autour du vase un cercle. Elle commença ensuite ses conjurations; mais le génie parut faire quelques différences entre une puissante souveraine et la descendante d'une illustre maison déchue: car les images de l'avenir tardèrent à se montrer, et le contenu du vase demeura immobile. La voix de la sorcière augmenta pour lors en force. Ce travail lui parut plus difficile que le premier. Ses sombres yeux roulèrent dans leur orbite, la sueur découla de son front, son organe s'enroua, ses gestes se montrèrent plus violens. Il lui arriva plus d'une fois de se pencher sur le vase et d'évoquer par d'étranges paroles les esprits qui sommeillaient au fond. Tout à coup une flamme s'en éleva, et le cercle que la main de la socière avait tracé brûla aussi d'un feu alternativement rouge et vert. L'œil de la princesse tomba sur le visage de la reine, et s'en détourna soudain en voyant ses traits, qui paraissaient difformes comme ceux d'un cadavre et couverts d'horribles taches ressemblant à celles qui annoncent un com-

mencement de corruption. Plus les flammes augmentaient d'intensité, plus les traits de la reine paraissaient effrayans. Cependant la prophétesse s'était couvert le visage et se tordait les mains comme une personne qui éprouve de violens combats intérieurs; elle proférait les formules auxquelles les esprits infernaux obéissent : mais la liqueur du vase demeurait toujours sans couleur ni mouvement. Alors, pour dernière ressource, elle tira de dessous ses vêtemens une petite boîte de forme antique et singulière ; trois fois elle l'éleva en silence vers le ciel, et trois fois elle l'abaissa vers la terre en prononçant d'une voix étouffée quelques paroles au nombre desquelles le nom d'Anne et celui du chef de sa famille, Piast, furent répétés jusqu'à neuf reprises. Elle ouvrit ensuite la boîte et en laissa découler une matière laiteuse et grasse. Cette matière se mêla avec l'eau, mais aucune image ne parut. Cependant les flammes s'apaisèrent, et bientôt un cercle brillant entoura seul l'appareil magique. En ce moment Anne ayant levé les yeux remarqua que

le visage de la reine avait repris son état habituel. Les taches avaient disparu, le front était uni et la bouche souriait. Au même instant la sibylle rejeta son voile en arrière et fit voir son visage brillant d'un doux éclat. Cet éclat se répandit sur toute la salle, et il s'y joignit un parfum suave exhalé par le vase. Peu à peu la liqueur qu'il contenait se troubla, l'eau se sépara de la matière étrangère et y surnagea. L'air se dégagea en petites bulles, après quoi la matière blanche s'éleva dans le vase de la même manière que cela s'était fait auparavant dans le globe; mais cette fois, ce ne fut plus un arbre. On voyait au contraire des pointes inégales et bizarres qui bientôt prirent la forme d'un édifice avec beaucoup de tours. La prophétessse termina pour lors ses conjurations et dit :

« L'a-t-il relevée, le maître, du sein de ses décombres ? »

La princesse voyait en effet une maison ou plutôt un palais orné de nombreuses tours et coupoles, à côté duquel un second s'éleva bientôt.

« C'est une antique maison, prononça la sibylle d'un ton solennel. Bien des familles de rois y sont venues au monde et l'ont habitée avec puissance, gloire et joie; et chacùne d'elles en sortait pour reposer dans le tombeau : mais après que la dernière en fut sortie, car les destinées humaines sont inconstantes, la maison devint déserte, ses tours se renversèrent, et à travers ses murs lézardés la lumière des étoiles pénétra dans les salons dépouillés. Cependant ce qui est illustre ne périt pas à jamais, et, de même que du fond de ce vase, dans lequel tu vois un emblême de la vérité, la maison se relevera, à la parole de l'architecte, du sein de sa ruine, et appuyera ses murs aux murs d'un autre édifice qui doit durer un grand nombre de siècles, et ils se soutiendront l'un l'autre afin que les races futures remplissent en paix leurs salles et leurs portiques. »

Et en effet les deux masses se réunirent dans le vase, leurs tours se rapprochèrent et s'élevèrent de plus en plus dans l'eau comme sous le ciel le plus pur.

La représentation visible d'un événement qui depuis long-temps occupait seul la pensée de la fille des Piast, nous voulons dire du sort futur de sa maison, l'avait fortement émue, et elle écoutait, immobile, les paroles qui échappaient avec une vitesse de plus en plus grande de la bouche de la vieille. Dans l'intervalle, l'orage qui couvait depuis le commencement de la soirée avait éclaté. La pluie tombait par torrens, le vent faisait ployer les arbres du parc, le tonnerre roulait avec fracas, et les éclairs dissipaient à de fréquens intervalles l'obscurité de la nuit. La sibylle continuait toujours à parler; mais tout à coup une inquiétude très-vive se montra dans ses yeux, sa poitrine se souleva, et elle y appuya ses mains décharnées. Ses paroles devinrent plus promptes et sa voix plus élevée, jusqu'à ce qu'enfin elle prononça avec des cris aigus, qui devenaient plus effrayans en se mêlant au tonnerre :

« Oui, la maison est rebâtie, mais le toit y manque encore. Et prenez garde à vous, veuve et orpheline : car l'ennemi s'y

cache. L'entendez-vous? l'ennemi. Vous ne le voyez pas, mais je le vois; ou si vous le voyez, vous ne le reconnaissez pas; mais je l'ai reconnu. »

L'attention de la princesse devint plus marquée à ces mots. L'Italienne jeta un regard prompt et surpris sur la vieille, comme si elle eût entendu quelques choses auxquelles elle ne s'attendait pas; mais la sibylle, sans avoir l'air de le remarquer, continua en ces mots :

« Prenez garde : car celui qui se dit votre ami, et, plus encore, celui qui prétend qu'il est prêt à donner sa vie pour le soutien de cette maison, ce sera lui qui la renversera après s'y être présenté la tête haute et le sourire sur les lèvres. Ce sera lui qui vous perdra, et avec vous ce qui vous est cher à tous deux. Ne craignez point vos ennemis; ils seront sans pouvoir jusqu'à ce que celui-là paraisse, et jusqu'à ce que les paroles de l'ami réveillent le malheur assoupi! »

Elle se tut comme épuisée par les efforts qu'elle avait faits, et après une courte pause

elle répéta d'une voix plus naturelle à la princesse qu'elle n'avait rien à craindre de ses ennemis ou de ceux qu'elle regardait comme tels ; que c'était là ce que la destinée lui annonçait par la bouche de la prophétesse.

En ce moment un coup de vent plus impétueux que les autres fit ouvrir une des portes vitrées du salon, qui avait probablement été mal fermée, et, soulevant le tapis qui couvrait la table, renversa le piédestal et le vase, qui se brisa en tombant par terre. La flamme s'était éteinte, et les trois femmes, entraînées par un même sentiment de frayeur, s'élancèrent à la fois dans le salon voisin, qui était éclairé d'une manière brillante. Leurs regards se rencontrèrent involontairement ; chacune semblait désirer de découvrir l'effet que cette scène avait fait sur les autres. Anne était fortement émue ; sa marche était incertaine, et elle fut obligée de s'appuyer sur une table de marbre pendant qu'elle essuyait les gouttes de sueur qui coulaient sur son front. Bonne n'était pas changée,

seulement elle paraissait pensive et distraite. L'apparence de la vieille était la plus extraordinaire ; elle semblait se remettre difficilement d'une impression pénible ; elle respirait à peine, et jetait des regards craintifs autour d'elle, comme si elle eût craint d'apercevoir des objets étranges et qu'elle ne voulait pas rencontrer. Ses cheveux noirs étaient hérissés autour de son visage jaune, et des soupirs profonds et convulsifs échappaient à ses lèvres livides et serrées. Elle ressemblait à la sorcière d'Endor, lorsqu'au moment où elle cherchait à tromper le roi d'Israël elle vit le pouvoir qu'elle avait évoqué par un jeu profane apparaître réellement au milieu du cercle magique.

Il s'écoula assez long-temps avant qu'aucune des trois femmes rompît le silence. La reine parla la première en voyant que la vieille s'était un peu remise, et, désirant mettre fin à cette scène, elle dit :

« Tu as rempli ta promesse, et puisse le sort réaliser ce que tu nous a prédit ! Nous ne savons pas si la princesse est aussi satisfaite que nous de ce que tu lui as annoncé ;

mais elle doit se rappeler que la coupe du bonheur est rarement sans mélange, et que partout où la félicité est grande, le danger est d'ordinaire proche. »

« Et moi aussi, dit Anne, je désire que l'avenir confirme tes paroles. Je ne craignais qu'une chose. Puisque tu m'as tranquillisée à cet égard je saurai braver l'autre. Demande donc ta récompense ; mais rappelle-toi qu'il y a des choses qui sont d'un prix trop élevé pour payer un service, quel qu'il soit, et que l'on ne doit pas impunément exiger des princes ce qu'ils ne peuvent pas accorder. »

« L'esprit m'a quittée, répondit la sibylle, j'appartiens de nouveau à la terre, et je suis votre humble servante; mais la promesse que vous m'avez faite a été enregistrée dans un autre lieu, et j'espère que vous ne ferez pas de difficultés de l'accomplir. »

« Parlez donc ! » s'écria Anne vivement.

— « Je commencerai par demander à ma royale maîtresse si elle ne porte pas sur elle en ce moment quelque bijou qui lui soit particulièrement cher et précieux, soit

à cause de celui qui l'a donné, ou par tout autre souvenir? C'est un objet de ce genre que je demande ; car les puissances de la destinée ne se gagnent pas sans sacrifice, et si leur prêtresse se réjouit de la valeur extérieure du don, ce n'est que le prix intérieur que le possesseur y met qu'elles inscrivent en sa faveur dans le livre mystérieux. »

La reine s'étant approchée en silence d'un guéridon détacha de son bras gauche un riche bracelet et l'approcha de la bougie. Ayant pressé le ressort d'un médaillon, il s'ouvrit ; elle contempla long-temps ce qui y était renfermé, le pressa contre ses lèvres, et après avoir refermé le médaillon elle remit le bracelet à la vieille avec un profond soupir. Celle-ci, après l'avoir serré, demanda à la princesse, qui avait regardé cette scène avec inquiétude, ce qu'elle lui donnerait.

« Je ne suis pas une reine, répondit la dame de Podolie, et je ne suis pas ici chez moi. Présente-toi demain à ma demeure,

et tu seras contente du don que la veuve de Léon Odrowonz t'offrira. »

— « Les créanciers envers qui vous venez de vous obliger, Madame, n'accordent point de crédit. D'innombrables instans s'écouleront encore avant que le jour ne paraisse, et chacun d'eux pourrait vous rappeler la dette que vous avez contractée. L'avenir, que je vous ai fait connaître, n'est pas sans taches. L'ennemi vous tend des embûches. Voudriez-vous lui donner du pouvoir sur vous avant que la maison que vous avez vue ne soit achevée? »

— « Et cependant je ne puis te satisfaire en ce moment. Je n'étais point préparée à l'événement de cette soirée, et l'impossibilité doit satisfaire les esprits. »

« L'impossibilité ?.... Sachez donc que ce retard n'offre pas seulement des dangers pour vous, mais aussi pour moi et même pour notre souveraine; car nous sommes solidaires de l'accomplissement de votre promesse. »

« O ma cousine! » s'écria la reine du ton de la supplication et de l'effroi.

« Vous dites que vous ne le pouvez pas, reprit la prophétesse. Mais cela n'est pas : je vois briller une parure précieuse sur vos habits de veuve. Vous dites que vous ne pouvez pas, parce que vous ne voulez pas. Il fraudra donc que j'exige ce que vous refusez de me donner de bon gré. »

— « Jamais. Faudrait-il donc que je donnasse le dernier bijou de ma race, celui auquel une ancienne tradition attache le bonheur de ma maison? Et pourquoi le donnerais-je? »

« Vous donneriez le gage du bonheur pour le bonheur lui-même, dit Bonne. Croyez que ce n'est pas sans effort que j'ai remis ce bracelet, qui me rappelait un tendre souvenir : mais le passé n'existe plus; l'avenir seul nous appartient. Je conviens que le don qu'on vous demande est considérable; mais l'est-il plus que ce que vous avez vu, et de la vérité duquel vous ne pouvez douter après l'épreuve à laquelle vous avez soumis la prophétesse? »

La princesse demeura ferme dans son refus. La vieille lui fit observer que cette pa-

rure étant, d'après son propre aveu, le gage de son bonheur, appartenait de droit aux puissances dans les mains desquelles ce bonheur se trouvait; mais elle ajouta qu'elles ne le demandaient pas encore. Elles n'en voulaient qu'un chaînon, une seule pierre, laquelle deviendrait la pierre angulaire de la maison qu'elle avait vue dans le miroir infaillible de l'avenir.

Anne de Mazowie se promenait d'un pas inquiet, le cœur agité de mille sentimens divers, pendant que la reine tenait les yeux fixement attachés sur elle. Voyant enfin qu'elle tardait à donner son consentement, Bonne prit la parole de ce ton flatteur qu'elle savait si bien employer, et dit :

« Comment se fait-il que la princesse de Mazowie craigne tant de détacher une seule pierre de cette chaîne? Cela pourra-t-il en diminuer la valeur aux yeux de la noble dame Boratynska, déjà si richement dotée par la libéralité de notre auguste fils? »

A ces mots la rougeur monta au front de la vaivodine. Elle s'approcha vivement de la table, et d'une main tremblante détacha

une pierre de la chaîne. C'était une émeraude d'une grosseur extraordinaire, qu'elle donna à la vieille en détournant les yeux, mais sans prononcer une parole ou pousser un soupir. Elle serra ensuite la chaîne même dans un des coins de son voile, comme pour la cacher désormais à tous les yeux, comme aux siens. La prophétesse prit, sans la remercier, ce don qu'elle lui avait offert à regret, salua ensuite les deux princesses, comme elle l'avait fait en entrant, et disparut par la porte où la starostine l'attendait.

Ni la reine ni la princesse de Mazowie n'étaient d'humeur à prolonger leur entretien. Anne ne tarda pas à remonter en voiture pour retourner à la capitale, et la reine-mère demeura seule livrée à ses réflexions. Quand sa confidente revint, elle lui dit :

« Je ne veux plus rien de semblable, Falczeska. Il est peut-être vrai, comme on le prétend, qu'un seul pas hors des limites des actions ordinaires du monde nous livre au pouvoir de puissances inconnues; tout a réussi beaucoup mieux même que

nous n'avions osé l'espérer, et cependant je ne puis m'en rejouir. Il m'a semblé que quelque chose d'étranger s'introduisait dans le cercle que nous avions tracé autour de nous, et que la force de notre esprit était subjuguée soit par cet indigne instrument de nos plans, ou bien..... Mais il suffit : je ne veux plus entendre parler de rien de semblable. »

CHAPITRE X.

PENDANT que la princesse se détournait du spectacle de la joie et de la bienveillance pour aspirer à des choses défendues et impossibles à atteindre, et qu'elle pliait son esprit orgueilleux, en dépit des avertissemens de son propre cœur, sous l'empire de sa mortelle ennemie, pendant ce temps, disons-nous, l'amour et le bonheur souriaient à sa fille. La solennité du couronnement était terminée, et le peuple, qui était fort attaché à Sigismond à cause de son caractère affable et gai, se réjouissait de la

félicité qui paraissait être devenue son partage pour toute sa vie, par la possession d'une épouse qu'il avait pour ainsi dire conquise. La nécessité et la prudence obligeaient les mécontens de cacher ce qu'ils sentaient et de prendre part extérieurement à la joie universelle. Quant aux circonstances dont la starostine avait amusé les chagrins de sa maîtresse, elles n'avaient fait qu'une impression momentanée, et avant la fin de la soirée personne n'y pensait plus. En attendant, le cortége étant rentré au château, le banquet royal commença. Nous épargnerons aux lecteurs la description de ce banquet, et nous nous contenterons d'observer qu'il se fit remarquer par sa magnificence. Quand il fut terminé, ainsi que l'inévitable danse des flambeaux, le roi Sigismond annonça à sa cour rassemblée que sa très-chère cousine, la demoiselle Hélène, vaivodzanka de Podolie, et le noble et féal Hippolyte Boratynski, staroste de Samborz, devaient être regardés comme de futurs époux, de qui les fiançailles auraient lieu sous peu de jours, aus-

sitôt que S. A. la princesse, mère de la future épouse, serait guérie d'une maladie dont elle se trouvait malheureusement attaquée depuis le matin. Le généralissime et le castellan de Belsk offrirent au marié de sincères félicitations; le reste de la cour s'y joignit d'une manière d'autant plus respectueuse que le bruit s'était répandu qu'Hélène devait recevoir en mariage la principauté de Zator, dot qui n'était pas indigne d'une descendante de Piast, tandis que la charge de porte-bannière de la couronne était destinée au jeune Boratynski. Pour achever ce que nous avons à dire de cette fête, nous observerons que les attraits, l'amabilité et les vertus de la nouvelle reine frappèrent ce jour-là les yeux mêmes de ceux qui jusqu'alors s'y étaient montrés les plus aveugles. Ils ne tarissaient point dans les expressions de leur surprise et de leur admiration. Ils lui juraient un dévouement sans bornes. Pierre Kmita lui-même semblait avoir oublié son orgueil et chassé les nuages qui couvraient d'ordinaire son front. Il paraissait charmé de la promesse que le roi

lui avait faite, à son instante prière, d'honorer de sa présence son château de Wysniec, et d'y célébrer les fiançailles du couple illustre dont l'union prochaine venait d'être publiée.

Etourdi du spectacle brillant qu'il avait eu sous les yeux depuis le commencement de cette journée, Hippolyte, comblé des faveurs de l'amour et de la fortune, ne rentra dans son appartement qu'à une heure avancée de la nuit. Il venait de se dépouiller des riches habits qui convenaient au rang qu'il allait désormais tenir, et s'était jeté sur son lit pour se livrer, sinon au sommeil, du moins aux rêves enchanteurs que lui présentait l'avenir, quand son cousin Stanisles Lacki entra dans la chambre. Son service et l'étiquette ne lui avaient pas permis d'approcher du staroste de Samborz tant qu'avait duré la fête. Il venait donc en ce moment témoigner en liberté à son parent toute la part qu'il prenait à son bonheur futur, et il l'exprima avec tout l'abandon et toute la chaleur de la jeunesse. Il avait de la peine à parler. Il

sautait par la chambre, il embrassait son cousin, et pourtant il y avait sur son visage une expression qui contrastait avec celle d'une joie si ingénue et si enfantine. Un léger nuage obscurcissait par momens son front.

« Quel bonheur, s'écria-t-il, et combien il était inespéré! Qui se serait imaginé, le jour où nous vîmes dans l'église d'Iwanowice ta chère Hélène et sa capricieuse mère, qui voulait à peine te permettre de lui parler, qu'elle serait pourtant obligée à la fin de te la donner? Qui aurait cru que mon petit Hippolyte serait devenu en si peu de temps un riche et puissant seigneur, et que ce vieux grand-maréchal, qui est toujours de si mauvaise humeur, regarderait comme un honneur et une joie de célébrer chez lui les fiançailles de ce jeune homme, qu'à cette époque ses gardes repoussèrent si durement de sa porte? »

« En vérité, Stanislas, répondit Boratynski, tu as raison; mon sort est bien différent de ce que je devais m'y attendre il y a dix-huit mois. Quand nous étions en-

semble dans le château de Wilna, mes affaires n'étaient pas en fort bon état. Te rappelles-tu les tristes pressentimens qui remplissaient ton cœur sur la route de Janowice à Cracovie? Ils ne se sont pas réalisés, non plus que les prédictions de cette sorcière dont la voix te causa tant de frayeur, et, je te l'avouerai, m'émut presque autant que toi. »

« Ne parle pas de cela, dit Stanislas dont la gaîté fut soudain remplacée par une triste rêverie. Il est vrai que *tu* es maintenant heureux et content, et le soleil qui s'est levé pour *toi* dissipe les brouillards de ta destinée. *Tu* peux rire des prédictions qui ne se sont point réalisées; mais il n'en est pas de même pour moi. Aucune joie n'est venue dissiper mes souvenirs; ils pèsent encore sur mon cœur, et je trouve que l'on ne fait pas bien de défier le malheur qui, à ce que l'on m'a dit, a l'oreille très-fine. »

« Voilà des pensées bien tristes pour ton âge, dit Hippolyte. Mais tu as raison, ajouta-t-il en se rappelant ce qu'il avait vu

près du cimetière des juifs. Ne parlons pas de ces choses-là quand nous en avons de plus agréables pour nous occuper. Ce n'est pas pour moi seul, Stanislas, que les choses ont pris une tournure différente de ce que l'on attendait : il fut un temps où l'auguste exilée de Wilna pouvait craindre que le soleil d'un pareil jour ne se leverait jamais pour elle. »

« C'est bien vrai, répondit le jeune Lacki d'un air pensif. Tout s'est arrangé pour le mieux, et je pense d'après cela qu'il est temps que je retourne auprès de mon père pour lui rendre compte de ce qui s'est passé. »

Hippolyte montra beaucoup d'étonnement du projet de son cousin, et se récria d'autant plus vivement qu'il avait reçu depuis quelques jours la nouvelle que le vieux Jean Lacki était tombé malade, nouvelle qu'il avait cru devoir cacher à son fils.

« Vois-tu, dit Stanislas en réponse à ses observations, il me paraît que je ne suis pas fait pour être ici. Tout y est si heureux,

si gai, et moi...moi...je ne le suis pas. Ne crois pas, ajouta-t-il en caressant Hippolyte, que je t'envie ton bonheur. Oh non! j'en suis enchanté, et dans la solitude où personne ne viendra nous troubler, je parlerai souvent à mon père de toi, d'Hélène, de... toutes les personnes qui m'étaient chères. »

Hippolyte s'efforça de faire changer d'idées à son cousin en lui disant que son sort ne pouvait pas manquer aussi de devenir brillant, puisque le roi et la reine n'oublieraient jamais qu'il avait deux fois risqué sa vie pour cette princesse.

« Deux fois, dis-tu? Plût au ciel! Mais non... ces légères blessures que j'ai reçues dans le parc de Lobzow ne peuvent être regardées comme une interruption dans la ligne de vie... Deux fois!... Elle y a certainement attaché un autre sens. »

— « Que dis-tu, Stanislas? De qui parles-tu? »

— « N'importe. Tu vois que je ne suis plus un enfant étourdi, mais un jeune homme rêveur et enthousiaste. Ce n'est pas là ce qu'il faut à une cour où la joie a

fixé sa demeure, et où l'on ne plaît que par l'esprit et les talens. »

— « Tout cela viendra, mon cher Stanislas ; attends une couple d'années, quand un but charmant s'offrira, comme à moi, pour guider tes efforts. »

« Cesse, mon cousin, cesse, dit le page en changeant de place d'un air inquiet ; tu me tourmentes sans le savoir. »

Hippolyte dit encore une fois à son cousin qu'il le priait de se montrer plus gai ; qu'il avait de puissantes raisons de croire que le roi, en dépit de sa jeunesse, lui destinait une place honorable, et qu'il recevrait sa nomination peut-être le jour même des fiançailles de son parent.

« Le jour de tes fiançailles ! une place honorable ! répéta le jeune homme en continuant à regarder vaguement autour de lui ; pourquoi non ? Oui, je veux rester jusque-là, je veux me réjouir encore une fois bien sincèrement de ton bonheur, mon cher Hippolyte ; car tu as toujours été l'ami du petit Stanislas. Mais après cela je crois bien qu'il faudra que je m'en

aille... bien loin d'ici... Et si quelque jour tu viens en Lithuanie, tu visiteras, n'est-il pas vrai, Stanislas et son père dans leur paisible demeure? »

Hippolyte, au lieu de répondre, appuya un baiser sur le front de son cousin; puis il l'engagea à ne pas tant se livrer à sa tristesse, mais à se mettre au lit afin de conserver ses forces et sa santé. Cependant, lorsqu'il fut parti, Hippolyte fut quelque temps avant de pouvoir se dérober aux impressions qu'avaient faites sur lui ses paroles et son étrange conduite. L'inexplicable mélancolie du jeune Stanislas, d'ordinaire si gai, lui fit oublier pour quelques instans son propre bonheur; et ce ne fut que quand il eut réfléchi que sans doute la vivacité naturelle de son âge, le bruit de la cour, et surtout la faveur du roi, si flatteuse pour son ambition, ne tarderaient pas à le guérir, que des images plus agréables s'offrirent à son esprit, et accompagnèrent ses pensées jusque dans le royaume des songes.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

